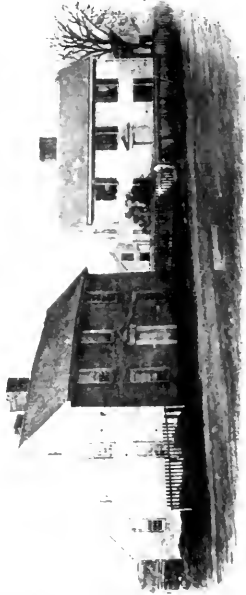




John Adams Library



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No

ADAMS

192.1

253





L'AMI
DES HOMMES,

OU

TRAITÉ
DE LA POPULATION.



L'AMI
DES HOMMES,

O U

¹
TRAITÉ

DE LA POPULATION.

NOUVELLE EDITION;

Augmentée d'une quatrième Partie
& de Sommaires.

TROISIÈME PARTIE.

MIL SEPT CENT CINQUANTE - NEUF.

192.1

AT. 3

T A B L E

DES CHAPITRES

*Contenus dans cette troisiéme
Partie ,*

Avec les Sommaires des matières
qui y sont traitées.

CHAP. I. *Ce que c'est que le com-
merce étranger , sa néces-
sité , & sur quel plan il
faut s'en faire une idée ,*
Pag. 1

Divers genres d'autorité dans
le même gouvernement , 4

L'Etat , Capitale des Etats voi-
sins , 6

Vrai point de vuë de la Hol-
lande , 12

Tous les hommes freres dans
l'enfance , 24

Pourquoi l'on crut la politique
contradictoire avec l'équité ,
ibid.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. II. <i>De quelle nature d'effets doit être le Commerce étranger,</i>	29
Objet du commerce étranger,	31
Nature des subsides,	33
Inutilité des Ordonnances prohibitives sur quelque partie de l'agriculture,	43
Police des grains, damnable invention,	47
Matières ouvrées, utile équivalent du troc,	68
Nul ne perd que l'autre ne perde,	75
Attention à attirer les Etrangers chez soi,	83
Sciences & arts, moyens d'attirer les étrangers,	87
CHAP. III. <i>Des Communications, & des Ports,</i>	99
La clôture plus contre ceux qu'elle renferme, que contre ceux qu'elle exclut,	100
Ouvrir les chemins à ses voisins,	103
Civiliser ses voisins,	105
Liberté de la mer,	107
La Monarchie propre au commerce,	111

TABLE DES CHAPITRES.

Le commerçant n'entend que ses intérêts ,	116
Faciliter nos côtes ,	123

CHAP. IV. *De la Marine militaire , sa nécessité , les moyens de la rendre florissante , & de la borner ,* 125

Les troupes de terre , forces de l'État au dedans ; la marine au dehors ,	127
Il nous faut une marine pro- portionnée à nos forces ,	138
L'esprit corsaire tombé parmi nous , & pourquoi ,	140
La plume ,	142
Moyens de rendre la marine florissante ,	144
Marine militaire & marine marchande , mauvais mê- lange ,	147
Inspection des détails , mau- vais régime ,	152
Ordre du tableau , pont aux ânes & pis encore ,	155
Une puissante marine eût coupé le nerf à la plus ruineuse de nos guerres ,	159
Grands honneurs faits pour la marine militaire ,	163
Places pour le mérite quand on s'éveille , données à la	

TABLE DES CHAPITRES.

faveur quand on s'endort, 172	
Moyens de borner la mari-	
ne, 174	

CHAP. V. *Des Prohibitions*, 192

Utilité générale & particu-	
lière réunies, objet de tou-	
tes bonnes loix, <i>ibid.</i>	
Le monde encore dans son	
enfance en matière de Gou-	
vernement, 200	
Auquel temps un Souverain	
peut sans crainte être légis-	
lateur, 207	
Prohibitions, invention plate	
& fautive, 217	
Le système de l'univers est	
changé, 223	
Système de fraternité entre	
les peuples, 231	
Moyens de faire adopter le	
système de fraternité, 240	
Réponse à l'objection du fisc,	
246	
L'amour de la patrie plus que	
compatible avec l'esprit de	
fraternité, 256	

CHAP. VI. *Des Colonies*, 266

Trois âges de colonies, 267	
Sans l'aide de nos Livres	

TABLE DES CHAPITRES.

sacrés , l'histoire & l'humanité ne font qu'un chaos,	274
Colonies du premier âge entièrement libres ,	283
Colonies du second âge conservant mémoire de leur origine ,	290
Les colonies du second âge libres encore ,	292
Troisième âge des colonies ,	295
L'Espagnol dans les colonies ,	297
Le Portugais ,	298
L'Anglois ,	299
Le François ,	304
Ces colonies du troisième âge dépendantes , & comment ,	320
Trois principes d'un système monstrueux qui constitue la politique actuelle de l'Europe relativement à l'Amérique ,	325
Faux calcul de l'esprit de domination relativement au système pris pour l'Amérique ,	329
Le nouveau monde secouera le joug de l'ancien ,	337
Faux calculs de l'esprit de commerce dans la direction des colonies ,	340
Fraternité en Amérique né-	

TABLE DES CHAPITRES:

cessaire au repos de l'Europe, 361

CHAP. VII. *De la Paix & de la Guerre,* 363

En quoi les vertus militaires sont estimables, *ibid.*

La police étrangère s'appelle *paix,* 366

L'équilibre, chimere politique, 368

En quoi les forces actuelles de la maison de France ne peuvent faire ombrage à la liberté générale, 374

Nos Politiques jamais usurpateurs, 380

Fussions-nous usurpateurs par principe, nous ne le saurions être en effet, 392

Tronc & branches de notre plan politique, 394

Le personnage de Pere universel fait pour le Roi de France, 399

La paix de l'Europe nécessairement liée à la paix de l'Amérique, 400

La paix de l'Amérique ne peut subsister sans la liberté générale du commerce, 402

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VIII. *Résumé général*
de tout l'Ouvrage, 408.

Résumé de la première Par-
tie, 415
... de la seconde Partie, 452
... de la troisième Partie, 486

Fin de la Table de la III. Partie.

THE ...

CHAS. ...

...

...



L'AMI DES HOMMES,

OU TRAITÉ

DE LA POPULATION.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

*Ce que c'est que le Commerce Etran-
ger, sa nécessité, & sur quel
plan il faut s'en faire une idée.*

ON a traité dans la pre-
miere Partie de ce que
c'étoit que la vraie ri-
chesse & la vraie prospé-
rité, comme aussi des moyens de
les trouver. Dans la seconde, des
moyens de les accroître, & d'en
III. Partie. A

2 *Traité de la Population.*

réprimer les abus. On va dans la troisième traiter de ceux de s'approprier l'une & l'autre chez autrui.

Pour se faire une idée juste du commerce étranger, il faut revenir sur nos pas & nous rappeler certains principes généraux & immuables que nous avons ci-devant établis. L'étendue d'un Etat ne fait pas sa force; au contraire, l'Histoire nous montre que tous les grands Empires ont tourné court vers leur décadence aussi-tôt qu'ils ont cessé d'être conquérants. Qu'on se souvienne à cet égard de ce que j'ai dit dans ma seconde Partie : *Aussi loin qu'un Gouvernement peut étendre protection, justice & sûreté, il peut se promettre un Empire durable; où sa justice ne peut atteindre, son Empire s'arrête aussi.*

En conséquence nous nous sommes contentés des bornes de nos frontières, & nous avons mis tous nos soins à nous approprier véritablement les provinces qu'elles renferment, c'est-à-dire, à y distribuer la police & y établir la

vivification intérieure. Pour cela nous nous sommes fait un plan fixe ; & du centre , c'est-à-dire , de la Capitale nous avons ouvert les rameaux de circulation jusques aux extrémités , de façon que la mécanique entière de la machine politique a tout son jeu libre , & que l'Etat ensemble ne fait qu'un tout qui reçoit ses mouvemens par l'action facile du cœur. La France en un mot tient la racine de la prospérité , elle est forte & unie au dedans.

En cet état , je m'éleve & je regarde autour de moi ; je vois ce qu'on appelle les Nations étrangères. J'y trouve des préventions contre nous , des craintes , de la haine , de l'ambition. Or , mes semblables , nous ne pouvons rien les uns que par les autres. L'homme isolé seroit le plus malheureux de tous les êtres : & qui cependant caverroit le résultat de nos passions , verroit au bout des projets de celles de chacun de nous la conséquence d'être seul. Il est pourtant vrai que

4 *Traité de la Population.*

la nature nous porte d'elle-même à la société; d'autre part, cette même société nous inspire des craintes, des jalousies, des précautions. Qu'est-ce que cette prudence? Est-ce perfection de la nature, en est-ce la corruption? Le problème est aisé à résoudre par les effets: s'il tend à perfectionner la société, le principe est bon; s'il vise au contraire à la corrompre & la dissoudre, il est mauvais. C'est-là l'épreuve à laquelle je me sou mets volontairement, & j'espère faire voir dans la suite de ce Traité que tous les hommes gagneroient, tant étrangers que concitoyens, à se traiter en frères.

Divers genres d'autorité dans le même gouvernement.

Le Prince gouverne sa Cour d'un coup-d'œil, ses armées par un ordre absolu, ses sujets par un régime fixe de loix: il est donc plusieurs sortes de dominations, même dans le Royaume le plus soumis. Il est de même une façon de dominer ses voisins sans envahir & dévaster leur territoire, & cette façon usitée de tous les temps dans plusieurs grands

Commerce Etranger. §

Empires; c'est de leur imposer un tribut. Heureusement pour l'Europe, tout y est contrebalancé de façon qu'il est impossible qu'aucun Prince puisse imposer à ses voisins un tribut forcé : il faut donc avoir pour objet un tribut volontaire, & c'est ce que fait le commerce étranger.

Pour parvenir à me procurer cet avantage, je suis précisément la même méthode que j'ai mise en œuvre pour la vivification intérieure; & l'Etat entier dans ma grande spéculation qui embrasse désormais l'univers, est relativement aux pays étrangers ce qu'étoit ci-devant la Capitale relativement aux provinces & à tout le territoire de la France.

Je n'ai rien négligé pour y établir la confiance, & l'exacte police qui regne aujourd'hui dans la Capitale : l'agriculture a mis en jardin tout le territoire; l'industrie inventive, œconome & active, s'est établie par-tout; les canaux & chemins de communications forment les rues

de cette florissante ville. Il ne s'agit plus maintenant que de procurer les mêmes avantages à nos voisins, & de nous les rendre relatifs ces avantages. Mon Prince ne dût-il y gagner que le titre de bienfaicteur de l'humanité; à qui ce titre divin sera-t'il dévolu plus justement entre les hommes qu'à celui dont un Auteur très-partial contre notre nation a dit : *Dominus Rex Francorum, qui terrestrium Rex Regum est* ? Mais il est aisé de démontrer qu'on ne peut faire le bien d'autrui sans faire le sien propre, & j'espère prouver la vérité de cet axiome dans la Partie que je traite, qui, je crois, est la plus importante de toutes.

L'état Ca-
pitale des
Etats voisins.

Je viens d'annoncer que la France devoit être aux terres étrangères ce que j'ai dit ci-dessus que la Capitale étoit aux provinces. J'ai dit dans la seconde Partie qu'une ville n'étoit vraiment capitale d'un pays qu'autant qu'elle en attiroit tout, & qu'en conséquence de ce qu'il n'y a bourse aucune dont on puisse

toujours tirer sans y rien remettre, la Capitale devoit porter toute son attention à repousser sans cesse aux lieux d'où elle vouloit tirer. C'est par cette méthode seule que nous sommes parvenus à unir, peupler & vivifier le Royaume entier. La même méthode doit exactement être observée à l'égard des étrangers.

Entre tant & tant de paradoxes dont on pourra m'accuser dans le cours de cet ouvrage, paradoxes que j'ai avancés de bonne foi, & sur lesquels je serois bien-aise d'être contredit, celui-ci sans doute paroîtra des plus insoutenables; car il suit de mon principe que nous avons intérêt à ce que nos voisins éclairés sur tous les ressorts de la saine politique portent chez eux l'agriculture, l'industrie & les bonnes loix, au plus haut point où elles peuvent aller, & retirent de ce régime prospere tous les avantages qui en sont la suite. C'est cela que j'ai prêché pour nos provinces. Vous vous trompez, je ne soutiens pas cela, je le démontre.

8 *Traité de la Population.*

Pour parvenir à cette démonstration , supposons un moment qu'une puissance commerçante , que l'Angleterre , par exemple , parvînt au but de ses desirs ; quels seroient-ils d'abord ? D'une part elle envahiroit & livreroit à ses colonies le nouveau monde ; mais toujours en garde contre ces mêmes colonies qu'une si vaste étendue de pays & tant de ressources en tout genre à leur disposition porteroient à l'indépendance , elle prendroit soin de borner par tous moyens leur accroissement & leur industrie. Maîtresse absolue de la navigation , elle déclareroit une guerre sanglante à tous voituriers de mer , s'il est permis de parler ainsi , ce qui ne seroit au fond qu'étendre son tyrannique acte de navigation en même temps que son empire. Ses peuples seroient alors eux-mêmes le commerce entier de l'univers , & cela sans doute est très-beau ; mais prenez garde que par une conséquence inévitable , tout peuple à qui le commerce extérieur est

interdit , perd bientôt l'industrie. La cessation de celle-ci étrangle la population ; avec la population tombe l'agriculture. Oh ! je demande aux Anglois ce qu'ils retiennent des côtes de l'Afrique qu'on appelle la Barbarie ; des bleds , diront-ils , & c'est tout ce qu'il nous faut. Sans doute , & je le dirai dans le Chapitre suivant. Mais toutes les terres ne sont pas de la nature des côtes Septentrionales de l'Afrique , qui presque sans aucune culture sont d'une fertilité singulière. Les terres de l'Europe en général ne rapportent que par un travail assidu. Supposons-leur cependant la même vertu qu'à ces premières , & voyons ce que font les Barbaresques avec ce secours. Féroces , livrés au gouvernement du Sabre , c'est-à-dire , à une anarchie presque absolue , ils s'entredétruisent au dedans , & n'ont au dehors d'autre profession que celle d'infester les mers de leurs pirateries. Ils obligent par-là les Anglois , ainsi que toutes les nations

commerçantes , à entretenir des flottes qui les contiennent dans un état de paix : contrainte mal gardée , & toujours enfreinte au moment où elle seroit la plus nécessaire. Si au lieu de cela , l'Afrique peuplée comme elle l'étoit autrefois & mieux policée encore , chose possible , avoit sur ses côtes nombre de villes florissantes , enfin la population & l'industrie relatives , d'une part son produit centupleroit à l'infini , à l'avantage général de l'humanité ; de l'autre , ses besoins multiplieroient de même , & les nations les plus industrieuses , hardies & œconomes dans le commerce en profiteroient , concurremment néanmoins avec toutes les autres , chacune en proportion de ses avantages naturels.

Considérons d'autre part la Hollande , l'opposé diametral assurément de l'Afrique autant par l'industrie & la population que par le climat. Un Politique foible , un Historien partial vous diront , comme le Sultan Selim , que pour le

bien de l'humanité il eût fallu jeter dans la mer ce petit morceau de terre ; que dans son enfance & sa jeunesse ce pays fameux a été arrosé de ruisseaux de sang ; qu'il a ruiné l'Espagne & par contre-coup épuisé d'hommes tous les Etats de la Maison d'Autriche ; qu'élevée par nos soins , ingrate de tant de bienfaits , la Hollande a soulevé contre nous l'Europe entière & soudoyé nos ennemis ; que la première elle a changé l'esprit liant & pacifique du commerce en une politique barbare qui n'a rien eu de sacré que son propre intérêt ; qu'elle a donné l'exemple d'une dérision indigne de la Religion sous le nom de tolérance ; que sa liberté n'a servi qu'à autoriser le libertinage , à multiplier & répandre par l'impunité de la presse les libelles les plus dangereux ; qu'en un mot , c'est le rendez-vous des vices humains , où l'on ne connoît d'autre Dieu que leur principe , à sçavoir la cupidité.

C'est ainsi que je l'ai oui peindre par des gens qui croyoient dire

Vrai point
de vuë de La
Hollande.

vrai. Retournons le feuillet, & cherchons la vérité. Les guerres de Flandres ont sans contredit été très-opiniâtres & à la longue très-sanglantes; mais je soutiens que, loin d'être destructives pour l'humanité, elles ont été tout le contraire. Repassons les annales de l'art de la guerre en Europe depuis que les nations du Nord eurent détruit l'Empire Romain, les invasions des Barbares, leurs guerres entre eux, les ravages des Normands, nos guerres avec les Anglois, nos courses en Italie, &c. on ne verra dans tout cela que des expéditions rapides, où tout plioit devant le nouveau venu qui alloit brulant & saccageant jusques à ce que rencontrant l'ennemi, le sort des armes se decidoit par une bataille sanglante où l'une des nations étoit exterminée, & l'autre affoiblie au point de ne pouvoir s'en relever de long-temps. C'est ainsi que les Hurons & les Iroquois se font la guerre. Les guerres de Flandres faites dans un pays où tout étoit

en armes pour la défense contre des étrangers, obligerent les deux partis à se disputer le terrain pied à pied. Les nécessités grandes & capitales des deux côtés rendirent l'esprit des gens de guerre inventif; on couroit de grands dangers, on étoit mû par de grandes passions; il fallut faire de grandes choses pour de petits succès. Dès-lors la réputation entra pour beaucoup dans la guerre, & la plus cruelle des guerres dans son principe se trouva par cette gradation avoir civilisé l'Europe dans ce genre meurtrier. L'art de vaincre prit la place de l'art de détruire; & sans étendre plus loin une discussion qui me meneroit hors de mon sujet, on sent la différence de ces deux points, & je m'en rapporte aux gens du métier pour décider si la guerre réduite en art n'est pas infiniment moins meurtrière que les courses de la barbarie & de la ferocité.

Quand à l'allégation, qu'elle a ruiné & dépeuplé l'Espagne, j'ai dit autre part que c'étoit à toute

autre chose qu'il falloit attribuer la dépopulation de ce beau Royaume; en effet, rappellons-nous ce que c'étoit que les armées que l'ambition de l'Espagne envoyoit dans les différentes contrées de l'Europe. Trois ou quatre mille hommes des vieilles bandes Espagnoles, troupes alors de la plus haute réputation, étoient regardés comme un renfort capable de changer la face de la guerre. Si l'on veut balancer ce qu'il est sorti d'hommes de l'Espagne pour les guerres de Flandres & d'Italie, avec ce qu'il en est sorti & ce qu'il en sort continuellement de la Suisse, on verra qu'il n'y a aucune comparaison; cependant la Suisse est toujours également peuplée & cultivée. Pourquoi cela? C'est que les sources de l'or arrivent en fleuves en Espagne, & ne sont plus que de petits ruisseaux quand elles parviennent en Suisse.

La Hollande, dit-on, nous doit son existence; ingrate depuis, elle a été notre pire ennemie. Raison d'Etat; hé! quel Gouvernement au

monde peut sans rougir réclamer le droit des bienfaits ? Quand nous avons appuyé la Hollande, ce fut pour affoiblir l'Espagne trop puissante alors. La triple alliance, époque du revirement de système de cette République à notre égard, étoit dans la raison d'Etat. Un Roi, jeune, puissant & redouté, alloit devenir leur voisin en vertu d'un droit au moins litigieux & d'un fait très-décidé. L'ancien possesseur étoit foible, & hors d'état de se faire craindre. S'il y eût eu lieu à des discussions pacifiques de droit, & que la Hollande eût sonné le tocsin en s'alliant contre nous, le trait eût été ingrat & trop audacieux ; mais notre Cour en entamant des négociations, se faisoit rapidement justice par les armes : le Ministre d'Angleterre arrive, propose une alliance qui établit un contre-poids ; le chef de la République s'y engage, & ne se sert ensuite de cette augmentation de forces, que pour appuyer & faire conclure une paix qui nous fût avantageuse. Quand le

Ministre d'autrui fait pour son Maître ce que nous voudrions que le nôtre fît pour nous, l'équité qui est la vraie politique, veut que loin de le haïr, son ennemi même l'estime. La grande ame de Louis XIV. étoit faite pour ces sentimens-là, si ceux de ses Ministres qui avoient intérêt de l'occuper de la guerre, n'avoient cherché à faire dégénérer en fierté son penchant vers la gloire. Il ne pardonna pas à la Hollande d'avoir connu ses vrais intérêts; & la marque qu'il lui donna peu après de son indignation, fut d'espece à changer le cœur & l'esprit de l'Europe entière à notre égard. Depuis Louis XI. aucun de nos Princes n'avoit paru avoir le génie usurpateur; les apparences en furent longtemps dévolues à la Maison d'Autriche, & les grands hommes en tout genre qui l'ont servie, n'ont pû empêcher que l'effroi que toute l'Europe conçut de ses desseins n'ait affoibli de toutes parts cette puissante Maison. Louis XIV. par son expédition de Hollande se rendit

propre cette fâcheuse disposition de ses voisins : faut-il être étonné que ces Républicains , plus exposés que tous les autres , ayent fait contre lui tous les efforts qu'inspirent de tels ombrages ?

Quant au reproche d'injustice & de politique barbare dans le commerce , il y en a peut-être bien eu quelque chose jadis dans les détails ; mais de dire qu'ils ayent été les premiers , cela est faux. Qu'on voye les guerres de Venise & de Gènes , qu'on remonte enfin jusques à Carthage , les annales du gouvernement marchand sont & toujours seront tachées des traces impures de la cupidité dominante. Le commerce doit servir en toute liberté , & jamais ne commander.

Pour ce qui est de la tolérance , c'est un chapitre qui n'entre point dans mes spéculations déjà trop étendues ; mais je la crois plus propre à détruire les faux cultes qu'à les autoriser ; & la liberté de la presse qui seroit un vice principal dans un pays gouverné , est

un incident de rien en un rendez-vous public où la police tient lieu de loix , & où le travail sert de police. Le travail , quoi qu'on en dise , est plus d'habitude en Hollande , qu'excité par la cupidité destructive. Vous , qui cherchez des vices en Hollande , souvenez-vous que leur mere est l'oïssiveté.

Voilà , je crois , la Hollande considérée sous son vrai point de vuë , & lavée des reproches principaux que lui font ses ennemis. Voyons maintenant si l'humanité en général ne lui auroit pas de véritables obligations.

Le commerce du Levant & celui de l'Asie par la voie unique des caravanes étoit le seul connu en Europe , avant que la nécessité eût obligé les Hollandois à se faire un fonds de leur industrie. Ces commerces cultivés par quelques peuples d'Italie , & qui n'avoient de théâtre que la Méditerranée , laissoient toujours dans l'enfance l'art de la navigation. Les Portugais avoient doublé le Cap de Bonne-

Espérance & trouvé la route des Indes Orientales, & les Espagnols avoient découvert, conquis & dévasté les côtes Méridionales de l'Amérique ; mais les premiers dormiroient peut-être encore seuls dans leurs comptoirs d'Asie, & les derniers se contenteroient de faire fouiller des mines, si les Hollandois forcés par la nécessité & par l'interdiction du commerce dans les ports d'Espagne, n'avoient de toutes parts tenté & établi la concurrence par des travaux inouis, une audace, & une constance plus qu'humaine.

On sçait que les premiers navigateurs Anglois & François, que le desir de s'enrichir & la témérité romanesque qui regnoit alors porta vers les côtes de l'Amérique Septentrionale, échouèrent la plûpart dans leurs entreprises ; parce que comptant pour rien les avantages de la nature qui s'y présentoient de toutes parts, ils ne songeoient en débarquant qu'à s'occuper de l'inutile recherche des mines, & que les autres abandonnerent volon-

tairement ces beaux pays dès qu'ils virent qu'on n'y trouvoit ni or ni argent. Les Hollandois montrèrent les premiers à l'Europe encore barbare que le vrai moyen de trouver l'or, étoit d'acquérir & approprier à nos besoins les productions de la terre & de la mer, s'éveiller matin, s'endormir tard, travailler jour & nuit, & s'ouvrir les routes de l'échange.

Non-seulement ils apprirent à faire circuler les métaux, mais encore à les reproduire par le moyen des banques nationales; ils établirent des Compagnies, & firent enfin regner l'industrie de l'Europe sur l'univers entier. Si les Anglois ont un commerce, si nous eumes une marine, nous la devons aux Hollandois.

Ajoûtez à ces objets généraux tant d'autres services de détail, la perfection des manufactures, l'art des canaux, de la construction marchande &c. il se trouvera que l'industrie Hollandoise a plus instruit & accommodé le monde

moderne , que la philosophie , la législation & les arts de la Grece n'éclairerent le monde ancien. Si pourtant on peut citer un exemple d'un peuple qui ait poussé ses avantages au plus haut point où ils pouvoient aller & au-delà du degré imaginable , c'est assurément celui-là. Le monde entier y a gagné , & ceux-mêmes à qui leur puissance a fait le plus d'obstacles.

On verra à la suite de ceci qu'il entre dans mes principes que chacun se mette en état chez soi de ne pas recevoir la loi de son voisin. Je dirai aussi comment l'esprit d'équité constante & soutenue doit donner aux armes un poids & une force plus à l'abri des revers de la fortune qu'elles ne l'ont sans cela. A l'égard du premier de ces deux points , je crois l'avoir sousentendu en mettant à la tête de tout la force & la vivification intérieure. J'établirai bientôt que les moyens de se faire respecter en sont une des appartenances absolues. Je reviens à mon principe. Dans la

spéculation actuelle , la France est la capitale , les pays étrangers sont les provinces.

Notre intérêt donc , dans ce nouveau genre d'état , est comme dans celui que nous avons vivifié tout-à-l'heure , que les grands chemins soient libres & les communications assurées d'un bout à l'autre de ce vaste Empire. La première des communications est sans contredit la mer ; on préjuge d'avance à quel point j'y établirai la liberté , ainsi que celle des rivières , des chemins , des frontières , de tout enfin ce qui peut faciliter la communication entre nous & les contrées étrangères même les plus éloignées.

Nous avons dit aussi qu'il importoit de renvoyer justice & protection aux lieux d'où on veut tirer service & subvention ; nous ne pouvons exécuter ces deux opérations chez l'étranger que par la voie de la guerre & de la paix. Il faut donc que l'empire de ces deux choses soit dans notre main ; & cet empire ,

je l'avance hardiment , n'y ſçauroit ſubſiſter qu'en conſéquence de mes principes , & ſur-tout de cette équité prédominante dont je fais le premier & le plus puiffant de mes moyens. Maintenant , après avoir établi l'effence du commerce étranger en général , tâchons d'en déduire les attributs & le détail.

Mais qu'on ſe ſouviennne à jamais qu'ainſi qu'une famille ne peut proſpérer ſeule ſans le concours des autres familles dont elle eſt environnée , de même une bourgade , une ville , un Etat perdront toujours à vouloir réaliser la chimère de la proſpérité exclusive.

La Chine qu'on cite quelquefois comme exemple , qu'un Empire peut ſubſiſter & proſpérer ſur ſa propre ſubſtance ſans avoir aucune relation de commerce ni de politique avec ſes voiſins , la Chine eût beaucoup gagné , ſi elle eût employé à civilifer les Tartares les frais , les ſoins & le travail que lui coûta ſa célèbre muraille. Je parlois ci-devant à des Chrétiens , &

24. *Traité de la Population.*

ÿ'aurois pû leur alléguer une loi dictée par l'Être souverain qui leur enjoint de vivre tous comme freres, & qui proscriit en conséquence la politique de l'interêt particulier. Je parle maintenant à l'univers entier, & conséquemment faisant abstraction de notre Loi, quoiqu'elle ne prêche que douceur & humanité, je suis en droit de demander aux nations Mahométanes & Payennes la même impartialité.

Tous les hommes frères dans l'enfance.

Consultons la loi naturelle. Qu'on élève ensemble cent enfans des différentes nations des quatre parties du monde, sans leur dire qu'ils sont étrangers les uns aux autres; on verra naître entre eux les mêmes liaisons d'intimité qui désignent les premiers principes de la société: ils se réuniront pour le plaisir, se sépareront pour l'étude, s'entr'aideront au travail. Les hommes enfin sont tous freres par nature, & la nature ne fut jamais un mauvais politique.

Pourquoi l'on crut la politique

Le mal est que les gens attentifs aux petits interêts ont presque toujours

jours prédominé dans le monde. Le bien est fort au dessus de nous, le mal rampe à nos pieds; en conséquence la vie de l'homme qui tend au bien est spéculative, celle de son contraire est active. Par une suite de la foiblesse humaine, l'homme actif arrive communément à son but. De-là vient que de cent personnes qui arrivent sur le grand théâtre des dignités (ce qui au fond est bien peu de chose, si ce n'est pour faire bien) à peine y en a-t-il dix qui ayent les grandes vuës, c'est-à-dire, un génie vaste, éclairé & droit en même temps. Or les petits hommes dans les grandes places, & devenus conséquemment maîtres des grands ressorts, sont ceux qui ont établi comme une vérité le mensonge le plus physique, à sçavoir, que les maximes d'Etat ne s'accordent pas avec l'exacte probité. Je suppose qu'un homme fourbe soit ministre, mille particuliers honnêtes gens ne peuvent l'empêcher d'être tel, ni même éviter d'en être opprimés s'ils se

contradictoire avec l'équité.

trouvent en son chemin. Cet homme alors & ses flatteurs attribueront à sa supériorité le succès qui n'est dû qu'au poids de sa position. Si un homme de la trempe de ceux qu'il croit primer, se trouvoit en tête de notre Sicophante, ministre d'un Prince égal ou même inférieur, c'est alors que le fripon & ses ruses montreroient la corde; mais la Providence qui veille à l'équilibre des nations, en même temps qu'elle permet que leurs fléaux les plus actifs naissent d'ordinaire au milieu d'elles, la Providence, dis-je, sçait bien que notre petit grand trouvera presque toujours son semblable dans son antagoniste. Oh! quand les deux arlequins se rencontrent, c'est à qui surpassera son compétiteur en grimaces, & voilà la politique des prétendus hommes d'Etat qui ont voulu bannir de leur science l'équité.

Aujourd'hui cependant le monde devient plus éclairé sur ces sortes de choses; les mystères d'Etat n'en imposent plus à l'humanité, qui

s'est fait des révolutions passées un tableau de proportion pour juger du vrai mobile des grands évènements présents & futurs. Nous voyons que des miseres d'interêts ou de passions particulières ont de tout temps décidé des plus grandes choses ; & le masque de la politique est desormais percé à jour.

Il seroit difficile , si jamais on sçavoit qui je suis , de coudre à ma position & à ma façon d'être toutes les ébauches de notions éparfes dans cet ouvrage. Je puis néanmoins ajoûter, que quoique ceci ait été écrit tout de suite , (& il y paroît) il m'en coûteroit moins encore de traiter de tous les détails que j'ometts, & qui n'entrent pas dans mon plan. Je placerois aisément ici par ordre le dénombrement de chacune de nos provinces , ses loix civiles & municipales, son produit, son industrie , ses moyens particuliers d'exportation actuelle & d'amélioration future. Je déduirois de là en détail notre commerce étranger, & celui de toutes les nations de

l'Europe, & en gros pour les nations étrangères, les mêmes points que je viens d'énumérer pour nous; il m'en coûteroit aussi peu de traiter des intérêts actuels des Princes, de la gradation des actes respectifs qui les constatent depuis cent ans; en un mot, ce qui git en faits, s'il étoit de mon sujet, me coûteroit moins à parcourir qu'à établir ici tant d'idées différentes, mais qui ressortissent à un tout uniforme. Pour tout cela je ne m'en crois pas plus merveilleux, & il y en a mille dans Paris qui en sçavent autant & plus que moi; en un mot, les hommes aujourd'hui sont éclairés. C'est donc par le raisonnement & non par le mystère, qu'il faut démontrer la nécessité de l'astuce dans la politique. Oh! quant à ce point, je défie les plus habiles. Mon système est à découvert, & je le rendrai complet dans toutes ses parties.



CHAPITRE II.

*De quelle nature d'effets doit être
le Commerce Etranger.*

MA tête est le pays des idées ; & je crois qu'on commence à s'en appercevoir. Un jour que je rêvois pour m'amuser , il me vint en pensée qu'un terrain de deux toises en quarré mis en petite loge à l'Opéra se louant mille écus par an , & ce terrain se trouvant multiplié en hauteur par le moyen des échafaudages , il se trouveroit que par un calcul du nombre de toises ainsi estimées que renferme l'étendue du Royaume , on le rendroit d'un prix inestimable en le couvrant d'histriens , chanteurs , & baladins. Cette folie qui me fit rire un moment , peut avoir trait à une vérité très essentielle qui est l'avantage de la population.

Le terrain dans le quartier les

halles à Paris, sur le port à Marseille, & en quelques autres lieux se vend cent pistoles la toise, & relativement au profit naturel qu'on peut faire sur le produit d'une toise de terrain, ce prix est aussi fol que le premier. C'est uniquement la population & l'industrie qu'elle nécessite, qui ont forcé si avantageusement la nature des choses.

Il est constant par cette induction & par tout ce qui se présente à l'entendement, indépendamment des raisons que j'ai déduites, que la population est le bien & l'avantage unique où doivent tendre & se réunir tous les soins tant politiques que civils d'un bon Gouvernement. J'ai fait voir ci-devant comment tous les moyens d'augmenter la population se réduisoient en un seul, à sçavoir d'étendre les moyens de subsistance. En conséquence de ce principe. j'ai d'abord recommandé l'agriculture, qui seule peut établir & multiplier le produit du terrain qui ne nous est point disputé. J'ai ensuite traité des moyens

de rendre, autant qu'il est possible, tous les avantages de la société communs aux habitans des divers cantons de ce territoire, afin d'éviter qu'on n'en abandonne certains moins favorisés, pour surcharger les parties vivifiées. De-là j'ai traité des moyens de borner les consommations, & de tourner la société de façon qu'on oublie en quelque sorte, s'il est possible, l'axiome homicide qui dit : *le superflu chose si nécessaire* ; attendu que qui de la consommation d'un seul peut faire celle de trois, gagne 200. pour cent sur le meilleur de tous les commerces. J'ai ensuite déduit la façon de porter tous les hommes vers l'agriculture ou l'industrie. Maintenant en supposant que tous ces arrangemens soient en pleine vigueur, je vais chercher des subsistances chez les autres.

C'est dire d'un seul mot tout l'objet du commerce étranger bien entendu. Portez à l'étranger autant que vous pourrez de l'or & des matières ouvrées, rapportez de

Objet du
commerce é-
tranger.

chez lui des denrées comestibles d'abord, & à leur défaut des matières brutes qui servent de fonds au travail de vos manufactures ; voilà tout le secret d'un commerce étranger avantageux , & tout le mystère de cette science si compliquée de détails , & si mal entendue par les Gouvernemens qui voudroient que tout allât par leurs loix , par leur inspection , & que tout s'arrêtât en vertu de leurs systèmes & prohibitions.

Revenons au plan tracé dans le précédent Chapitre. Considérons le Royaume comme la Capitale , & les pays étrangers comme les provinces. Nous avons dit qu'il falloit repousser sans cesse l'argent de la Capitale dans les provinces, attendu que selon la constitution des choses , la Capitale l'attiroit toujours à elle par les nécessités du Gouvernement , par le séjour des grands propriétaires, par l'influence des grandes affaires, &c. Toutes ces choses au premier coup d'œil ne se rencontrent pas dans la nou-

velle Capitale que nous venons de fonder. Elle n'est ni en droit ni en pouvoir de tirer des subsides de ses prétendues provinces ; les grands propriétaires de l'Empire universel font tous chez eux , il en est de même des grandes affaires. Ainsi la comparaison cloche dès le premier pas , & défectueuse dans le principe, elle le deviendra davantage encore par les conséquences. Considérons mieux cependant , & remontant à la nature des choses, nous retrouverons peut-être la parité dont nous paroissions maintenant si éloignés. Examinons d'abord le premier de ces deux articles sur lesquels nous paroissions en défaut, nous passerons ensuite au second.

Quelle est en soi la nature des subsides ? Si ce n'est autre chose que la loi du plus fort imposée en especes sur le plus foible , la révolte fera le droit des gens. Mais nous lui avons ci-devant trouvé une définition & plus honnête & plus vraie. La subvention des sujets envers leur Souverain n'est autre chose

Nature des
subsides.

que la soule du paiement que fait le Prince en justice & protection, & nous avons démontré que si-tôt que ces deux subventions n'étoient pas au pair, l'Etat couroit à sa perte. En conséquence il n'y a ni perte ni gain dans cette sorte de commerce; chacun y fait sa fonction, & le bien de l'Etat en résulte; c'est là tout.

Dans le nouveau Gouvernement établi d'après l'induction actuelle, la Capitale qui n'a d'inspection sur les provinces que de supériorité, & qui ne lui doit justice & protection qu'en grand, & dans le genre que j'ai renvoyé au chapitre de la guerre & de la paix, n'a pas besoin d'en tirer en services & subvention ce qu'elle ne sçauroit acquiter en justice & protection.

La circulation se ralentit en proportion de ce que les provinces sont éloignées, je l'ai dit dans la seconde Partie; mais elle existe, ou bien tout commerce est interrompu. Or quand elle existe, il faut qu'elle se rapporte aux règles déjà établies;

ou que le fleuve remontant vers sa source, le sang refluant vers le cœur, le désordre se mette dans toute la machine.

Mais, dira-t-on, de quel droit vous considérez-vous ici comme le centre de toutes choses ? Chaque nation n'auroit-elle pas le même droit ? Il s'en faut bien que je ne défende aux autres d'en user ; je ne fais ici pour l'Etat que ce que chacun fait pour soi dans le monde. En général, involontairement même, on rapporte tout à soi, & de cette infinité de faux calculs naissent cependant le mouvement, les rapports, le bien enfin de la société. Que chaque peuple donc se considère comme le centre universel : pourvû qu'il se conduise selon mes principes, il n'en pourra résulter que son bien & l'avantage général. Si au contraire il s'en écarte & tend au but de la prospérité exclusive, il fera le malheur de ses voisins, & se détruira lui-même après avoir barré les autres ; mais il ne tiendrait qu'au Roi Pasteur de . . .

Lui montrer en moins d'un instant

Qu'un rat n'est pas un éléphant ;

Et que de la façon dont sont constitués les différents Etats de l'Europe, le véritable éléphant c'est la France, quand elle voudra n'avoir de vûes que subordonnées à la justice & à l'équité.

Revenons donc à notre induction faite uniquement pour nous, & disons que la Capitale pleine de peuple, d'industrie & de commodités, n'a naturellement besoin d'aucunes matières ouvrées qu'elle trouve chez elle à meilleur marché que par-tout ailleurs. D'une part, l'immense population y a établi la concurrence qui met au rabais tous ouvrages ; de l'autre, le soin de repousser au loin les métaux, & de les troquer sans cesse contre des subsistances, empêche la surabondance de l'or qui seule peut hausser les prix du travail : en conséquence tous ouvrages y sont à meilleur

marché, plus parfaits & mieux conditionnés; d'où il suit que vainement les provinces enverroient les leurs a cette Capitale, puisque tous les avantages de la façon & du prix se réunissent en faveur des matières qui se fabriquent chez elle.

Par les mêmes raisons, les provinces s'y fourniront de tout ce qui leur sera nécessaire en ce genre. A la vérité, ces provinces, & les peuples qui les habitent, peuvent & doivent tenter à cet égard tous moyens de concurrence.

Il en est deux, à sçavoir les prohibitions d'une part, c'est-à-dire, les défenses de consommer les ouvrages de vos manufactures, & d'autre part des mesures semblables aux vôtres pour exciter chez eux la même population & industrie que vous avez établie chez vous.

A l'égard du premier de ces moyens, on sçait par expérience que ces sortes de défenses font d'ordinaire l'effet contraire à leur ob-

jet ; & d'ailleurs , quand j'en serai au Chapitre des prohibitions , on verra que j'en proscrirois bientôt la méthode.

Quant à ce qui est du second moyen , tant mieux pour l'humanité entière , & tant mieux pour nous par conséquent. Chacun alors vaudra tout ce qu'il peut valoir en raison de son produit & de son industrie , & ce marché-là ne sçauroit nous ôter la primatie.

Mais en attendant que tout le monde soit éclairé sur ses vrais intérêts , marchons aux nôtres. C'est sans contredit de faire jouir les provinces de toutes les commodités inventées & fabriquées chez nous , pour que d'une part le commerce & la communication avec la Capitale leur soit utile , & que de l'autre , elles contractent l'habitude de ces consommations qui doivent nous les ramener fréquemment.

En outre les diverses facilités que la convention générale a attribuées aux métaux , font que tous les hommes les estiment comme richesses ,

parce qu'ils ont la faculté d'être échangés contre toute sorte de biens soit de nécessité soit d'opinion; & parmi le grand nombre peu ont le bon esprit de concevoir qu'il est un point jufques auquel l'argent est richesse, & par-delà lequel il est pauvreté. En conféquence tous y courent, & tout pays où l'on trouvera de l'argent en abondance, est sûr d'être l'objet de l'empreflement de tous les autres.

Ces matières donc, à fçavoir argent, commodités & superfluités de la vie, font entre elles la fubvention que la Capitale doit aux provinces dans le nouvel arrangement que nous venons de faire, & il en faut attirer en revanche les matières de confommation, comme nous avons dit dans la feconde Partie que Paris devoit faire de fa banlieüe.

Mais, dira-t-on, de ces deux chofes que vous voulez fans cefse fournir, je vois bien d'où vous tirez la première, à fçavoir les matières ouvrées; votre produit, votre

population & votre industrie sont des sources inépuisables de ce genre de trésor ; mais quant à l'autre , vous n'avez point de mines , & en eussiez-vous , elles seroient bientôt épuisées au moyen de votre systême de toujours solder en argent & recevoir en denrées. Or l'agriculture & la population peuvent aller sans argent , mais l'industrie ne sçauroit s'en passer.

J'ai dit ailleurs que si-tôt que les métaux étoient sortis de la terre , inutile fardeau au désert , ils couroient se répandre aux lieux où se trouvoient les richesses réelles dont ils devoient être le signe , & par conséquent aux lieux vivifiés par la population. Ainsi donc les communications étant ouvertes , par-tout où il y aura de l'agriculture , il y aura des hommes ; par-tout où seront les hommes en nombre , sera l'industrie ; par-tout où seront ces trois choses , vous verrez circuler les métaux avec facilité.

D'ailleurs en désignant ici la na-

ture du commerce avantageux, je n'ai prétendu en exclure aucun autre, & l'on le verra bien dans la suite de mes principes. L'or nous viendra de toutes parts en échange des choses qu'on viendra prendre chez nous, ou que nous irons porter aux autres; je n'exclus pas même le commerce de nos denrées chez l'étranger, persuadé que l'entière liberté est l'ame du commerce & de la production: mais j'ai pris mes mesures pour qu'il entre dix fois plus de denrées dans le Royaume qu'il n'en sortira, & c'est tout ce qu'il me faut.

Ces mesures demandent beaucoup de calcul & de finesse dans la réduction des Ordonnances à cet égard; mais en voici le précis. Ce sont exactement les mêmes qui font que le maraischer de Paris va vendre ses herbes à la Halle plutôt que de les porter à Chartres ou à Montargis.

Si-tôt qu'une consommation continuelle & répétée sur les lieux assurera le débit de la denrée à un

bon prix & sans déplacer, je doute que personne soit assez fol pour aller courir les risques, & payer les frais de la route & du transport pour les porter aux Hollandois. Il peut arriver cependant qu'un gourmet retiré dans une des deux villes ci-dessus veuille goûter des premiers pois ou des fruits qu'on ne cultive bien qu'auprès de Paris, en ce cas il les fait venir à grands frais; mais en revanche de cette petite exportation, qu'elle importation immense ne tire pas de ces lieux & de leur territoire la population Parisienne! De même, quand les Anglois consommeront ce qu'on appelle les grands vins à Bordeaux aux prix où l'on les paye, quand les Flamands, les Allemands tireront nos premiers vins de Champagne c'est assurément le produit de notre territoire qu'ils consomment; & c'est une grande perte pour l'Etat s'ils nous remplacent ce produit en dentelles & autres ouvrages fins; où la forme emporte mille & mille fois le fonds; mais si nous retirons

en bled cet équivalent , nous y gagnerons beaucoup attendu la différence du prix & de la nécessité entre ces deux marchandises.

On a prévu depuis long-temps en France l'inconvénient de l'immense multiplicité des plantations en vignes, & on l'a senti depuis, quand toutes nos côtes de l'Océan se trouvant fermées, les peuples de ces parties du Royaume sont morts de faim au milieu de leurs vignobles. Mais à cet égard on a prétendu abattre l'arbre par les feuilles. On a défendu les nouvelles plantations, & ordonné d'en arracher plusieurs des vieilles.

Combien d'Ordonnances on s'épargneroit en considérant les choses dans leur principe, & jamais dans leurs effets ! Qu'est-il arrivé de cette méthode ? Quelques pauvres diables compris dans la verve des arrachis ont murmuré, d'autres ont acheté des permissions, le plus grand nombre a fait des exposés faux ; & à combiner ceux de toutes les requêtes à certaines Intendances, il

Inutilité des ordonnances prohibitives sur quelque partie de l'agriculture.

se trouveroit prouvé par bons certificats que le territoire entier de la généralité est impropre à porter autre chose que des vignes. Somme totale, le nombre des vignes a augmenté de beaucoup, & ira toujours croissant malgré les inconvéniens de ce genre de récolte, inconvéniens accrus encore par la disproportion du débit à la denrée tant qu'on ne fera pas trouver au colon son avantage à faire produire autre chose à son champ.

En effet, la dépopulation ôtant toute espece de débit à la denrée comestible, il se trouve que dans l'intérieur des terres des provinces éloignées du commerce, celui qui a fait une abondante récolte n'en sçait que faire, & la donne en nature à des volailles qu'il est obligé de consommer faute de débit. Cela iroit bien jusques-là s'il ne falloit pas payer les charges de l'Etat, mais à l'échéance il est sergenté, & se trouve dans l'oppression au milieu de cette richesse primitive devenue pauvreté par la tournure

les choses. Il se retourne alors , & considere autour de lui quelle est la sorte de denrée dont il peut faire de l'argent , puisque c'est de l'argent uniquement qu'on lui demande. Il voit que son voisin devenu vigneron vend bien ou mal sa denrée qui descend par les rivières aux lieux de l'exportation ; il se met à planter des vignes. Son vin lui demeure-t-il ? il le brûle en eau-de-vie , & s'il pouvoit le réduire en esprit-de-vin , & mettre toute sa récolte aux dépens de ses bois en une bouteille de pinte , pourvû qu'elle lui rapporte de l'argent en proportion des doubles & triples façons qu'il lui aura données pour la réduire à rien , son affaire est faite , & il vit.

Il résulte néanmoins de la réunion d'une quantité d'affaires particulières faites de la sorte , que le produit de provinces immenses va se consommer chez l'étranger en matières , qui n'étant pas de nécessité absolue , ne le mettent point dans notre dépendance , au grand

46 *Traité de la Population:*
détriment de la population & par
conséquent de l'Etat.

Si au lieu de cela, par les moyens de vivification simples, mais indispensables que j'ai établis dans la seconde Partie de cet ouvrage, on étoit venu à bout de semer partout du peuple, de l'industrie & de la consommation, vous verriez bientôt les vignes se rétrécir d'elles-mêmes. Les denrées propres à la nourriture de l'homme deviendroient nécessaires & hausseroient de prix, on en trouveroit le débit prompt & assuré dans son canton; cela suffit, & tient lieu de toute ordonnance pour obliger le paysan à quitter le hoyau & reprendre la charrue & la bêche, & ce qui resteroit de vignes dans les terrains impropres au labour & au jardinage, rapporteroit au double, étant mieux cultivé, parce qu'une nature de bien aide l'autre. Voilà tout mon secret, & je ne connois sorte de denrée qu'il fît tomber, sinon le papier qu'on emploie en ordon-

nances vaines qui demeurent sans exécution.

Les Anglois pour encourager la culture des grains dans leur isle , ont usé d'une singulière méthode qui leur a réussi ; c'est de gratifier aux frais de l'Etat les exportateurs de cette sorte de denrée. Ils ont modifié & dirigé cet important objet de police sur des proportions relatives au tarif des marchés de l'intérieur pour cette précieuse marchandise. Cette méthode pourroit avoir été bonne pendant un temps , & devenir nuisible dans d'autres circonstances ; car il n'est aucun règlement de police de détail immuable ici-bas.

Police des grains, d'après une invention.

Si mon système absolu n'étoit pas d'abandonner tout régime de détail en fait de commerce à la prudence , à l'industrie & activité du commerçant , je dirois que je trouverois plus raisonnable de gratifier l'importateur de grains que l'exportateur ; mais quant à moi , je ne voudrois nullement m'en mêler. Il est des peuples qu'un Gou-

vernement éclairé doit exciter par tous moyens à gagner leur vie ; heureusement le François n'a jamais donné cette peine-là. Il n'y a qu'à le laisser faire & le protéger, il trouvera de lui-même toutes les routes possibles d'industrie & de gain.

Je ne suis pas vieux, & si pourtant j'ai vû déjà plusieurs fois la disette dans différentes Provinces, & cela sur de simples bruits. Aussitôt que le prix des grains monte à un certain point, chacun les boucle chez soi, les Provinces abondantes en cette sorte de denrée en regorgent, & la voient manger par les charençons, tandis que la famine est à leur porte ; & ceux qui ont permission d'en faire sortir, ne profitent pas du surhaussement, attendu que les permissions coûtent cher, & que quand même le chef est intègre, ses sous-ordres font leur main.

D'autre part, ceux qui sont chargés de la police des Provinces affamées font des marchés onéreux
pour

pour faire venir de bien loin ce qui seroit naturellement à leur porte. Comme d'un côté leur défaut à la plûpart n'est pas la prévoyance, & que de l'autre ces sortes de révolutions sont d'ordinaire si subites qu'il seroit impossible de les prévoir, le secours n'arrive jamais que quand le fort de l'orage est passé. Ces grains amenés de loin, échauffés & quelquefois pourris en partie, arrivent au moment où la nouvelle récolte a remis une sorte d'abondance dans le pays; & comme il ne faut pas tout perdre & au contraire, on oblige les Provinces à consommer ces grains qui portent des maladies dans un pays déjà dévasté par la disette précédente.

Qu'on ne crie point à la satire; mes preuves sont faites, & c'est devant Dieu que je veux n'en avoir jamais à me reprocher. Ce que je dis, je l'ai vû cent fois, & d'un œil qui sçait voir au-dessus des erreurs populaires. On dit ici ce que l'on veut, & il n'y a rien qui

ne puisse être présenté d'un beau côté ; mais quatre millions de témoins appuyeroient mon allégation. Et comment cela pourroit-il se faire autrement ? Je suppose que l'Auvergne , le Limousin & les pays voisins , Provinces les plus méditerranées du Royaume , manquent tout à coup de subsistance ; si le bruit de la cherté se répandant , la Bourgogne , le Poitou , le haut Languedoc , pays abondants , resserrent leurs grains , il faut que les bloqués reçoivent les vivres par les oiseaux , ou désertent leur Pays. Mais , dira-t-on , l'on y pourvoit avec prudence ; chaque Administrateur sçait ce qu'il lui faut de grains pour la subsistance de sa Province , & laisse sortir le reste : opération raisonnable , puisqu'il n'est pas juste de s'exposer à mourir de faim pour secourir ses voisins qui ne souffrent souvent qu'en opinion , & parce que des monopoleurs ont entrepris de mettre chez eux la disette qu'ils parviendroient à nous communiquer aussi.

Belle spéculation ! & si je demandois tout-à-l'heure à chacun de ces Thermomètres ambulants ce qu'il leur faut de grains, année commune, pour nourrir leur département, les plus sages me diroient qu'ils n'en savent rien, comme en effet cela est impossible à sçavoir, & les autres me produiroient une somme idéale, comme le sont du plus au moins tous les dénombremens. Mais je veux que ce soit chose estimable ; pour sçavoir à quoi la consommation doit se monter, en feront-ils plus instruits de ce qu'ils ont réellement de grains chez eux, de la disposition & fantaisie des possesseurs, soit pour débiter, soit pour attendre ? C'est pourtant sur des suppositions de cette nature qu'on leur attribue la superintendance des entrailles des sujets du Roi : & moi, je vais donner mon secret pour abréger tous ces calculs, pourvoir à tant de craintes vraies ou fausses, détruire à jamais le monopole ; & je mets ma tête qui vaut bien la leur, qu'il n'y aura jamais plus de

52 *Traité de la Population.*
famine, ni même de disette dans
aucun canton du Royaume.

Ce secret est tout simple comme
le font tous les miens, car il en
est de cela comme des ruses dont
la meilleure est de n'en point avoir.
Le judicieux David Hume a dit
que l'argent est comme l'eau, qui
prend nécessairement son niveau.
Ce trait de génie est relatif au bled
tout de même.

Considérons notre heureuse po-
sition : indépendamment de l'in-
comparable fertilité de nos Provin-
ces, qui selon mon plan ne doit
pas nous suffire, nous donnons la
main de toutes parts aux pays de
l'abondance en ce genre ; à droite
l'Italie, la Sicile, l'Afrique ; à
gauche l'Angleterre, l'Irlande, le
Nord, &c. Dans cette position pou-
vons-nous jamais craindre de man-
quer de bled ? laissez le courir en
toute & entière liberté d'un bout
à l'autre du Royaume. Ce ne sera
point le bled de Picardie qui vien-
dra nourrir l'habitant d'Aurillac
affamé ; mais si-tôt qu'on appren-

dra qu'un marché en manque, les voisins s'empresseront d'y en apporter, & ce marché deviendra tout de suite le plus abondant. Si l'appas du gain a obligé les susdits voisins qui n'avoient que leur provision nécessaire à se dégarnir avant le temps, l'annonce du feu se montrera bientôt chez eux, & dès-lors les pompes d'accourir. Ainsi de proche en proche les grains reflueront d'eux-mêmes & sans aucun soin de police, des extrémités au centre. Arrivés aux frontières, les mers, les rivières, tout vous est ouvert, fussiez-vous au milieu d'une guerre sanglante; vos ennemis fussent-ils les maîtres de la mer, article dont je vous garantirai tantôt, rien n'empêchera le commerce & la cupidité de l'ennemi même d'apporter du bled où il en manque: ainsi donc pour maintenir l'abondance des grains dans le Royaume, que faut-il faire? rien.

M. Colbert a passé & passera toujours pour avoir sçu gouverner l'intérieur du Royaume; pendant tout

le cours de son ministere les grains n'ont jamais été gênés un seul instant. Il prenoit soin seulement que les grandes Villes , celles sur-tout qui sont voisines des débouchés maritimes , s'approvisionnementassent de grains étrangers , & laissoit aller le reste.

Ce soin même (si j'ose raisonner d'après ce grand homme d'Etat) me paroît superflu & dangereux : superflu, en ce que l'industrie & l'activité du commerçant sçaura prévenir toujours la nécessité des approvisionnementens , & que par ce moyen les frais & la perte du magasin seront aux dépens ou de l'étranger ou du particulier qui veut bien les supporter , & non à ceux du public dont les affaires ne sont jamais mieux administrées ; que quand il n'en a point ; dangereux , en ce que c'est un commencement d'inspection dans une matière , où toute inspection ouvre la porte aux plus grands inconvéniens.

Revoyez d'un coup-d'œil l'histoire entière ; vous y trouverez que

le propre de tous les Gouvernemens du monde est d'aimer les détails, en proportion de ce qu'ils deviennent incapables & languissans. Plus l'esprit est foible, plus il aime à embrasser des objets nouveaux ; & la même paresse qui laisse flotter les vraies rênes du Gouvernement, voudroit ramener à soi les moindres fils de l'administration particulière. Ainsi donc un grand Ministre qui sçait où l'autorité doit s'arrêter d'elle-même, doit, s'il est homme de bien, se supposer des successeurs qui l'ignoreront, & en conséquence éviter de toucher de certaines cordes qu'une main mal-habile peut & doit déranger tout-à-fait.

Il y a des provinces où l'on a imaginé de faire des magasins de bled au nom du Roi, soit pour les troupes, soit pour les occurrences & nécessités du pays. Qu'arrivera-t'il de cela ? C'est qu'un jour ce sera le cannevas d'un monopole criant. Quand il faudra remplir les greniers, le nom du maître privi-

légé par tout arrêtera les grains , & les employés les auront au prix qu'ils voudront. Faudra-t'il vuides les magasins , de crainte que les grains ne dépérissent ? Le même nom sacré arrêtera toute autre vente , & servira de voile à un gain sûr & illicite.

J'ai vû des privilégiés affamer un pays , & qui plus est , en extorquer honneur & chevance ; je n'en dirai pas davantage par les principes que je me suis faits. Il n'y a rien , vous répondent à cela ceux qui ont assez bon esprit pour vous entendre , qui n'ait son inconvénient. Qu'on me montre celui de l'entière & absolue liberté , & j'y répondrai : mais faisons mieux , & recevez le défi de l'abeille aux frêlons ; on a assez long-temps usé de votre méthode , & tous les quatre ans une disette en a été le prix. Nous voilà à la veille d'une guerre qui nous fermera la mer , le temps ne nous est pas favorable , essayez de la mienne , & vous sçavez ce que j'ai parié. Je fais plus ,

je me montrerai alors, & l'on ne me trouvera peut-être pas indigne de répondre aux pieds du Souverain de la nourriture de ses sujets, pourvû qu'on me permette, au premier bruit de disette dans quelque canton, d'y aller voir.

La confiance entière que j'ai en cet unique moyen, *la liberté*, fait que je n'hésiterois pas même à demander, au moins jusques après l'épreuve, la surséance des soins paternels que prennent en temps de calamité les Compagnies souveraines auxquelles la haute Police est devolue. Je sçais qu'aucunes vuës de faveur, & moins encors d'interêt particulier ne les déterminent dans leurs Arrêts, & qu'ils n'agissent à cet égard que par des vuës de Citoyens & de Magistrats; mais d'une part, si l'on leur lie les mains, ce qui arrive quelquefois, le découragement, la terreur des peuples, & l'audace du monopole en augmentent; de l'autre, si l'on les laisse agir, leur autorité trop compliquée & trop formaliste pour

les détails de la basse Police , est très-rédoutée dans la haute , attendu qu'il y a peu de subterfuges contre des Arrêts du moment , que le consentement des peuples autorise dans leur exécution. Cet appareil effraie le commerce , accroît les huées souvent injustes de la populace , & grossit le mal en augmentant le bruit.

Que demande la Police ? Que j'arrête le monopole ; je lui promets de faire crever dans leur peau les monopoleurs en les prenant sous ma protection. En quelque coin du Royaume qu'un tel homme , ou une telle compagnie prétende faire enchérir les bleds , plus il amassera , plus il me fera de plaisir. Il n'ira pas choisir pour ces sortes de magasins des lieux où le bled peut arriver de toutes parts , & où jamais son amas ne seroit qu'un grain de sable. C'est aux lieux qui lui paroissent aisés à épuiser , qu'il commencera son opération. Laissons le faire , & eût-il bâti sur le mont d'or en Auvergne la tour

de Babel, sa pompe aspirante sera précisément le moyen qui de proche en proche attirera en France les grains de la Livonie d'une part, & ceux de l'Egypte de l'autre. Je lui désirerois les reins assez forts, & l'entendement assez aveugle pour continuer long-temps son opération ; j'aurois par son moyen un magasin sûr aux lieux les plus escarpés du Royaume ; mais il n'aura garde, & bientôt voyant que la cherté n'existe que dans sa cupide imaginative, las de faire remuer son bled & étançonner ses greniers, il les ouvrira de lui-même à perte, & sera corrigé pour jamais.

Cet exemple en grand porte sur toutes semblables opérations en petit. Le marchand de bleds devenu presque la chouette de la société à force de mal-entendus & d'abus, bien ou mal intentionné seroit toujours très-libre d'acheter, mais son propre soin & celui de son camarade l'empêcheront de sur-vendre jamais. Il en est de ce genre d'hommes comme de l'homme en

général ; voulez-vous le rendre utile, multipliez l'espece.

Mais, dira-t-on, l'exemple que vous venez de nous citer vous l'avez précisément pris à votre propice. Vous mettez la famine au centre du Royaume, entourée de toutes parts de l'abondance qui vient au secours, & qui attire après soi le superflu de l'étranger ; il vous est aisé de la sorte de reprendre votre prétendu niveau. Mais changeons la thèse, & supposons des calamités étrangères qui au moyen de la liberté donnée au commerce des bleds dans le Royaume attirent tout-à-coup le suc alimentaire de vos campagnes, la multitude d'éveillés que vous avez dressés à ce genre de commerce, parcourra à l'instant vos provinces, votre grain descendra au-lieu de remonter, & où en retrouverez-vous après ? Votre liberté de sortie & d'entrée étant égale, le besoin & la cherté étant ailleurs, tout sera en sortie & rien en entrée ; vous appaiserez la première faim chez vos voisins,

& vous succomberez sans ressource sous le poids de la dernière.

Je réponds à cela , que je suppose la famine où elle naît d'ordinaire, c'est-à-dire, aux lieux les plus ingrats & les plus éloignés du commerce; & quant au fait que l'on m'oppose, c'est une hypothèse de pure fiction; puisque, si la disette est dans le Nord & que nos grains y courent, ceux du Midi viendront les remplacer chez nous, & nous y gagnerons les profits d'un double commerce. Il faut donc, pour que nous soyons dans l'embarras supposé ci-dessus, que d'un pôle à l'autre les fruits de la terre aient par-tout été séchés jusques dans leurs racines. A moins de ce cas sur lequel il seroit fol de calculer, puisqu'il n'a pas d'exemple depuis que le monde est monde, revoyez notre position; nous tendons également la main au Levant & au Nord; rendez-vous naturel du commerce des grains, tant par cette situation que par la liberté établie désormais à cet égard dans le

Royaume , nous n'en manquerons jamais , tant qu'il y en aura quelque part dans l'univers.

Si la supposition de la disette générale peut avoir lieu , je pourrois dire que les Anglois qui n'ont jamais gêné la sortie de leurs grains , l'arrêterent cependant en 1709 , temps de calamité presque générale , & qu'une exception de cette espèce ne tire pas à conséquence ; mais je m'en garderai bien. Je crois l'entière & intacte liberté des bleds d'une telle importance , que je me regarderois comme un parricide d'avoir conseillé au Gouvernement d'y mettre la main en quelque circonstance que ce pût être , de crainte des conséquences pour l'avenir. J'ai donc une autre réponse à l'hypothèse fictive d'une famine générale ; en ce cas nous ne nous flattons pas , je crois , d'avoir le privilège de la peau de bœuf de Gedeon , & situés comme nous le sommes au centre de l'Europe , d'être seuls exceptés de la disette universelle ; chacun donc en aura

sa part, & dès-lors les grains étant chers par-tout, chacun consommera le peu qu'il en aura recueilli, puisque d'une part il seroit impossible d'en faire des amas qui valussent la peine du transport, & que de l'autre, le transport ajoutant au prix de la denrée celui des frais, on trouveroit mieux son compte à vendre sur les lieux.

D'ailleurs un pays adonné à l'agriculture, (tel que le sera la France selon mon plan, & que la liberté des grains l'aidera encore à l'être) trouvera dans de telles calamités des ressources que les autres n'auront point. Ceux qui en 1709. voyant les semailles perdues, prirent leur parti de semer de l'orge aussi-tôt que la terre s'ouvrit, la trouverent tellement préparée à la fécondité par le nitre dont le froid excessif l'avoit empreignée, qu'ils eurent une récolte extraordinaire de cette sorte de bled, qui empêcha le peuple de mourir de faim. En un mot, en tout état de cause, le Gouvernement ne doit jamais se

mêler des bleds que pour en protéger la culture & l'exportation par une entière liberté.

Tout le détail dans lequel je viens d'entrer , paroît au premier coup-d'œil appartenir à la seconde Partie de cet ouvrage dans laquelle je traite de la vivification intérieure ; mais il est aisé de voir combien cette spéculation a trait au commerce extérieur , puisque dans l'état où j'ai supposé le Royaume , ce n'est que des pays étrangers qu'on peut desormais tirer la subsistance d'une partie des habitans.

Une fois la consommation des grains assurée , de façon qu'il faille toujours une grande quantité de grains étrangers pour nourrir le peuple immense que contiendrait la France en ce cas , une fois les communications libres & faciles par-tout ouvertes & établies dans l'intérieur , il n'est pas possible d'imaginer que jamais on en vienne à consommer des grains étrangers , que ceux du pays n'aient eu auparavant le débit le plus sûr & le

plus facile ; cela suppose un entier encouragement à l'agriculture qui, comme nous l'avons dit , sçaura faire fructifier les rocs , d'où s'en suivra un fonds toujours renaissant de population.

En général chaque Province croit se vanter en disant : nous pouvons nous passer de toutes les autres, & notre Province nous fournit toutes les nécessités de la vie pour les habitans. Ces sortes d'allégations qui démontrent l'esprit patriotique & qui en quelque sorte le régènerent, ne sont pas faites pour être combattues ; mais quand elles seroient exactement vraies dans l'état actuel, comme elles ne le sont nulle part, je ne leur répondrois pas moins : ce que vous me dites prouve votre misère, & non votre prospérité ; car en supposant que votre Province nourrisse un million d'habitans dans l'état de culture où elle se trouve, les ressources de l'agriculture ménagées dans toute son étendue, comme elles le sont aux environs de Paris, d'Orléans &c.

en tireroient dequoi en nourrir trois. Partant ensuite de ce point, & marquant les gradations proportionnelles, il faut poser que là où trois millions d'habitans vivent du produit de la terre, un tiers en sus doit vivre de celui de l'industrie, si l'Etat est en sa pleine prospérité. Cette industrie, pour être métamorphosée en subsistance, a besoin de l'aller chercher ailleurs, puisque tout le produit de votre territoire est destiné. Donc un tiers de cette valeur réelle qui n'est autre chose que la population, ne peut exister que par autrui.

Somme totale; je ne demande autre code pour la Police générale & particulière des grains, qu'un Edit qui déclare cette denrée marchandise libre dans toute l'étendue du Royaume, qui l'affranchisse de tous droits d'entrée & de sortie, de quelque nation que puissent être les bâtimens qui la viendront chercher ou qui l'apporteront; permettant à tous particuliers de quelque qualité & condition qu'ils puissent

être , d'en faire tels approvision-
nemens & magasins , & en tel lieu
qu'ils voudront , défendant en ou-
tre à tous Officiers , Magistrats ,
& Entrepreneurs d'en faire des
achats , autrement que de gré à
gré , fût-ce au nom du Roi & sous
quelque prétexte que ce puisse être ,
même de raison d'Etat , comme
provision de Paris , de Places
frontieres menacées , d'Arseaux
maritimes , &c. A ces conditions
je me charge de tous événemens ,
& promets que toujours le public
& les particuliers en trouveront sous
leur main pour les amagasinemens
les plus considérables.

Ce que j'ai dit de l'utilité d'un
commerce extérieur qui attire dans
le Royaume les grains de l'étran-
ger , doit s'entendre au second rang
de toute denrée comestible & de
consommation , des légumes , du
ris , des marons & chataignes , s'il
étoit un pays d'où l'on en pût ap-
porter des chargemens ; du poisson
frais & sec , objet immense pour
la consommation du peuple ; des

viandes salées, des fromages, des vins étrangers qui, quoique d'une utilité seconde, ne laissent pas de tenir lieu de quelque chose; en un mot de tout ce qui peut nourrir vos habitans du produit du territoire étranger.

Pour attirer toutes ces choses; comme vous ne le pouvez que par l'échange, il faut payer à l'étranger des tributs d'industrie, autrement votre dette ne pourroit être soldée qu'en denrées; & alors non-seulement ce ne seroit pas la peine, mais encore vous courriez risque de voir tourner le commerce à votre désavantage.

Matières ouvrières, utiles équivalent du troc.

Il n'y a donc que les matières ouvrées, ou produits des manufactures, qui puissent être présentées à l'étranger en équivalent fictif & de convention de matières d'une utilité première & absolue. A cet égard nous y avons pourvu en fermant par-tout le Royaume des manufactures qui d'abord n'avoient d'objet que de fournir à la consommation du pays, & d'y établir

une portion d'industrie proportionnée aux charges que le Gouvernement vouloit y imposer. Mais comme la perfection est en tout & par-tout fille du travail, il se trouve que ces menues racines d'industrie ont poussé des troncs qui se renforcent chaque jour. Chaque pays & canton a dans son climat, dans le génie de ses habitans, dans la nature de ses eaux & de ses différentes productions, diverses propriétés, qui mises en œuvre par l'art, par un travail assidu, & un encouragement continuel, multiplieront bientôt à l'infini les produits de l'industrie dans le Royaume. Je ne crains pas de dire qu'en ce genre aucune nation de l'Europe ne nous égale, non plus qu'en produit. Mais ce n'est pas de ce dernier article dont il est question maintenant, puisqu'il s'agit de nous servir de celui d'autrui.

Dire que les manufactures les plus parfaites, c'est-à-dire, celles où la valeur du travail excède le plus celle de la matière première,

font les plus avantageuses , ce seroit mettre en maxime ce qui est démontré en calcul presque dans tout le cours de cet ouvrage. Tout ce qui est en matière est dépense , tout ce qui est en travail est profit. Mais comme il faut des manufactures de toute espece , tant pour la consommation du peuple & de ceux qui n'ont pas de quoi acheter cher , que pour laisser toute liberté à l'industrie , il importe fort aussi à attirer à soi des matières étrangères pour fournir au travail des manufactures ; bien entendu que tout le territoire national soit à tous égards mis en sa plus grande valeur.

Quand nous aurons des muriers bien entretenus & émondés à l'entour de nos champs (ce qui est par parenthèse la seule façon de les placer pour qu'ils ne nuisent pas à la récolte) qu'on sçaura en France faire deux cueillettes de leurs feuilles comme en Toscane & en Piémont , que de proche en proche on aura appris à filer les soies de la façon qui a donné tant de répu-

tation à celles du Piémont ; alors, dis-je, il sera très-avantageux que nous en tirions beaucoup du Levant & de l'Italie, attendu que ces soies n'entreront chez nous que pour y être travaillées, & qu'on a une certitude physique que la première balle étrangère est un signal que toutes celles du pays sont destinées. J'en dis autant des laines, des chanvres, des lins, des cotons, des bois, & de tout enfin ce qui est matière à fabriques.

En cet état regardons autour de nous, & voyons encore une fois si le commerce étranger peut se passer de la prospérité étrangère. Pour trouver chez nos voisins du comestible, il faut que l'agriculture y soit en valeur, & plus elle y fleurira, plus ces denrées seront abondantes. Pour trouver le débit de tant de marchandises dont l'échange est nécessaire à la subsistance d'un tiers de vos habitans, il faut que les étrangers soient en état de les acheter ; & plus ils seront riches, plus le goût des ouvrages

fins que nous avons dit nous être les plus avantageux à débiter , s'étendra chez eux. Si la Providence écoutoit vos vœux intéressés , ô Puissances commerçantes , ils tendroient à la fin à anéantir le commerce étranger.

Mais , dira-t-on , accordez-vous donc avec vous-même. Selon votre plan , vous voulez non-seulement consommer toutes vos denrées , mais encore attirer celles d'autrui : vous voulez encore non-seulement vous fournir toutes les nécessités , commodités & superfluités , mais en fournir à l'étranger : de deux choses l'une , ou chacun en fera autant de son côté , & en ce cas votre plan est caduque ; ou ce plan réussira , & dès-lors votre projet de fraternité universelle est un leurre , ou un droit d'aînesse si fort que vous prenez tout & ne laissez rien aux autres. Les Puissances que vous taxez d'ambition , n'ont pas un objet plus exclusif & plus marqué.

Qui prendra la peine de me lire
d'un

d'un bout à l'autre , verra que mon plan est uniquement que chacun travaille ce qu'il peut valoir relativement à son produit , à son travail & à son industrie. Je crois cette liberté générale de droit des gens & d'équité naturelle. Qu'on mette de toutes parts un frein à l'oppression ; que l'univers le veuille ou qu'il en frémissé , le Roi Pasteur le peut , s'il est Roi de France. A cela près , chacun est le maître chez soi de se faire les loix qu'il voudra , & de suivre le plan qui lui paroîtra le meilleur. Je vois que certains principes généraux du mien pourroient convenir à toutes les nations ; mais quand nos voisins les suivroient à l'envi , cela ne nous ôteroit pas le droit d'aînesse que nous tenons de la nature ; ils en feroient plus puissants , & nous en proportion. Si au contraire nous sommes les seuls à suivre ce système sage & salutaire , loin qu'il fût ruineux pour eux , il les vivifieroit par impulsion. Je ne connois que les Provinces Autrichiennes des

Pays - bas qui puissent se plaindre que la prospérité des Provinces-Unies a fait disparoître la leur , au lieu que le monde entier y a profité , comme je l'ai dit plus haut.

Mais la comparaison du système des Hollandois au mien clocheroit autant que celle de leurs Etats à la France. Revenons à celle que j'ai établie ci-dessus de la Capitale & des Provinces , & convenons qu'il en est dans cette supposition comme dans la réalité , où la Capitale ne peut avoir de prospérité constante , qu'autant qu'elle a soin de l'entretenir dans les Provinces , au - lieu de les épuiser. En conséquence loin de retenir chez moi le secret de mes manufactures , & de tâcher par tous moyens de me conserver la prospérité exclusive , je serois tout le premier à communiquer aux Etrangers tout ce que l'expérience & le travail m'auroit pû faire découvrir de secrets ; je ne chasserai plus les ouvriers de chez moi par des loix de force , comme nous avons fait jadis ; mais si-tôt que

par la protection de détail je me suis assuré un fonds toujours vivant d'industrie, je serai fort aise que les autres puissent jouir des mêmes avantages.

Une grande erreur en politique, qui tourne en venin toutes nos lumières & connoissances en ce genre, & qui détruira à la fin l'humanité, c'est d'être infatués, comme nous le sommes, du malheureux principe renfermé dans ce proverbe : *Nul ne perd que l'autre ne gagne*, principe barbare autant que faux ; & moi je dis, soit dans le physique, soit dans le moral : *Nul ne perd qu'un autre ne perde*. Devastons, par exemple, l'Angleterre aujourd'hui, brulons ses Arsenaux, mettons le trouble civil dans son Gouvernement, chassons par des succès inouis toutes leurs colonies de l'Amérique, réduisons-les dans l'intérieur à l'état de Barbarie où ils étoient du temps des massacres des deux Roses ; Carthage est disparue, qui a pris sa place ? Qui a continué les voyages d'Hamilcar,

Nul ne perd
que l'autre
ne perde.

les découvertes d'Hannon ? Qui repeupleroit , je le demande , les immenses colonies de l'Amerique Septentrionale ? Le produit en seroit désormais approprié aux taureaux sauvages , comme ci-devant. En Europe , toutes les richesses dont cette Isle merveilleuse est comblée , seroient dévorées comme le furent jadis celles de l'univers par les barbares du Nord ; cette législation singulière , les arts fougueux & sublimes chez eux comme leur génie , l'industrielle agriculture , tout disparoîtroit de la surface de cette isle couverte désormais de forêts. L'Angleterre devient la Corse du Nord , je le veux ; mais pensez-vous que les nations restantes vivront à l'avenir sans querelles ? vous ne vous en êtes sans doute pas flattés ; l'une après l'autre & par les mêmes raisons , il faudra tout abîmer , tout soumettre & parvenir à la Monarchie universelle qui n'est autre chose que la dévastation universelle. Voyez vous-même , vous menai-je trop loin ?

Dans l'autre hypothèse , je suppose , par exemple , que l'Espagne étant une des Provinces les plus voisines de la Capitale que je suppose , je cherche à établir dans son territoire la même vivification dont je ressens les avantages. Je lui enseigne d'abord les vrais moyens de mettre en honneur l'agriculture ; son produit alors lui suffit & au-delà : mais où est le mal pour nous , puisque nous avons dit qu'un commerce exportatif de nos denrées étoit ruineux ? Je lui apprend ensuite à rendre ses rivières navigables ; est-ce aux dépens de nos eaux ? Elle ouvre ses chemins , c'est les ouvrir aussi à mon commerce. Elle fabrique enfin , elle met en œuvre les matières premières de son produit ; loin alors de me livrer aux clameurs & à l'avidité de nos commerçans , de faire ces honteuses démarches auxquelles trop de ministères se sont prêtés , pour solliciter chez des voisins foibles ou ignorants la suffocation de l'industrie , je fais tout le contraire.

En effet , de quel front une Cour étrangère ose-t-elle solliciter auprès d'un Prince éclairé la suppression des fabriques naissantes , & de quelles mauvaises raisons son truchement peut-il colorer cette démarche ? Il n'en est aucune qui vaille ; il faut donc corrompre , métier infame pour les régisseurs de l'humanité. Quant à moi , je craindrois de désigner par de telles plaintes à une Cour éclairée précisément le but où elle doit tendre. Je ferois donc tout le contraire , & voici comment : tout secret seroit prohibé dans mes manufactures ; loin de craindre que l'Espagne & toute autre (car je ne la cite ici que pour exemple) me volât mon métier , je l'exhorterois à m'envoyer des élèves , qui seroient particulièrement instruits & recommandés chez moi. Je verrois tout-à-coup toutes sortes de manufactures s'élever en Espagne ; Dieu le veuille , car c'est ma Province. Il s'ensuivra , direz-vous , qu'elle ne viendra plus rien prendre chez moi. Folle &

trois fois abusive conséquence ! Je soutiens , & à cet égard je m'en rapporte aux commerçants , que les nations chez lesquelles on fabrique , consomment plus , proportion gardée , du produit de nos manufactures , que celles qui n'en ont aucunes chez elles ; & que sera-ce , en supposant le point établi de la liberté générale , article que je traiterai en son lieu ?

Des pièces de drap de mauvaise qualité , & où le prix de la matière est presque égal à celui du travail , suffisent au commerce de presque toutes vos échelles du Levant. Est-ce là le produit de nos manufactures , qu'on consomme en Angleterre malgré le cri général & l'émulation de la nation. Plus un peuple jouit des nécessités de la vie , & plus il en veut les commodités ; plus ensuite il en connoît les commodités , & plus il en recherche les superfluités ; & c'est cela qu'il nous importe de donner en échange à l'Etranger. Or s'agit-il de superfluités & de bagatelles , c'est le sublime

du François, & Dieu décréta, du jour qu'il peupla les Gaules, que jamais aucun peuple n'égaleroit en ce genre d'industrie celui qui vivroit dans cette terre & sous ce climat.

C'est donc désormais, dira-t-on, sur ce prétendu décret que vous fondez le renversement de tous les principes de politique & de commerce connus jusques à ce jour. Je réponds à cela que ce n'est pas ma faute, si nous pensons comme des hommes, & agissons comme des brutes. Que nous dit le Décalogue, & non-seulement le nôtre, mais celui de toutes les Religions? Que nous disent la Loi naturelle, le droit des gens, les loix particulières, tout institut humain, & conséquemment la raison universelle? C'est que les hommes sont freres, & doivent se traiter en conséquence. Je ne renverse donc rien, je tire la politique de la raison & de la morale; je crois que c'est la vraie source. Ceux qui prétendent tirer la leur de leur intérêt exclusif,

pensent sans doute être les seuls ici-bas qui aient le sens commun. Or en cela ils se trompent plus lourdement que le plus stupide des hommes, car chacun entend à peu près aussi bien que tout autre ses petits intérêts, & c'est-là le principe de tant & tant de chaînes données de toutes parts à la prospérité humaine.

Mais il s'en faut bien que je ne croie mes vûes assez vastes pour m'en attribuer l'invention. Je me suppose ici Ministre du plus puissant Prince de l'univers, cette position donne du large à l'équité. C'est Dieu qui décide de la confiance des Princes ; rarement la donnent-ils toute entière, & plus rarement encore les Ministres qui en sont honorés trouvent-ils chez les peuples même les plus soumis cette accession volontaire, dont le refus sème de buissons la marche des plus grands Ministres, & les borne souvent à la rubrique des usages & du courant. Je ne blâme donc point ceux qui font autrement que

82 *Traité de la Population.*

je ne conseille, mais j'espère démontrer en totalité que ce plan universel est la seule route de la prospérité, & que les moindres détails œconomiques peuvent y rendre par des chaînons nécessaires. A l'égard de ce que je dis de notre supériorité en industrie, finesse de travail & goût pour les nouveautés de détail, il n'y a pas de fait plus démontré par l'expérience de tous les temps.

Tel est donc mon plan relativement à l'industrie étrangère. Qu'on juge maintenant si d'une part celle-ci peut le rendre caduc, & de l'autre s'il tend à rendre notre droit d'aînesse oppresseur.

L'ensemble de cette multitude de principes a déduit assez, je pense, quelle est la sorte de subsides que je veux tirer de l'Etranger, & quel est le représentatif du droit d'échange que je dois à ces nouvelles Provinces en qualité de Capitale. A l'égard de l'autre objet de balance dont il a été fait mention, & que nous ne retrouvons plus dans notre

nouvelle distribution, à sçavoir le séjour des grands propriétaires, j'ai à ce sujet quelques objets de détails à traiter. Ils paroîtront d'abord très-minutieux, & contraster par-là avec les inductions ci-dessus; mais sans recourir à l'indulgence que j'ai demandée pour ma façon libre d'écrire, je desire seulement qu'on me lise jusques au bout, & l'on verra que ces détails ont trait aux grands ressorts de la prospérité de l'Etat.

Il est certain qu'un bon Gouvernement doit avoir une singulière attention à attirer les Etrangers chez lui. Ce que je dis ici doit s'entendre non-seulement de ceux qui viennent s'établir dans le territoire & y apporter leur travail, mais encore de ceux qui voyagent, ou qui y font quelque séjour.

A l'égard des premiers, j'ai cru inutile de dire que ces restes de Barbarie, nommés *droits d'aubaine* & autres devoient être supprimés, comme loix du code de Caïn quand il commença à bâtir un fort : mais

Attention à attirer les étrangers chez soi.

c'est des seconds que je parle uniquement.

J'ai dit ci-devant que la politesse & l'honnêteté de la nation, sa magnificence & les arts avoient tellement attiré les Etrangers en France sous le regne de Louis XIV. qu'à peine 60 ans de guerre presque consécutives les en avoient pû écarter. Tout les arrêtoit en France, même la sorte de courtoisie & la modération des aubergistes.

Ce dernier point paroît d'abord indigne de considération ; mais à l'examen j'ai fait voir qu'il importe, & j'ai dit comment il avoit dégénéré. Nos sociétés exclusives d'aujourd'hui, notre goût pour les commodités obscures, notre paresse en fait de dépenses d'éclat, & peut-être notre pauvreté, ont au moins autant nui à notre lustre en ce genre. Il y avoit autre-fois à Paris & plus encore à la Cour, plusieurs maisons de grands Seigneurs qui en faisoient en quelque sorte les honneurs, & où les étrangers d'un certain ordre étoient admis &

recherchés sur leur nom ; ils y trouvoient tout le monde, faisoient des connoissances , & se louoient de l'urbanité de la nation. Aujourd'hui , qu'un Etranger arrive à Paris , livré d'abord aux corsaires d'ouvriers en tout genre qui assiègent les hôtels garnis , on le pille à l'envi comme ville prise d'assaut ; il n'a de ressource d'amusement que les spectacles : là il voit l'air exclusif peint sur le visage de tous les merveilleux ; familiers entre eux , leur air redressé semble attendre un nouveau visage pour devenir impertinent , & n'être pas de leur connoissance paroît à leur maintien être une note d'infamie. La liste de leurs soupers prétendus qu'ils débitent en confidence à l'assemblée , fait croire à l'étranger , qui ignore que la plupart vont manger un poulet dans quelque réduit pour s'éviter la honte de souper en public , que tout est partie de plaisir dans cette Capitale. Seul & désorienté , il en rentre plus tristement dans son hôtel garni , &

s'il veut enfin en sortir, il faut qu'il se détermine ou à aller souper avec des filles, ou à être reçu dans quelque maison de jeu, où une assemblée de harpies le guette pour le dépouiller. Il entend annoncer des Marquises & des Comtesses à la diable qui lui font faire des parties de dupe, le caressent d'une façon vile quand il perd son argent, & le querellent quand il veut aller se coucher. Cet homme, qui souvent n'a de neuf que le langage, s'apperçoit de ce manége si grossier d'ailleurs qu'il n'échappe pas au plus borné; confondu avec toute sorte de gens qui hantent ces sortes de maisons, il y voit arriver des étourneaux de toutes parts, & souvent telle espece de son pays qui n'eût osé manger avec ses valets de chambre, & qu'on fête plus que lui, parce que ce dernier ouvre sa bourse avec plus de sottise. Cet homme sort enfin de Paris, croyant avoir vû le monde, l'appréciant au taux de la facette qu'il en a apperçue, & le méprisant en consé-

quence. Je me souviendrai toujours d'avoir ouï dire dans une société presque bourgeoise , à l'occasion d'un bal qu'on y avoit donné la veille : *Oh ce petit Gotha est une chenille insupportable !* Je m'informai qui étoit ce petit Gotha , c'étoit un Prince regnant de Saxe-Gotha ; & quand je le dis à ces plates citadines , je n'eus d'autre réponse sinon : *Qu'il régne chez lui , mais qu'il ne vienne pas nous coudoyer ici.* Est-il étonnant après cela que les Etrangers qui voyagent en France , en prennent une aussi fausse idée , qu'ils la communiquent à leurs compatriotes , & que ni les uns ni les autres n'aient envie d'y revenir ?

Les sciences & les arts , enfans de la prospérité , & seuls propres à la perpétuer , sont aussi non-seulement des moyens presque certains d'illustration & de supériorité pour une nation , mais encore des sources de lucre & de profit. Ce n'est seulement que dans le sens où elles servent à attirer l'Etranger , que je les considère maintenant.

Sciences & arts, moyens d'attirer les étrangers.

Personne n'ignore le genre de tribut que la Grece imposa par la réputation de ses Rhéteurs sur toutes les nations policées , jusqu'à son entière destruction.

Usons de notre légereté naturelle pour considérer les accidens : c'est en cela qu'elle peut nous être utile ; mais ayons un tout autre poids & mesure pour apprécier les talens ; l'estime les rend utiles autant qu'honorables à la patrie , le dédain les rend bientôt nuisibles. Considérons chaque chose dans son institution , nous y retrouverons la pureté & la noblesse de son origine. La poésie , expression du culte & de la Religion dans son principe , & qui n'est jamais plus sublime que quand elle s'attache à remplir son institution première , devint ensuite la trompette de l'héroïsme & la législatrice des mœurs. Par elle le poëme épique nous peignit celles des Héros sous l'emblème d'une fable intéressante. L'ode célébra plus directement leurs exploits. La tragédie montra l'horreur du

crime & les malheurs qui le suivent, mit la vertu dans son vrai jour. La comédie & la satire corrigèrent les mœurs en divertissant. L'églogue rendit sensibles l'innocence & les plaisirs de la vie champêtre. L'élégie honora la cendre des bienfaiteurs de la société. L'histoire, dépositaire des grands événemens, est la vraie carrière de l'ambition des ames nobles; école de vertu, elle l'est encore de prudence & de conduite pour tous les hommes; elle leur apprend à connoître la vraie grandeur, & à discerner l'héroïsme de la cupidité; elle seule a le privilége de présenter aux Rois la vérité toute nue, & de leur faire entendre ce qu'ils feront pour la postérité. L'éloquence est le théâtre de l'empire de l'esprit & du sentiment sur les opinions, les penchans, les passions même de l'humanité: elle montre que le noble & le vrai sont les seuls ressorts efficaces de l'émotion, & les seuls dont l'impression soit durable. La philosophie enfin qui renferme

les hautes sciences, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé dans l'ordre des connoissances, a été définie par un grand homme : *L'étude de la nature & de la morale fondée sur le raisonnement.*

Si de la définition des sciences & des beaux arts nous passons à celle des arts libéraux, nous les trouverons en proportion marqués au même coin de grandeur première & d'utilité absolue, soit pour fournir les commodités de la vie de l'homme, soit pour élever son ame, soit pour aiguïser ou détendre son esprit. Il est apparent que la même Providence, qui a répandu sur toute la surface de la terre habitable les choses nécessaires à la vie, y a distribué aussi les talens qui en multiplient les commodités & les agrémens. Les peuples les plus célèbres autrefois par ces chefs-d'œuvres du talent & de l'industrie, ne sont aujourd'hui connus que par leur barbarie & leur ignorance; le Gouvernement fait tout.

J'ai montté dans la seconde Partie par quelle gradation ces talens précieux dégènerent ; l'estime & l'appui qu'on leur accordera, en proportion de ce qu'ils se rapprochent de leur institution première, est le seul moyen de les soutenir & perfectionner. Si-tôt qu'un Poète, qu'un Ecrivain, qu'un Orateur ne regardera plus son art que comme un moyen de distinction passagère & de mode, qu'un Architecte, un Sculpteur, un Peintre, un Musicien, n'auront d'objets qu'un lucre mercenaire, les uns & les autres prenant la nouveauté pour le goût du siècle parce qu'elle est celui du vulgaire, aideront à sa corruption en l'égarant par des sentiers scabreux & inusités, ou en flattant les passions qui toujours changeantes ne font cas que de ce qui pique leur goût émouffé. Les gens à talens, ainsi que leurs juges, ne retireront à la fin d'autre fruit de cette corruption réciproque, qu'un mépris mutuel qui tend à la chute entière des arts, d'où s'ensuit pour

une nation l'état de Barbarie. Le Gouvernement ne sçauroit donc trop considérer les Sçavans, les hommes de génie, les Artistes chacun dans son espece.

Notre nation a fait à cet égard la transition la plus rapide d'une extrémité à l'autre. On recommande encore dans les Châteaux aux Précepteurs de ne point apprendre aux enfans à faire des vers, parce que c'est un métier fol qui détourne un homme des devoirs de son état, qui nous fait des ennemis, & qui n'est bon à rien; tandis qu'à la Ville chacun imagine avoir pû être un Despreaux, parce qu'on sçait faire un couplet; se réservant en conséquence le droit de juger les Poètes, on regarde l'art comme une misere faite pour l'adolescence, & qu'on doit dédaigner dans l'âge mûr. Un grand Poète est un homme divin, doué d'un talent rare par la Providence, & qui ne peut le faire valoir dignement que par une étude opiniâtre & jamais servile des grands modèles, une universalité singulière

de connoissances, une patience, un travail & un jugement bien pénibles à allier avec la vivacité d'imagination & la fougue d'harmonie qui constituent le talent primitif de la poésie. Malgré la quantité d'exemples qu'on voudroit me citer au contraire, je démontrerois, si cette discussion m'étoit ici permise, qu'il n'a paru aucun véritablement grand Poète, chez qui les vertus n'aient de beaucoup surpassé les défauts. C'est à tort qu'on sépare dans ces hommes éclatants la personne du talent; rien n'est moins séparable. Un fol peut avoir eu quelques-uns des talens qui font le Poète, & souvent les plus brillants, mais revoyez la vie des vraiment grands Poètes de toutes les nations, & vous en reviendrez à mon avis.

S'il en est ainsi dans l'abandon, & la sorte de liberté outrée où l'on laisse les gens à talens, que seroit-ce si l'on aidoit par l'encouragement & l'honneur au penchant heureux qu'ils ont à se croire des hommes privilégiés & considéra-

bles ? si l'on les regardoit comme faits pour illustrer leur patrie , pour en faire vivre les Héros , en perpétuer l'espece , donner à leur langue la prééminence & l'immortalité ? Ils font cela cependant aux yeux d'un Gouvernement éclairé ; & quand je cite ici les Poëtes , on n'imagine pas sans doute que je leur donne une injuste préférence sur les Sçavans , sur les Orateurs , les Historiens , &c. Par-tout où les beaux arts & les sciences seront en honneur , vous trouverez les vertus brillantes & solides de la société au premier rang ; par-tout où les arts libéraux fleuriront , vous verrez le goût & les mœurs s'élever en proportion.

Vainement un homme prétend il tenir un rang distingué dans le monde , si quelque sorte de mérite ne le lui attribue : il en est ainsi des nations ; ce ne seront ni nos prétentions , ni notre vanité exclusive , qui nous conserveront le rang qu'ont tenu nos peres dans l'Europe. La prudhommie & la haute cour-

toisie nous le donnerent d'abord : ces vertus étoient seules estimées parmi des nations toutes conquérantes ; la valeur bouillante , la générosité & la noblesse nous l'ont continué dans la suite. Quand les sciences & les arts vinrent dans l'Europe éclaircir les préjugés , & établir le goût du génie & des connoissances , nous nous distinguâmes encore dans ce genre , où nous avons presque égalé la plus brillante antiquité. Conservons tous nos attributs moraux , si nous voulons nous maintenir dans nos avantages physiques , sinon nos lumières ne nous serviront qu'à perdre même l'orgueil , ressource en quelque sorte de la barbarie , mais interdite à la décadence.

Tant qu'une nation conservera la prééminence du mérite & des talens , elle est sûre d'imposer aux étrangers le tribut volontaire *du séjour des grands propriétaires* ; la jeunesse la plus distinguée de ses voisins viendra s'y former , & tous jusqu'aux moindres artisans mécha-

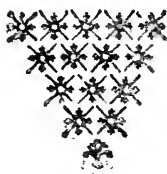
riques voudront y prendre des leçons. On sacrifie communément des fonds considérables en proportion de sa fortune à la dépense des voyages, & ces fonds restent dans l'Etat. Quels tributs immenses n'ont pas valu à l'Italie les restes défigurés des édifices utiles ou fastueux des Romains ? Nous sommes en état de les égaler, & d'arrêter ici la curiosité satisfaite. On va voir la tombe prétendue de Virgile, & l'on cherchoit ici dans la foule le Président de Montesquieu. Si un tel homme une fois connu, au lieu d'être forcé, pour jouir de quelques parcelles de sa réputation, d'aller la soutenir par des distractions, des bons mots, des soupers qui peut-être ont abrégé ses jours, & autres misères de la société, eût été noté par quelque distinction marquée, couronné en un mot dès son vivant, quels efforts ne feroit pas faire à chacun en son genre un exemple trop rare toutefois pour tirer à conséquence !

Il en est de nos facultés sensibles, comme

comme des parties animales qui s'accroissent & se renforcent en s'exerçant. Le génie universel d'une nation s'éleve & s'étend par l'émulation ; les hommes s'y mettent à leur rang , & les étrangers accourent prendre en quelque sorte droit de citoyen chez un peuple , où le mérite est à sa place.

Mais j'en ai dit assez pour faire comprendre sur quel plan devoit, selon moi , être conduit le commerce étranger : si d'un bout à l'autre de mon Ouvrage on a trouvé des idées effrayantes de nouveauté , ce Chapitre paroîtra en ouvrir une carrière plus extraordinaire encore ; mais à cet égard je répète que je serois fort aise d'être combattu. J'ai bien d'autres principes plus étranges à établir dans la suite de ceci ; mais si l'on se rappelle d'où je suis parti , & avec quel soin j'ai lié toutes les conséquences d'après lesquelles je marche , on verra que si je m'égaré , c'est de bonne foi : au reste

le papier souffre tout ; peut-être mon plan est-il impossible dans la pratique ; on pourra du moins le dire tel jusques à ce qu'on l'ait tenté : mais il est composé de bien des rameaux d'usage , & je doute qu'aucun portât des fruits nuisibles à la société.



CHAPITRE III.

Des Communications , & des Ports.

ON estime les frontières d'un Etat en proportion de ce qu'elles sont de facile garde, c'est-à-dire, séparées de toute communication avec les voisins. Si la Providence en eût jugé ainsi, elle eût transporté les différentes peuplades d'hommes, chacune dans des îles séparées, & nous eût privés du goût & du talent marqué que nous avons pour la navigation. La nature nous fit tous pour la société; le premier oppresseur bâtit les premiers remparts; & des frontières gardées ne sont autre chose qu'un fort d'une plus grande étendue. Quand les barrières naturelles se sont refusées à la crainte, compagne assidue de la tyrannie de fait ou de volonté, les Souverains ont cherché à s'en faire, les uns en

reculant les bornes de leur Empire, d'autres en les rapprochant au contraire, quelques-uns en réduisant en déserts de vastes contrées qui les séparent de leurs voisins; certains en bâtissant une muraille, détournant des rivières, ou faisant des lignes & retranchemens foibles par leur étendue & de difficile garde; le plus grand nombre enfin a pris le parti de se couvrir de places fortifiées, en sorte que chaque peuple a l'air de se précautionner contre la peste qui est chez ses voisins.

La clôture plus contre ceux qu'elle renferme, que contre ceux qu'elle exclut.

Spéculons dans le courant de la société; les maisons les plus exactement fermées sont en général celles où l'humanité a le plus à souffrir. Remarquez encore que la clôture est plus contre ceux qu'elle renferme, que contre ceux qu'elle exclut. Toutes les images de la méfiance sont tristes & lugubres; toutes celles de la confiance sont gaies & libres: nous forçons en tout & par-tout la nature des choses, & nos efforts sont nos propres bourreaux.

Si les précautions dont nous venons de parler , sont nécessaires à quelques Puissances , ce seroit sans doute aux plus foibles dans la crainte de l'invasion de la part des plus forts : Il est cependant à remarquer que dans la pratique on les trouve toujours employées dans le cas contraire. Les Républiques de la Grece ne sçurent se fortifier contre le grand Roi que par leur union , leur courage & l'amour de la patrie. Rome renfermée dans le continent de l'Italie n'apprit à faire la garde aux portes Caspiennes qu'après qu'elle eut subjugué le monde entier ; le Rhin ne lui parut pas alors une assez forte barrière , & malgré les forts & les légions innombrables qui couvroient les frontières de l'Empire , les Barbares n'avoient qu'à paroître pour y jeter la consternation & l'effroi : forcer la barrière & démembler l'Etat étoit la même chose. Si aux exemples anciens j'en voulois ajoûter de modernes , ils viendroient également à l'appui de mon principe , & l'on

trouveroit que les Etats les moins soigneux de couvrir leurs frontières sont dans le fait les plus difficiles à démembler, témoins la Germanie, la Suisse, &c. D'autre part, l'Italie qui est peut-être la contrée de l'univers à qui la Providence a donné les plus belles barrières naturelles, qui par-tout est bornée par les mers ou couverte de montagnes inaccessibles, a de tout temps été en proie aux invasions de ses voisins. Depuis quatre siècles elle ne se défend de la servitude que comme le roseau de la rage des vents, & pour être tout-à-fait esclave, il ne lui manque que des places de guerre.

On sçait à la guerre, que l'offensive a fait tous les conquérans aux dépens des Etats enceints de barrières supposées impénétrables. Soyez fort au-dedans, peuplé d'hommes laborieux, d'une ame élevée, d'un esprit industrieux, qui estiment & craignent le Gouvernement, & n'eussiez-vous de places fortes, & de troupes réglées que

ce qu'il en faut pour élever des Officiers , vous serez certainement invincible. Mais il n'est point question ici de troupes , je ne parle même des places qu'en qualité de barrières contre l'étranger. Si vous les croyez nécessaires , faites du moins qu'elles soient comme la garde d'un Prince légitime qui montre la puissance , mais qui n'effraie ni ne vexe personne.

Loin de vouloir fermer l'entrée de votre pays à vos voisins , cherchez à la leur ouvrir de toutes parts ; ouvrez les gorges & défilés , assurez les chemins , abbatez les rochers ; ne souffrez pas qu'on mette en usage dans vos Villes frontières ces précautions minutieuses , utiles contre de méprisables espions , offensantes ou du moins fatigantes pour un honnête citoyen , indignes enfin d'une nation également puissante , généreuse & civilisée ; que votre pays , en un mot , soit ouvert aux étrangers , comme votre Capitale l'est aux habitans de vos Provinces.

Ouvrir les chemins à ses voisins.

J'ai dit que les chemins, & les canaux de communication devoient être tracés & conduits avec soin de la Capitale aux extrémités des Provinces; ils aboutissent alors à l'étranger. Bientôt, des que votre confiance aura attiré la sienne, il ne craindra pas d'imiter votre conduite prospere; il fera des chemins chez lui, il joindra ses canaux aux vôtres; la facilité des communications fera chez lui le même effet qu'elle a fait chez vous; elle rendra les transports aisés, vivifiera l'agriculture. Si suivant la méthode que je vous ai prescrite ci devant, au lieu de regarder d'un œil d'envie la prospérité d'autrui, basseffe d'ame dans des commerçans, mais déshonorante & de la plus vile ineptie dans une nation naturellement magnanime, vous l'aidez au contraire de vos soins, de vos conseils, de vos ouvriers mêmes, quand on vous en demandera; bientôt vous aurez le plaisir & l'honneur de faire le digne personnage de pere commun; vous verrez fructifier vos Provin-

Communications & Ports. 105
es ; & la barbarie , la seule chose
que la prospérité ait à redouter ,
s'éloignant de proche en proche ,
vous la verrez se confiner chez les
Samoyennes.

Vous aurez l'avantage de voir
disparoître chez vos voisins , ainsi
que chez vous , cette politique bar-
bare & imaginaire qui n'a d'objet
que d'envahir , de détruire , de par-
tager le bien d'autrui , de disposer
des peuples comme d'un troupeau
de bœufs , sous le prétexte du bien
général & d'un être de raison ap-
pellé équilibre , chimère qui n'a de
réel qu'un masque qu'elle prête à
l'ambition , idée dont les dépen-
dances sont si sujettes à varier ,
qu'il faudroit pour la maintenir un
congrès toujours subsistant , & tou-
jours autorisé à tenir la balance ,
à placer & déplacer les contre-
poids d'après l'examen d'un ther-
momètre.

Je l'ai dit , & je ne sçaurois trop
le répéter , civilisez vos voisins ,
& de proche en proche , s'il étoit
possible , l'univers entier , & vous

Civiliser ses
voisins.

n'en aurez plus rien à craindre. Eh ! que vous importe de donner des loix par-delà les lieux où elles peuvent atteindre ? Je vous ai démontré que la souveraineté n'a qu'une certaine portée, par-delà laquelle elle ne peut regner que sur la destruction. Cette portée s'étend en proportion de ce que vous pouvez étendre vos bienfaits, & retirer subvention. Je vous enseigne le seul moyen d'établir l'un & l'autre point sur les étrangers ; je vous l'ai démontré possible, & j'ai prouvé que cette opération vaudroit beaucoup mieux pour vous qu'une souveraineté réelle, quand même elle ne vous seroit pas disputée.

Il est une sorte de frontière la plus assurée de toutes, & en même-temps la plus ouverte, c'est la mer, territoire commun à toutes les nations. Vouloir s'en attribuer l'empire, c'est se déclarer l'oppresseur universel ; & l'usurper, c'est être le fléau du genre humain, & se déclarer digne d'une proscription de droit comme la race de Cham ;

& de fait comme les empoisonneurs
& les incendiaires.

Si quelque chose fondeoit le droit
d'un Souverain sur certaines mers,
ce seroit la charge & le soin de les
tenir nettes de forbans & de pira-
tes, le titre de protection, en un
mot. Mais ce droit respectable,
dès que semblable aux expéditions
d'Hercule & de Thésée il n'a d'objet
que l'utilité générale, ne sçauroit
s'étendre jusqu'à s'y attribuer une
Jurisdiction. Sans cela tout peuple
assez puissant pour se rendre le plus
fort sur l'universalité des mers, &
pour en exclure tout autre, se fe-
roit de la violence une extension
du droit ci-dessus. La mer est
donc libre selon les loix de l'équité
qui fait la base de ma politique,
libre comme l'air dont aucun peu-
ple que je sçache, n'a prétendu
jusques à présent usurper l'empire.

Le commerce maritime est de-
venu si nécessaire à la vivification
& prospérité d'un pays, qu'en
général la terre vaut moins en pro-
portion de sa qualité & fécondité,

Liberté de
la mer.

qu'en proportion de ce qu'elle est à portée d'une mer navigable. Or comme il s'en faut bien que tous les parages le soient, & que toutes les côtes offrent des abris, des anses, des rades & des ports, c'est un don tout particulier de la Providence & de la nature que d'avoir des côtes d'un facile abord, attendu que des plages dangereuses nous éloignent plus du commerce, que ne feroient des montagnes inacessibles. Ce don peut, comme tous autres, être perfectionné; la nature peut même être corrigée aux lieux où elle offre le moins d'avantage.

On a mis en farce & exposé aux risées du public, par l'organe de M. Ormin faiseur de projets à la comédie, le plus utile de tous qui est devenu proverbe; c'est de *mettre toute la côte en ports de mer.* Les Hollandois se sont bien trouvés de n'avoir pas cru ce projet idéal. La mer ne baignoit chez eux que des côtes basses, & conséquemment exposées à tous les vents; l'embouchure des rivières qui vien-

ient s'y rendre de toutes parts , y formoit des marécages sans fonds solides ; la nature enfin sembloit avoir pour jamais condamné ces contrées ingrates & aquatiques à servir de retraite à des especes d'hommes amphibies , dont la pêche seroit l'unique moyen de subsistance. L'art & le travail ont corrigé & forcé la nature ; des digues prodigieuses ont fait des rivieres & des ports. Le terrible élément s'est vû forcé de reculer devant des hommes laborieux ; & quand ils ont eu éprouvé jusqu'ouï la nature pouvoit céder , ils ont trouvé dans l'art de quoi surmonter ceux de ses désavantages qui sembloient invincibles. Pour eux l'art de la construction a changé ses proportions , & l'Europe étonnée a vû sortir de leurs marais des flottes victorieuses , & tout le commerce de l'univers. C'est véritablement en Hollande que toute la côte est en ports de mer. On pourroit citer encore ici le port de Livourne , ouvrage du grand Côme , & situé dans un endroit

dont le génie du peuple déterminant seul le choix , la terre & la mer y refusant d'ailleurs toute autre sorte de facilité.

Les deux mers qui baignent nos côtes dans une étendue immense de pays , n'ont aucun des inconvéniens dont nous venons de parler. Si dans quelques endroits les parages y sont moins favorables , il n'en est aucun où l'on ne pût par de moindres soins se procurer des débouchés , & une navigation relative à la nature des terres & à l'exposition des mers.

En vain opposeroit-on à la possibilité que j'établis ici , que le Gouvernement Républicain qui suppose l'égalité de fait ou d'opinion , est plus favorable à la liberté qui donne l'essor au commerce & le met en état de faire les efforts singuliers dont nous venons de parler. En vain diroit-on d'autre part que la nécessité seule peut pousser l'industrie à ce point : Que les Hollandois cantonnés & répusés par les armes de leurs ennemis ,

forcés de périr ou de tirer leur subsistance de la mer, ne peuvent servir de modèle pour un peuple heureux, à qui la terre offre partout le nécessaire & même l'abondance, & qui vit tranquille sous un Gouvernement auquel il est attaché. Ces deux objections, quoique faciles à détruire, ont cependant quelque chose de frappant qui m'oblige à les discuter dans le détail.

Dire que le Gouvernement Républicain est plus propre au commerce qu'une sage Monarchie, ce seroit décider une question qui sera, je crois, long-temps indécidée, & qui, si elle devoit cesser de l'être, seroit plutôt déterminée au contraire; cette question est de sçavoir lequel des deux Gouvernemens, ou du Monarchique ou du Républicain, est le plus propre à faire le bonheur de l'humanité. Comme un des grands arcs-boutans de ce bonheur est le commerce, s'il étoit vrai que l'un des deux Gouvernemens lui fût plus favorable que

La Monarchie propre au commerce.

l'autre, la question seroit décidée.

Si je voulois écrire simplement pour m'exercer & me faire valoir, si je voulois citer, comparer, disserter &c. je pourrois retoucher ce sujet déjà tant rebatu ; & je finirois, je crois, par dire que la forme de République vaut mieux pour un petit pays & nécessairement, & la Monarchie pour un grand Etat. Mais trop de grands hommes ont déjà échoué dans cette discussion, qui n'est même pas de mon sujet. Quant à moi je pense que l'Empire le plus doux & le plus prospère, est celui des mœurs ; les mœurs ont fait les usages, les usages ont fait les loix. Quand un Empire décline, & que les loix y perdent de leur force, on croit étayer le bâtiment par de nouvelles loix. C'est traiter la maladie de l'arbre par les branches ; courez aux racines, remédiez aux mœurs. Cela posé, il est de fait que la Monarchie a plus de ressources contre la décadence, que la République : un seul dans la première regne sur l'opinion, &

peut sans le secours des loix ramener les mœurs par son exemple.

Il est une race de Souverains qui jouent un grand rôle dans l'Europe. Le pere donna dans un faste excessif qui introduisit le luxe dans ses Etats, & ses er-vieux qui en présagerent la ruine, exciterent par un titre son humeur prodigue & magnifique; le fils en un trait prit une conduite diamétralement opposée; tout changea de face: le luxe fit place aux mœurs de Lacédémone, & le trésor du Prince s'accrut d'autant; le petit-fils trouva le trésor, & les mœurs militaires; les circonstances ne manquent jamais aux Souverains. Un rare génie sçut employer ces moyens; il devint l'homme de l'Europe, & prenant un milieu entre les excès opposés de ses deux prédécesseurs, il a fait valoir & respecter la dignité attribuée comme venteuse à son grand-pere; il a fait profiter le double trésor acquis par son pere, il a montré une puissance prédominante, où à peine autrefois on recher-

choit un allié. Il y auroit mille exemples semblables de régénération dans des Monarchies. Qu'on m'en montre un seul d'une République une fois corrompue, qui se soit jamais relevée. La chose est sans exemple, pourquoi cela ? C'est qu'elle est impossible.

Dire que la Monarchie est plus stable, dire qu'elle est plus susceptible de régénération, ce seroit dire qu'elle est plus favorable au commerce qui comme toute autre branche d'utilité, ne peut que perdre au trouble & au désordre; mais on imagine que l'esprit d'égalité qui constitue en apparence le Gouvernement Républicain, est plus propre à la liberté, ame reconnue du commerce. Il n'est rien dans l'état naturel des mœurs & usages d'un peuple, qui établisse plus promptement l'inégalité des fortunes que le commerce. De la disproportion des talens & des succès naît rapidement celle des fortunes, toujours dangereuse dans une République : on croit encore que l'Etat Monar-

chique, & les nombreuses Hiérarchies qui le composent, éloignent trop du système des affaires le commerce & ses intérêts, & mettent au dernier rang ce qui devrait être au premier.

A cet égard on se trompe, & dans le fait & dans le droit. Dans le fait, en ce que tous les hommes, de quelque rang qu'ils puissent être, se tournent directement vers l'objet où ils s'imaginent rencontrer leur utilité. Qu'y a-t'il de plus valable de sa nature que la Finance? Il fut un temps cependant où l'on persuada aux Princes que c'étoit le nerf de leur puissance, & que les Financiers étoient les piliers de l'Etat. Aussi-tôt on vit tous les Princes semblables au Jupiter de la fable remettre la foudre dans les mains d'un oiseau de proie; la Finance prédomina visiblement, & fructifia du moins pour son compte, si ce ne fut pour celui du Souverain. Aujourd'hui l'on s'éveille de toutes parts sur les avantages du commerce, & si les Princes veulent

116 *Traité de la Population*,
en croire mon conseil & non pas
le leur, c'est-à-dire, ne s'en mêler
aucunement que pour le protéger,
vous le verrez prospérer dans les
Monarchies avec d'autant plus de
rapidité, que le mot : *Gascons*, le
Roi vous voit, qui sous Louis XII.
changea en lions des troupes ébran-
lées, fera toujours, quand on vou-
dra, le même effet en tout art &
profession sous un grand Prince.

On se trompe aussi dans le droit ;
si l'on imagine que le commerce
doive pour prospérer être l'objet
premier des délibérations & des
conseils dans l'Etat, tenir en un
mot le premier rang dans l'atten-
tion du Prince.

Le com-
merçant n'en-
tend que ses
intérêts.

Le plus habile commerçant est
celui qui entend le mieux ses inté-
rêts particuliers. J'en ai beaucoup
connu & des plus éclairés, je n'en
vis aucun qui ne donnât plus que
parfaitement à gauche sur ceux de
l'Etat. A la réserve de quelques
aigles du commerce qui sçavent
tout, & dont le vrai négociant se
moque, quand par hazard ils s'avi-

sent dans leur précis de faire quelque incursion sur son canton, le bon commerçant n'entend que sa partie, & il l'entend bien. Semblable au vigneron, au berger, au jardinier, au laboureur, tirez-le delà, il ne comprend plus chose au monde, ou si par hazard un esprit naturel, des voyages, des connoissances acquises, un Gouvernement plus incliné vers de semblables conseillers d'Etat, l'ont mis dans le cas de sortir de sa sphère, questionnez-le, suivez-le dans ses plans; si-tôt que vous approcherez de la corde qui l'intéresse, comme la chate métamorphosée en femme, vous le reverrez bientôt sur ses quatre pattes, & le nouveau ministre ne sera plus qu'un politique de la bourse.

Si le Roi donc veut faire du commerce sa plus importante affaire, & en prendre lui-même la direction, il ne le peut qu'avec le conseil des négocians, & dès-lors la charrue ira avant les bœufs. L'expérience l'a prouvé, & les annales de l'hu-

manité entière nous montrent que les Puissances commerçantes furent toujours les plus promptes de toutes à décliner.

Heureusement cette attention de Banquier & de Commettant qui ne pourroit qu'avilir & débilitier le Gouvernement, n'est point du tout nécessaire dans le Prince pour que le commerce fleurisse dans ses Etats. Le Prince n'a d'intérêts grands & petits que la population. Cet intérêt à la vérité entraîne tous les rameaux de la surveillance souveraine, mais en voici la gradation; l'agriculture d'abord, l'industrie ensuite, & le commerce. Ces trois racines de la population ne demandent de lui qu'encouragement & protection. La protection, à la vérité, exige du Gouvernement des soins, mais tous grands, tous dignes du Sceptre & de la Majesté; police des mœurs & jamais du travail; protection de l'humanité entière qui comprend celle du nom François. Voilà ce que je présenterois à mon Maître, comme objet digne de ses

soins ; il trouveroit mon travail facile , & verroit qu'il n'en seroit pas moins fructueux. J'expliquerai dans la suite plus au long cette idée.

Le commerce débarrassé de tant d'Edits, de Déclarations, de Réglemens, & d'Inspecteurs, chargé lui-même de sa police de détail & momentanée, se trouveroit aussi libre & plus libre qu'il ne sçauroit l'être dans une République, & mieux protégé ; c'est tout ce qu'il lui faut, & tout aussi ce que j'ai à répondre à ceux qui prétendent que le Gouvernement Républicain convient mieux au commerce, que l'Etat Monarchique. Examinons maintenant la seconde objection, qui consiste en ce qu'il ne faut pas attendre de l'industrie volontaire les mêmes efforts, que de celle qui est nécessaire.

J'ai dit, & l'on n'en sçauroit disconvenir, que l'industrie est fille de la nécessité, mais de la nécessité courageuse, déterminée, & non d'accablement. J'ai dit aussi que la population nécessite l'industrie, &

cela se voit par-tout. J'ai prouvé que la population ne pouvoit venir que du travail de tous le plus pénible, à sçavoir l'agriculture. J'ai fait voir que dès que cette racine de l'humanité seroit bien entretenue, elle fourniroit des colonies nombreuses, & surabondantes à toutes les autres parties du travail. C'est de-là que doit naître la vraie nécessité. En ôtant même au François ce génie actif & volage qui d'une part le condamne au mouvement, & de l'autre réalise en quelque sorte à son imagination les espérances les plus éloignées, il suffit que de toutes parts la population le presse & le force à chercher les moyens de subsister, pour qu'il soit obligé de porter des colonies sur toutes les parties du travail & de l'industrie.

Cette portion de territoire fictif une fois remplie, les consommations resserrées par le nombre de consommateurs, cette nouvelle ressource est encore épuisée. La renaissance continuelle de la population n'en est que plus prompte, &
son

son superflu plus nombreux. Il ne reste désormais à ce superflu de moyens de subsister que sur les terres étrangères. Mais ce n'est plus le temps où des côtes désertes offroient de toutes parts un asyle aux nouveaux essaims que les anciens chassoient de la mere ruche, & où les colonies trouvoient promptement par le défrichement des terres la subsistance à la fois, & les mêmes commodités que dans leur patrie, attendu que les besoins de l'humanité dans son adolescence étoient infiniment moins étendus qu'ils ne sont aujourd'hui. Maintenant c'est toute autre chose : la terre entière est par tout distribuée ; & s'il reste encore des pays immenses, de nouvelles découvertes à faire, les colons ne sçaurôient y transporter les arts & commodités qui leur sont devenues nécessaires, & qui les attacheront toujours à leur patrie. Foulés d'un côté & pressés par la population surabondante, repoussés de l'autre par la propriété exclusive établie par-tout,

je demande quelle est la nécessité plus forte que celle-là ? Invincible d'une part , elle n'a de l'autre rien de l'appareil des nécessités de tout autre genre , toujours voisines du désespoir. L'homme pressé de la sorte ne voit que son besoin personnel , & non celui de ses semblables ; environné de gens qui partis du point où il se trouve , ont eu l'adresse & le bonheur de se faire une place , il voit toujours le succès autour de lui , sa famille l'aide dans ses premiers pas ; & son courage , toujours d'émulation , n'est jamais de crainte.

La nécessité donc qui a produit des prodiges d'industrie , peut & doit être plus naturellement , plus promptement & plus constamment une suite d'une bonne administration dans un grand Etat & abondant en produit , que dans un petit , attendu que dans ce dernier , l'ordre naturel des choses est renversé. L'industrie y établit la population , au-lieu que c'est la population qui doit forcer l'industrie. Or on sçait

qu'un ordre de choses prises dans la nature est infiniment plus solide, que celui où la nature est forcée.

Il est donc de fait que nous pouvons tirer de nos côtes mêmes les moins favorables le même parti que les Hollandois ont tiré des leurs. Cela posé, le devons nous ? Je ne crois pas que la chose soit problématique ; ce seroit demander si nous devons augmenter nos débouchés, notre vivification, notre commerce, nos pêches, nos matelots. Eh ! pourquoi toute notre côte ne seroit-elle pas en ports de mers, si elle y peut être ? Ce sont des Provinces maritimes que nous acquerons.

Faciliter nos côtes.

Je ferai voir dans le Chapitre des prohibitions, de quel œil on doit regarder les privilèges attribués à certains ports à l'exclusion de tous autres. Nous sommes tous enfans du même Etat & sujets du même Prince ; tous doivent jouir également de sa protection, & des avantages de la nature en proportion de ce qu'elle en a mis à la portée d'un

chacun. Proportionnez le gabaris & la force des bâtimens à la qualité des parages , des rades , des anes , des ports qui s'offrent à vous ; protégez la navigation & les navigateurs de quelque espece qu'ils puissent être ; aidez autant qu'il est possible aux avantages de la nature en ce genre , & corrigez ses désavantages pour ouvrir sur toutes vos côtes des retraites & des nids à ces sortes d'alcyons ; faites que les communications en canaux & en chemins y aboutissent de toutes parts , & ensuite laissez-les faire.



CHAPITRE IV.

De la Marine militaire, sa nécessité, les moyens de la rendre florissante, & de la borner.

N'Ayant point parlé des forces militaires d'un Etat, il semble que la marine militaire devroit être comprise dans cette sorte d'interdiction, puisque les forces de mer sont ainsi que celles de terre une portion de la partie militaire. Mais il est entre ces deux portions plusieurs différences sensibles qu'il est bon de déduire ici. Elles se réduisent toutefois à trois principales.

1°. Les troupes de terre sont la force d'un Etat au dedans, & la marine l'est au dehors. 2°. Les troupes de terre peuvent opprimer l'Etat même qui les soudoye, & la marine ne peut jamais rien contre lui. 3°. Un Etat peut, moralement parlant, se soutenir en pleine

prospérité & se faire respecter sans foudroyer aucunes troupes réglées, & l'on en trouve encore aujourd'hui en Europe qui sont dans ce cas; au lieu que s'il a des côtes maritimes, il ne sçauroit maintenir son commerce extérieur dans l'indépendance, s'il n'est appuyé par une marine puissante & proportionnée à ses forces.

J'ai donc pû m'abstenir de traiter de la marine militaire relativement à la terre, puisque mon plan n'a jamais été de régler l'Etat; & je ne pouvois sous-entendre la marine, puisqu'elle est indispensablement liée au commerce étranger.

On ne s'attend pas sans doute à me voir traiter les détails & la manutention intérieure de cette partie; ce que je n'ai fait pour aucune des autres dont j'ai traité, je ne le ferai pas précisément pour celle de toutes qui est la plus étrangère à toutes connoissances acquises autrement que par expérience. Je n'en parlerai donc point en homme de mer, puisque je ne le fus jamais.

Il est difficile aujourd'hui , me dirait-on, d'être bon politique sans cela , je l'avoue ; aussi ne suis je ce dernier que comme citoyen.

Les troupes de terre sont la force d'un Etat au dedans , & la marine l'est au dehors. Je m'explique : je ne prétends pas dire qu'un Etat en soit plus ou moins inexpugnable en proportion de ce qu'il entretient plus ou moins de troupes réglées ; à cet égard je suis absolument de l'avis d'un Auteur moderne, homme de génie dont je transcris ici tout entier le morceau qui a trait à cet article , parce que je ne dirois que la même chose , & la dirois infiniment moins bien.

Les troupes de terre , forces de l'Etat au dedans , la marine au dehors.

» C'est l'erreur de ce siècle & du
» précédent , de croire que les
» forces d'un Etat consistent dans
» les nombreuses troupes réglées
» qu'il entretient. Pour en sentir
» le faux , il suffit de jeter les
» yeux sur l'Histoire des guerres
» de l'Europe depuis 4 à 500 ans.
» Dès qu'une armée est battue sur
» la frontière , il n'y a plus main-

128 *Traité de la Population.*

» tenant de salut pour le vaincu ;
» que dans un prompt traité de
» paix. Son Etat ouvert à l'ennemi
» n'a plus que des bourgeois timi-
» des , & des payfans sans émula-
» tion à opposer à des soldats. Il
» a perdu toute une Province , dès
» qu'il n'en a plus la Capitale. Il
» est réduit à s'enfvelir sous les
» ruines de son thrône , ou à s'y
» asséoir aux conditions qu'il plaira
» à son vainqueur de lui prescrire.

» Lorsque les Souverains ne pre-
» noient sur eux que de guider
» leurs peuples dans la défense de
» la patrie , ils comptoient autant
» de soldats qu'ils avoient de sujets :
» l'Etat étoit une frontière pour
» l'ennemi , qui trouvoit à com-
» battre aussi long-temps qu'il cher-
» choit à vaincre ; on lui disputoit
» le terrain pied-à-pied. Une ville
» qui se rendoit à lui après des
» assauts redoublés , ne faisoit point
» sa capitulation pour les villes de
» sa dépendance ; chaque bourg ,
» chaque village coûtoit un siège.
» Tant qu'un Souverain possédoit

» un coin de son pays, il pouvoit
» se flatter de rechasser son ennemi
» de ce qu'il en occupoit, & de
» recouvrer ce qu'il avoit perdu;
» le plus puissant Prince de l'Eu-
» rope n'y étoit redouté que par la
» peine & l'inquiétude que son
» ambition pouvoit donner à ses
» voisins. On étoit sûr que le temps
» émousseroit ses forces, & qu'à
» force de choquer, elles devien-
» droient incapables de soutenir le
» choc.

» La différence entre les regnes
» de Charles VII. & de Louis
» XIV. en France met dans tout
» son jour la vérité de ce contraste.
» Maître des plus belles Provinces
» de la France, possesseur tran-
» quille de ses villes principales,
» Roi reconnu & obéi dans Paris,
» le Roi d'Angleterre avoit dans
» son ennemi, réduit à la Seigneu-
» rie de Bourges, un Champion
» qui lui tenoit tête. Louis XIV.
» voit sa frontière entamée par deux
» Généraux de ses ennemis, & il se
» hâte d'offrir à Saint-Gertruidem.

» berg, pour prix de leur retraite,
» les fruits de vingt victoires. Son
» Royaume est encore entier : il
» a des millions de sujets qui n'ont
» seulement pas entendu le bruit
» des canons ennemis, & il ne se
» croit pas en état de tenir contre
» soixante à quatre vingt mille sol-
» dats. Il n'a perdu encore aucune
» bataille sur ses terres, & il juge
» qu'il ne lui reste que d'aller
» mourir glorieusement, par un
» coup de témérité & de déses-
» poir. L'ennemi est encore à deux
» journées des frontières que le
» Royaume avoit, lorsque Philip-
» pe-Auguste soutenoit l'effort de
» toute l'Europe conjurée contre
» lui & en triomphoit, & Louis
» le Grand croit impossible de lui
» en empêcher la conquête. Plus
» de 200 lieues de pays derrière
» lui, plus de cent à l'un & à
» l'autre de ses côtés, ne lui sem-
» blent pas assurer une retraite ho-
» norable. Landrecy & le Quesnoy
» décident du sort de la France ;
» Valenciennes & Dunkerque,

» Arras, Amiens, Cambray, Mau-
» beuge, & tant d'autres places
» fortes, que ses prédécesseurs ou
» ne posséderent jamais ou cessèrent
» de posséder, sans qu'ils en ju-
» geassent leur trône moins ferme,
» sont à ses yeux des places inu-
» tiles. Il n'a que des hommes pour
» les défendre. Il ne peut donner
» des habits uniformes à des mil-
» liers de ses sujets, qui ne de-
» mandent qu'à prendre l'ennemi
» à dos & en flanc, à le ruiner
» sans combattre, & il n'ose em-
» ployer leur zèle. La Pologne est
» encore à présent sur le pied que
» l'on nomme Gothique & Bar-
» bare : elle fatigua Charles XII.
» comme elle avoit fait les autres
» Rois de Suède. La Saxe est dis-
» ciplinée à la moderne* : Charles
» XII. y fut maître, sans com-
» battre, aussi long-temps qu'il y
» voulut rester.

Les troupes réglées pourroient
avoir en France deux utilités que
j'ai détaillées dans la première &

* Testam, polit, du Card. Alberony.

dans la seconde Partie ; l'une, d'occuper, alimenter, & affider au Gouvernement une nombreuse & pauvre Noblesse, dont l'inquiétude & la nécessité pourroient embarrasser la police de l'Etat ; l'autre, de fournir aux travaux publics des ouvriers d'un tout autre ordre que les manœuvres ordinaires : mais le véritable objet des troupes réglées en général, c'est d'être le porte-respect du Gouvernement.

Il seroit à souhaiter que les mœurs fussent assez bonnes dans un Etat, & qu'en conséquence les loix y fussent assez respectées pour que la force n'y fût jamais nécessaire au maintien du bon ordre. Un enfant qui craint un air de froideur de son Mentor ou de ses parens, a de toutes autres ressources que celui qu'on ne peut conduire que par la crainte des châtimens : & comme un Mentor habile ne scauroit trop se ménager les nuances du sentiment & celles de la honte, pour n'être pas obligé d'en venir aux remèdes qui abaissent le cœur,

qui risquent d'aliéner l'esprit , qui peuvent même l'aigrir à la fin ; de même un Gouvernement éclairé trouve dans l'honneur , la prudence , l'attachement à la patrie &c. des ressources toujours prêtes qu'il doit manier avec une dextérité & une attention paternelle & constante.

Mais si de petits pays peuvent être maintenus dans la règle par ces moyens doux & prospères , il n'en est pas ainsi des grands Etats qui renferment tant de peuples différents en mœurs , en tempérament , en loix civiles , & où tant d'humeurs contraires fermentent sans cesse. Pour que le Gouvernement soit respecté , il faut qu'il soit en état de se faire craindre. Telle est , quoi qu'on en dise , la véritable institution des troupes réglées.

Si les Princes l'envisagent ainsi , ils rougiront d'employer tant de satellites pour le maintien d'une autorité légitime & sacrée ; si au contraire ils veulent considérer leurs

troupes comme la défense de l'Etat, ils rougiront encore de montrer tant de crainte, & de faire passer leur vie sous les armes à la dixième partie de leurs sujets adultes en pleine paix, n'ayant pour voisins que des nations civilisées. Mais à cet égard je renvoie tout partisan des troupes réglées à l'article transcrit ci-dessus; considérons d'ailleurs, que ce sont les plus puissants Princes, & conséquemment ceux qui ont le moins à craindre de leurs voisins, qui ont le plus de troupes réglées.

Ne craignez rien pour votre territoire exclusif. Je l'ai tellement peuplé & vivifié, coupé de canaux, couvert de villes, de villages & d'habitations, que pour peu que vous preniez soin de discipliner les habitans de vos frontières, de leur apprendre à se rallier à de certains signaux, & à défendre l'entrée de leur pays, les Tartares mêmes n'y sçauroient pénétrer. Mais c'est le territoire commun, qui ne peut avoir aucun de ces avantages, qu'il

faut défendre , & sur lequel il faut porter des forces capables d'y maintenir la police & la liberté générale , seule & unique loi que vous ayez à donner au dehors. Ce territoire , c'est la mer.

C'est sur cet élément seul que vos forces peuvent se transporter au loin , sans risquer de se détruire. Vos troupes de terre veulent-elles faire une invasion dans les pays étrangers , tout les arrête : les montagnes , les rivières , les chemins ; le défaut de vivres , de munitions , de chaussures , que sçais-je ? l'intempérie du climat , tout enfin dérange vos projets , & multiplie les inconvéniens. Sur mer au contraire , le logement , l'artillerie , les vivres , tout marche avec vos troupes sur un terrain uni. L'art a appris à y vaincre les tempêtes , cet art a endurci le corps de vos soldats ; & qui peut vivre sur son bord dans vos rades , est fait à-peu de chose près au climat universel. Il est donc vrai que le militaire de terre est la force d'un Etat au dedans , & la marine au dehors.

J'ai dit encore que le premier peut être dangereux, & le second jamais. L'expérience de tous les siècles & de tous les peuples nous apprend que si-tôt que l'esprit militaire, & plus encore les troupes soudoyées prennent le dessus dans un Etat, tôt ou tard le chef militaire s'y empare de l'autorité. Or comme toute société d'hommes qui s'est réduit en forme de Gouvernement, n'eut d'abord d'objet primitif que celui de se mettre à couvert de la force, il s'ensuit de ce que nous venons de dire, que les forces de terre sont dangereuses pour tout Etat, quelque'il puisse être.

Il n'en sçauroit être ainsi des forces de mer; plus vous les élevez & illustrez, plus aussi vous les détachez de l'esprit de piraterie, qui n'est en soi que l'enfance & la barbarie de la marine. Quelque nombreux que devienne ce corps nécessaire, un matelot à terre n'a pas plus d'adresse & de résolution qu'un loup renfermé. Quelque autorité & décoration que vous don-

niez à ses chefs , ils ne sont rien que sur leur bord , ou tout au plus dans l'enceinte de leurs arsenaux : hors-delà personne ne les connoît que par la gazette , ne les entend que sous le *capot* , & en supposant que leurs jalousies , ou leur ambition puissent faire manquer des expéditions éloignées , du moins ne peuvent-ils rien dans l'intérieur de l'Etat , qui est le foyer sacré.

J'ai dit enfin , qu'un Etat pouvoit se passer en quelque sorte de troupes réglées , & se faire respecter sans cela ; mais qu'il devoit renoncer à tout commerce extérieur , s'il n'avoit une marine militaire.

La preuve de la première de ces allégations se trouve sous nos yeux. Je ne citerai pas l'Angleterre , qui ose aujourd'hui provoquer une Puissance qui lui est aussi supérieure en tous genres de ressources qu'en étendue de territoire , & qui a 200000 hommes de troupes. On me diroit avec raison que ses fossés la garantissent. Mais la Suisse n'a pas de semblables barrières ; le corps Ger-

manique si respecté des Puissances étrangères n'a pas, comme tel, des troupes proportionnées à sa puissance; & si quelques Maisons dans l'Empire sont puissamment armées, c'est pour leurs intérêts particuliers, & non pour le service du corps: la Pologne se conserve, quoiqu'ouverte de toutes parts, divisée au dedans, & nulle part en corps. En un mot, sans vouloir approuver cette façon d'être, elle existe; mais qu'on me montre aujourd'hui un pays commerçant sans forces maritimes. Le Portugal & l'Espagne sont par leur position la tête naturelle du commerce de l'univers; l'Italie est à la porte de celui du Levant, & cependant:....

Je veux bien néanmoins qu'une République peu considérable & industrielle, que Genes, Hambourg, Raguse &c. pussent, au milieu des dissensions qui occupent & énervent réciproquement les grandes Puissances, faire un commerce neutre & utile, & des profits que la cupidité leur pardonne en faveur

Il nous faut
une marine
proportion-
née à nos
forces.

de leur foiblesse ; mais en tout genre les grands ne sçauroient décheoir sans tout perdre. Si nous n'avons une marine proportionnée au rang que la France doit tenir en Europe, plus notre industrie est vive & naturelle, plus ses ressources sont nombreuses, & plus aussi les usurpateurs du commerce, quels qu'ils puissent être, seront attentifs à l'étrouffer, à l'éteindre, & à nous ôter toutes les ressources que la plus attentive manutention intérieure nous a préparées. Un bâtiment s'appé par le pied périt bien plus vite qu'un autre qui laissé à découvert aux injures du temps, se détruit par la faite. Mais à la fin, tout cela revient au même. Ainsi un Etat où l'agriculture est négligée, où le peuple est vexé par les traitans, où le luxe est en honneur, où la richesse est seule estimée, est bien plus près de sa ruine & du changement de sa constitution, de son démembrement & de sa dissolution totale, qu'un autre où l'industrie seulement est attaquée : alors à la vérité les cala-

mités ne viennent que par le faîte du bâtiment; mais bientôt toute la masse s'en ressent & se trouve accablée sous les débris.

Il nous faut donc une marine proportionnée à notre rang en Europe. Quant à ce qui est de ce rang, je dirai dans les Chapitres suivans ce que j'entends par-là. Considérons maintenant en grand ce qu'est, & ce que doit être cette marine.

L'esprit corsaire tombé parmi nous, & pourquoi.

Je ne ferai point entrer dans cet examen une partie autrefois importante de nos forces en ce genre, & qui a servi d'école à plusieurs des plus grands hommes de mer que la France ait eus; c'est des Corsaires dont je veux parler: nous avons beaucoup perdu de ce côté-là, mais un examen d'un instant fera voir que ceux qui comptoient retrouver parmi nous en ce genre les mêmes hommes qu'on y vit autrefois, n'avoient fait aucune des réflexions qui doivent servir de règle aux opinions des vrais hommes d'Etat. 1°. Le génie aventu-

rier est passé de mode par-tout ,
comme j'ai dit ailleurs. 2°. Les
courses des Chevaliers de Malthe
en général sur tout ce qui portoit
le pavillon du Grand - Seigneur ,
courses qui ne leur sont permises
aujourd'hui que sur les foibles Cor-
saires qu'on appelle Barbaresques,
formoient bien des jeunes gens
distingués à l'intrépidité & aux fati-
gues de la mer , & c'est-la le seul
métier de Corsaire qu'eussent fait
les Officiers d'un certain ordre ;
mais c'en étoit un. 3°. Quant à nos
Corsaires de profession , l'avidité
du gain est le seul mobile de cette
prodigieuse valeur qui les rendit si
terribles ; tant que l'Espagne fut
notre ennemie naturelle , maîtresse
des sources de l'or , elle offroit l'ap-
pas nécessaire à cette sorte d'intré-
pidité ; on alloit en course périr ou
faire fortune , & on la faisoit. Si-
tôt que par le nouvel arrangement
de l'Europe nous sommes devenus
les amis naturels des Espagnols ,
cet avantage a passé à nos enne-
mis. Ceux de nos Corsaires célè-

bres que les guerres précédentes avoient élevés, ont encore paru tels pendant le cours de la première guerre de ce siècle ; mais une longue paix ayant terminé leur course, il n'étoit pas prudent d'espérer que la race s'en perpétuât. Heureusement dans mon systême elle ne pourroit être que nuisible ; on le verra dans la suite, & c'est par cette raison que je n'en dirai pas davantage sur cet article.

Je me souviens d'avoir lû quelque part dans *du moulé*, comme disent les bonnes gens, que la marine en France est composée de deux corps, l'un militaire, l'autre je ne sçais plus comment on le désignoit ; mais, en style de marins, cela s'appelle *la plume*.

La plume. Ce mot, qui fait hérissér les crins à un Officier de vaisseau, comme celui de *gabelle* à un Bas-Breton, me donna de la curiosité ; je demandai, s'il étoit question de faire voler des vaisseaux, comme autrefois Pégase ou l'Hyppogriffe, & j'appris par le menu que c'étoit une

armée de gens d'écritoire & de bureau , destinés à tenir dans les arsenaux & sur les navires des états de dépenses & de fournitures , & à apprendre au militaire que , pour ferrer la mule , il vaut mieux être assis que debout. Je compris alors qu'il seroit tout aussi raisonnable de dire que les entrepreneurs de vivres, munitions, fourages, hôpitaux &c. & leurs préposés font partie du corps militaire en France ; car s'il est vrai de dire que ces gens-là ne sont annexés aux troupes que passagèrement , & seulement quand la guerre oblige de les mettre en corps d'armée , au-lieu que les autres sont permanents & brevetés du Roi , l'on peut répondre à cela que la marine est toujours en corps , & que son objet & les nécessités n'étant guères moins essentielles en temps de paix qu'en temps de guerre , il est nécessaire que ses *impedimenta* soient toujours sur pied. On pourroit encore noter une autre disparité , c'est que ceux des troupes de terre leur sont jusques à un certain

point indispensablement nécessaires, au-lieu que les gens de mer prétendent tout le contraire des leurs.

Moyen de
rendre la ma-
rine florif-
sante.

Ce n'est pas à moi à décider cette question; ce que j'y vois, ainsi que tout le monde, c'est que cette union de deux matières entièrement hétérogènes qu'on a prétendu amalgamer & réunir en un même corps, cause dans l'intérieur de cette partie intéressante de la chose publique les mêmes dissensions qu'on voit dans la masse physique entre le feu & l'eau; mais différent en cela de tout autre ferment interne qui rend ordinairement plus terrible au dehors le peuple qui en est travaillé, celui-ci a totalement énervé la marine. La partie militaire foible, inconnue, découragée en quelque sorte, n'espère & ne desire rien, tant que la plume aura quelque autorité: la plume de son côté munie de l'instrument qui atteint le plus loin, avantagée auprès du Gouvernement de la sorte de confiance que la foiblesse humaine accorde presque toujours à la souplesse &

au

au respect extérieur , regarde ses antagonistes comme gens incapables de bien servir l'Etat. Or comme il est de fait, que depuis le Prince Robert jusques au moindre matelot, en général tout bon marin est un animal assez rude & indigeste, il s'ensuit de-là que ceux qui de leur nature seroient les plus propres à régénérer les anciens Héros rabeoteux de la marine, les Duquesne, les Barth, les Duguétrouin &c. sont prévenus & devinés dès leur enfance par leurs adversaires adroits & civilisés, & éloignés du service & de tout avancement comme moins capables de plier sous le joug, que ne le seront les Officiers médiocres. De semblables jalousies & mécontentemens, dans une autre sphère, ont de nos jours privé la France du célèbre La Bourdonnays, c'est-à-dire, de l'homme de notre siècle le plus redouté par nos ennemis sur la mer.

Il ne m'appartient pas de décider sur ces matières, & sur la forme d'une administration, dont le fonds

est absolument inconnu à tout homme qui n'a point été sur la mer. Seulement puis-je dire, qu'on a reconnu depuis long-temps que l'axiome *divide & impera*, est aussi faux que détestable, & qu'en supposant que le corps contrôleur soit aussi nécessaire que le corps acteur, il seroit indispensable de les unir, de faire rouler entre eux les fonctions, les prérogatives, les récompenses; d'arracher enfin jusqu'au germe d'une zizanie qui par mille détails va directement à la destruction de la marine, véritable nerf de l'Etat dans la situation présente des choses de l'Europe.

Mais je pourrois répéter ici ce que j'ai dit ailleurs dans l'article du taux de l'intérêt : nos rivaux, dont la marine est si florissante, peuvent nous servir de modèle : s'ils ont comme nous dans les choses de la mer une administration mixte, si les gens de bureau ont toute la confiance du Conseil de l'Amirauté, & si les marins ne sont regardés que comme instrumens

passifs, destinés à monter sur les planches au jour & au quart-d'heure préfix, sauf à décider de leur route sur le contenu de paquets cachetés à ouvrir à telle hauteur; s'il en est ainsi, dis-je, chez les Anglois, cherchons ailleurs le vice intérieur qui a détruit notre marine, & qui semble combattre les efforts du Gouvernement pour la relever.

Les Anglois ont cependant un autre mélange, dont l'imitation risquerait d'avilir notre marine militaire. Cette nation devenue commerçante d'esprit, d'ame & de corps, a pris en une sorte de mépris les vertus militaires; & cet esprit inhérent au comptoir qui a détruit Carthage & autres, est encore aidé chez eux par le goût de l'indépendance qui hait le militaire, parce qu'elle le craint. En conséquence tout ce qui compose leur marine de guerre, fait en temps de paix la marchandise. Bien des gens ont pensé que nous devrions suivre en France cette méthode qui exerce sans cesse les Officiers & les mate-

Marine militaire & marine marchande, mauvais mélange.

lots , & qui fait retrouver dans les profits du commerce une sorte de compensation des fortes dépenses de la marine , qui aide à en soutenir le poids. Je suis bien éloigné de cette opinion. Je n'ai rien tant recommandé en fait de mœurs dans tout le cours de cet ouvrage , que de laisser à chaque profession son esprit & ses principes , & de regarder comme le plus grand des profits , l'extension de tout autre mobile que celui de l'intérêt.

L'honneur , ame de l'esprit militaire , n'est nullement compatible avec l'esprit du gain. Sans vouloir inculper la conduite des Amiraux Anglois , ni leur attribuer le peu de succès de leurs entreprises en grand , tandis qu'ils tenoient la mer esclave sous les forces prodigieuses qui ont épuisé leur nation ; sans désapprouver un régime qui peut être bon chez eux , & sur lequel je ne déciderai point , parce que je ne les connois pas assez pour cela , je soutiens par la connoissance que j'ai du génie de notre marine mili-

taire, que la méthode ci-dessus l'abâtardiroit entièrement chez nous.

Pour quelques hommes privilégiés sortis seuls, parmi un millier d'autres éternellement obscurs, du sein du commerce & de la piraterie, pour devenir des Héros, il y en auroit cent en qui cette bassesse d'éducation & de principes étoufferoit toute idée de gloire & d'élévation. J'ai vû plusieurs de nos ports : j'ai été surpris de l'esprit de vivacité, d'émulation, de témérité & d'amour pour le travail qui perceoit de toutes parts dans la jeunesse de ce corps : tout s'y occupoit de son métier ; la plus grande faveur à laquelle ils aspirent, c'est d'être préférés dans les armemens de détail qui se font ; & j'ose affirmer, moi, qui me connois mieux en hommes, qu'en rhombs de vent, que sur dix il n'y en a pas deux qui ne cherchent à se distinguer dans leur métier. Si les fruits de cette émulation ne percent pas aussi avantageusement qu'on devoit l'espérer, plusieurs raisons peuvent

contribuer à cette sorte d'engourdissement.

10. Il est presque impossible dans ce métier de se tirer du pair, si la faveur n'aide au mérite, & ne lui donne les occasions. Dans tout état, hors le militaire dont l'obéissance passive fait l'essence absolue, un homme se distingue par son propre mérite; un Ecclésiastique, un homme d'Etat, un Magistrat, un homme de Lettres &c. met de lui-même ses talens au jour, & quoique les circonstances influent toujours beaucoup sur sa réputation, il peut néanmoins aller de lui-même jusques à un certain point. Dans le militaire de terre même, quoique la tête & le cœur d'un Héros aient souvent été pour jamais bornés par la fortune aux emplois subalternes, il est pourtant vrai qu'il se rencontre des occasions, où un homme entreprenant peut par quelque heureuse témérité se faire un nom, & se frayer la route à de nouveaux succès. Les commissions de détail dépendent du chef présent & actuel,

& la Cour n'apprend le nom du nouvel élève de la gloire que par le bruit de ses premiers exploits. Dans la marine au contraire, tout vient de - là , & le Commandant d'un port n'oseroit confier un Brigantin à un Enseigne de vaisseaux pour une expédition hasardeuse , que le projet d'abord n'ait été approuvé , & qu'ensuite la nomination de l'homme même à qui l'exécution en doit être confiée ne vienne de la Cour , retardement qui de lui-même change & anéantit les circonstances dont le succès dépendoit. Or il est de fait qu'en tout état & sur-tout à la guerre , rarement se fait on de bonne heure une réputation brillante par les voies ordinaires.

Par où un Enseigne , par exemple , se tirera-t-il du pair , dans une flotte , dans une escadre , sur un vaisseau même ? Il sera brave ; ils le sont tous. Il fera mieux le quart qu'un autre , il entendra mieux les parties relatives à la construction , sera plus actif dans un armement

&c. ce sont-là les détails qui constatent essentiellement le mérite relatif, & qui font le bien de la chose, mais qui ne sçauroient percer jusques au Ministère trop éloigné des ports pour y voir clair en ce genre.

Inspection
des détails,
mauvais régime.

On a des notes, dira-t-on, sur tous les Officiers : le Gouvernement n'apprendra-t-il jamais qu'en quelque partie que ce puisse être, l'inspection des détails ne lui sçauroit servir, qu'à être plus facilement & plus irrémédiablement trompé ? Ces libelles de noms notés, invention dont M. de Louvois a je crois l'honneur en France (article dont on l'a loué d'autant plus mal-à-propos, qu'il n'étoit instruit que par l'espionnage, & que cette méthode ne tend au fond qu'à détruire toute subordination, en établissant la correspondance directe du subalterne à la Cour) ces libelles, dis-je, sont aux mains d'un Commis, & jamais les livres Sibillins ne furent susceptibles de tant d'interprétations diverses. Un Gouvernement aussi

auguste que le nôtre, n'a besoin de tenir notes que des qualités des chefs, *Mitte sapientem & nihil dicas.* Que l'autorité soit remise à des hommes dignes de la faire valoir, & qu'on s'en rapporte à eux des détails, du soin de choisir les sujets, & de celui de les employer. Vainement diroit-on, que pour parvenir à choisir de bons Commandans, la Cour doit être instruite des différens mérites de ceux qui aspirent à ces sortes de grades, les prévoir de loin, ce qui est l'effet des notes ci-dessus : si tôt que les places auront le *decorum* & le degré d'autorité qu'elles doivent avoir, la voix publique indiquera toujours les hommes d'élite, capables de les remplir. Je n'appelle point la voix publique les rapports & les intrigues des courtisans, mais l'estime du public & cette sorte de déférence volontaire que s'attirent inmanquablement la réputation, l'âge & l'expérience dans leur sphère, déférence qui n'a rien de commun avec l'engouement qu'inspi-

rent quelquefois passagèrement les hommes à la mode.

De plus, ces hommes une fois à leur place, en replacent une infinité d'autres. Les gens d'esprit & de mérite n'ont qu'une chose de commune avec les fots & les fripons, c'est que l'une & l'autre espece provigne avec une égale facilité, ce qui revient au proverbe des anciens : *par parem quarit.*

Une autre raison qui empêche qu'il ne sorte aujourd'hui d'une école de jeunes Heros, des hommes aussi brillants que l'étoient ceux qui la fonderent autrefois ; c'est 1°. la constante hiérarchie des grades multipliés, qui engourdit & affaïsse nécessairement la bonne volonté. Je ne dirois pas aussi décidément que cet arrangement fût un mal ; car puisqu'il faut un grand nombre d'Officiers, & peu de Commandans, du moins faut-il donner des objets fictifs d'ambition à la totalité pour empêcher l'émulation de s'engourdir. Il y a cependant à répondre bien des choses à cela :

car d'abord il est vrai de dire que l'ambition des grades a presque partout pris la place de celle de la gloire, qui fut l'ame autrefois de toutes les vertus militaires; ensuite on convient généralement que l'ordre du tableau est le pont aux ânes, & pis encore: car je doute que ces animaux, en allant au moulin, marchent par rang d'ancienneté; l'ordre du tableau cependant est une suite nécessaire de la multiplication des grades militaires; sans lui, ils seroient bientôt donnés à la faveur, ce qui est le pis de tout.

Ordre du tableau, pont aux ânes & pis encore.

Je ne sçais donc si ce seroit un paradoxe de dire qu'en tout genre de militaire, peu de grades, mais fort respectés, vaudroient mieux que la méthode d'aujourd'hui, où nos gens de guerre doivent, pour faire leur chemin, amasser autant de brevets, que nos peres entassoient d'exploits du temps des Bayards, pour se faire une réputation.

Quoi qu'il en soit du pour & du contre des deux questions que

je viens de traiter ici , il est certain qu'on y trouve les raisons de l'espèce d'égalité qui se rencontre aujourd'hui entre les Officiers de la marine en France. Peut-être aussi est ce qu'ils marchent de niveau , car jamais un corps militaire n'a été si ameuté , & si rempli de l'esprit de son métier.

Mais cette volonté , qui est sans bornes dans la jeunesse ainsi que toutes les autres passions , s'éteint dans l'âge mûr. On veut alors des espérances plus réelles que celles de surprendre & de brûler un vaisseau ennemi. Les grands honneurs de la guerre & de l'Etat , le Bâton de Maréchal de France , l'Ordre du Roi étoient autrefois des points de vue permis aux Officiers de marine , & toujours présents à leurs espérances en la personne de leurs chefs. Ils sont aujourd'hui comme bornés au Cordon-Rouge , récompense de Caporal. A tort allégueroit-on que depuis le combat de Malaga , il n'y a eu aucune occasion de mer qui ait mérité ces sortes

de distinctions à nos marins : il est aisé de répondre à cette objection ; mais elle m'offre un examen qui n'est point étranger à ce Chapitre.

Jamais on ne présenta à Louis XIV. l'idée de la nécessité d'une marine puissante sous son véritable point de vuë. Je l'ai dit ailleurs, en parlant de l'âge de la France, nous étions jeunes encore dans le siècle passé ; des phantômes d'éclat & de gloire s'offroient aux Souverains, au-lieu de la vraie gloire qui n'est autre chose que l'utilité de leurs peuples. Je ne prétends pas dire que M. Colbert n'eût sur cela les vuës d'un véritable homme d'Etat ; mais pour en faire goûter à son jeune Maître les plans & la dépense, il fallut les présenter à son ambition ; lui faire bombarder Gènes & Alger, attirer des Ambassadeurs de Siam. Louis XIV. donc (& il seroit aisé de le prouver par les faits) ne considéra la marine que comme une branche de sa puissance, propre à frapper les étrangers ; une dorure de son Palais,

nécessaire à sa gloire, mais inutile à la solidité du bâtiment.

Un Ministre puissant, homme de la plus profonde judiciaire & de la plus vaste expérience en petit, se rappelloit sur ses vieux jours, que durant une année de guerre ce Prince voulant absolument qu'on achevât le bâtiment des Invalides, & tous les fonds étant destinés, ordonna qu'on prît sur ceux qui étoient attribués à la marine cinq millions qui étoient nécessaires à la perfection de cette maçonnerie. Cet homme spectateur alors, devenu Ministre depuis, trouvant peut-être son répertoire de principes d'hommes d'Etat un peu sec, fut ravi d'y recueillir cette anecdote, persuadé sans doute que, pour être un Alexandre, il ne falloit que porter la tête de côté; il agit en conséquence, nous en avons dit ailleurs un mot

Louis XIV. donc, pressé de toutes parts dans la dernière guerre, retrancha ses armemens de mer, comme l'on retrancheroit aujour-

d'hui les voyages de la Cour. Or si l'on eût eu dans ce temps quelque idée de ce que c'est que la marine, il étoit aisé de faire sentir à ce Prince infatigable & consommé dans les affaires du Gouvernement, qu'en tenant la mer, il faisoit tomber d'elle-même la ligue de ses ennemis sur terre.

En effet, toute cette ligue étoit uniquement soudoyée par ce qu'on appelle les Puissances maritimes, l'Angleterre & la Hollande. Si ce Prince se fût borné à faire passer en Espagne peu de troupes, nombre de braves volontaires, des grains, des munitions & de l'argent, pour aider aux efforts de cette généreuse nation qui vouloit se conserver un Prince qu'elle s'étoit choisi; s'il se fût borné en Italie, à accabler le Duc de Savoye & s'emparer des montagnes de façon à ne plus craindre d'invasion de ce côté; en Allemagne, à la défensive du Rhin; en Flandres, à munir & approvisionner les places fortes, y mettre de bons Commandans, & dans le

Une puissante marine eût coupé le nerf à la plus ruineuse de nos guerres.

pays quelques camps volants sous des chefs éveillés, dont on ne manquoit pas alors ; que de dépenses prodigieuses n'eût-on pas épargnées ! dépenses, qui ne lui ont servi qu'à entretenir & perdre chez ses voisins cinq cent mille hommes de troupes réglées. La moitié de ces dépenses portées du côté de la mer auroit fait tomber en trois campagnes cette hydre de ligue, nourrie de succès imprévus, & arrêtée par le premier regard de la fortune de notre côté. Nos vaisseaux en ce temps, forts ou foibles, ne pouvoient souffrir qu'un Anglois tînt devant eux. Le proverbe étoit parmi les matins : *s'ils sont Hollandois, nous nous battons ; s'ils sont Anglois, nous les battons.* Le Roi Guillaume lui-même étoit dans ce préjugé fondé sur les faits d'alors, & disoit que ses Anglois n'étoient plus les mêmes, si-tôt qu'ils n'avoient pas leur bœuf bouilli dans le ventre. Nos flottes armées, comme elles l'auroient été, si cet objet eût été le principal point de

vuë de l'énorme puissance de Louis XIV. auroient accablé celles des Puissances maritimes, & l'on sçait que cela ne tint qu'au lendemain de Malaga. Bientôt, la mer étant libre, on auroit pû faire craindre par-tout les maux de la guerre portative, croiser sur les flottes Hollandoises à leur retour des Indes, livrer à nos armateurs sans nombre les mers du Levant & du Nord, les côtes de l'Angleterre & de la Hollande, bloquer en un mot, de toutes parts ces colosses d'argent aux pieds de tourbe & de fromage.

En même temps des escadres détachées auroient dominé dans la Baltique. Le Roi de Suède qui dédaigna notre alliance, dont il connoissoit le faste, la distance & la foiblesse, l'eût acceptée & peut-être recherchée, si nos escadres avoient été en état de tenir en bride le Roi de Danemark, de protéger les renforts qui venoient de Suède à son Roi engagé en Allemagne, de lui donner la main en Livonie, de garantir les côtes de ses Etats.

D'autres escadres envoyées coup sur coup dans l'Amérique Septentrionale auroient aidé aux efforts des braves Canadiens, si redoutables alors aux colonies Angloises : pour peu qu'ils eussent été aidés, toutes les colonies de nos ennemis dans cette partie du nouveau monde, qui sont aujourd'hui des Etats, foibles alors, auroient disparu de ce continent : du moins peut-on affirmer, sans paroître bâtir en Espagne, que l'Isle de Terre-Neuve, la Baye Hudson, & l'Acadie entière leur eussent été enlevées, puisqu'ils ne tint presque à rien qu'avec les plus médiocres secours ils n'en fussent alors entièrement chassés.

De ces trois conquêtes, l'une leur enlevoit le plus riche des commerces, celui des pêches ; l'autre la meilleure des traites, celle des pelletteries ; la troisième, un pays admirable & dont la conservation est absolument nécessaire à celle de notre colonie du Canada. On sçait que les trois furent cedées au traité

d'Utrecht, article qu'on auroit compensé plutôt par la cession de la Bourgogne, si l'on en eût connu l'importance.

Mais mon dessein n'est pas ici de faire une incursion sur la politique. Je demande seulement, si d'après le tableau que je viens de faire, assurément sans exagération, de l'emploi que Louis XIV. pouvoit faire d'une marine supérieure dans sa dernière guerre, je demande, dis-je, si l'on pense que cette guerre eût autant duré dans le cas où les Puissances maritimes se seroient vûes attaquées de la sorte dans leur vrai foyer, qui est la mer. Je le répète, Louis XIV. & son cabinet si célèbre dans l'Europe, ne connoissoient point les véritables avantages des forces de mer. La preuve en est qu'il se renferma dans ses ports, au moment où il étoit le plus nécessaire de faire les derniers efforts sur mer.

Si donc ce Prince, qui ne ren- Grands hon-
neurs, faits
pour la mari-
ne militaire.
dit sa marine brillante que par la
même raison qui lui fit galonner

sa Maison militaire , crut cependant que pour donner à ce corps l'é-mulation & le degré d'estime nécessaire aux succès , il falloit le faire participer aux grades & aux honneurs du premier rang dans l'E-tat ; combien à plus forte raison ne doit-on pas lui faire espérer les mêmes avantages aujourd'hui où l'on commence à convenir du principe ancien qui dit que , *qui est maître de la mer , est maître de la terre.*

Objecter qu'il n'y a pas dans ce corps des hommes de marque qui puissent être décorés de la sorte , seroit objecter faux ; puisqu'il s'y rencontre au moins autant qu'ailleurs des gens de nom & de mérite : mais quand cela seroit vrai , ce seroit transposer la cause & l'effet ; ce n'est point le manque de sujets qui fait la décadence du corps ; *vice versâ* , c'est la décadence du corps qui absorbe les sujets. Mais je demande si tous les Maréchaux de France aujourd'hui ont gagné des batailles ? Dieu nous en pré-

serve, nous nous ferions trop battus : pourquoi croit-on qu'il faut des décorations pour le militaire de terre où dès qu'un homme est Officier général, il est étranger pour ainsi dire à tous les corps, & qu'il n'en faut point dans la marine qui a l'avantage de conserver ses Chefs dans son sein, dans ses ports, & pour ainsi dire, en famille? avantage qui, par parenthèse, ne contribue pas peu à l'éducation & à la bonne volonté de cette jeunesse tellement tournée vers son métier, qu'elle en devient presque amphibie.

Quoi qu'il en soit de la solidité des raisons sur lesquelles je viens de m'étendre pour motiver le prétendu engourdissement du corps militaire de la marine, il n'en est pas moins vrai, comme je l'ai dit, que l'esprit du corps y est plus que par-tout ailleurs, l'ambition bornée au métier, l'honneur, la gloire & le desir des occasions, le tout en un degré qui peut être également utile à la patrie & redoutable à l'ennemi.

Que deviendroit tout cela , si l'on s'avisoit d'y faire entrer un alliage d'esprit marchand ? Je ne sçaurois trop le répéter , l'esprit militaire & celui du commerce ne s'accordent pas. Tant que les Nations belliqueuses ont dominé , le commerce a été livré à des peuples esclaves, les Juifs & les Armeniens, &c. Le commerce brave les avances & vise au gain , c'est son unique ambition ; comment l'unir à celle de la gloire ?

Les Flibustiers , les Corsaires & autres ont fait des prodiges de valeur dans des vuës de pillage, c'est autre chose. L'avidité de ces gens-là ne peut pas s'appeller plan de fortune , c'est le brigandage dans ses profits & ses déprédations. Ce cercle de nécessités & de profusions accoûtume enfin les gens du bas étage , les matelots & autres , à un genre de vie qui leur fait une habitude de valeur ; aussi n'ai-je pas prétendu vous dire qu'il fallût un ordre de matelots & de Pilotes pour la marine , distinct d'avec ceux qui

servent au commerce : mais à l'égard des chefs de ces aventuriers qui se sont acquis quelque renom, remarquez qu'ils se sont retirés après s'être enrichis, ou que s'ils ont continué à servir & à s'exposer pour la gloire, le désintéressement est devenu une de leurs vertus.

En un mot, un des plus sûrs moyens pour abâtardir entièrement le militaire, c'est de l'enrichir. Le soldat Romain qui, ayant fait une action d'éclat pour ravoir son bagage, chargé par son Général d'une autre expédition hasardeuse, lui répondit, *Envoyez-y quelqu'un qui ait perdu tout son bien*, fit une leçon à tous les Gouvernemens présents & à venir. Tel homme (& les matins en badinent souvent entre eux) va aux Indes le plus hardi navigateur de l'Europe, qui en revient craignant toujours de porter trop de voiles.

Je suis donc bien éloigné de penser qu'il faille en cela suivre la méthode des Anglois. Je pense au contraire qu'on ne sçauroit trop

séparer nos arsenaux maritimes des ports de commerce , & composer le corps militaire de brave Noblesse pauvre, & destinée à demeurer telle. C'est ici l'escorte de la richesse & de l'abondance , & non ses bêtes de somme. Est-ce aux porte-bales à tenir les chemins libres ? Est-ce à ceux qui sont commis à leur sûreté, à enlever à ces premiers les menus profits de leur pénible métier ?

Destiner une classe de citoyens à la pauvreté , seroit une espece d'excommunication majeure selon la façon de penser d'aujourd'hui ; & ce seroit chez moi une inconséquence d'autant plus grande , si je pensois ainsi touchant la marine , que j'établis que c'est la plus nécessaire de toutes les portions de l'Etat relatives à l'extérieur ; mais pour peu qu'on se rappelle mes principes sur l'amour prédominant des richesses , sur la nécessité de l'amortir & de lui substituer des mobiles plus nobles & plus vertueux pour toutes les professions ;
chacune

chacune dans sa sphère , on verra que ce n'est pas ma faute , si l'on se méprend à mon intention à cet égard. Il est juste que chacun soit récompensé selon ses services : qui travaille pour l'honneur doit obtenir honneur & considération , & c'est ce qu'il faut au corps militaire de la marine pour lui rendre son ancien lustre , & mettre dans tout son jour sa bonne volonté qui n'a point dégénéré.

Au reste , c'est encore un miracle de notre bonheur & de notre puissance , que cette émulation réelle. Dans les temps de splendeur de notre marine , il y avoit 600 gardes marine , sçavoir 200 dans chaque département , & des Enseignes , Lieutenans , Capitaines &c. en proportion ; on en auroit autant demain si l'on vouloit , & qui bientôt seroient animés du même esprit qui vivifie le corps entier. Eh ! n'est-ce rien que cette pépinière immense de Héros déshérités qui ne coûtent presque rien , qui n'ont guères plus à espérer , & qui

se donnent corps & ame , sang & os , au service de la patrie dans le plus rude de tous les métiers? Un vaisseau du premier rang étoit alors monté de 18 gardes marine , & d'Officiers à proportion. Cet ordre de gens qui se tiennent fort supérieurs , comme de droit , au soldat & au matelot , faisoient la force de nos navires & les rendirent invincibles. On a cru bien faire d'en diminuer depuis le nombre , de plus de moitié sur chaque vaisseau ; au dire des gens du métier , on a mal fait , & cela paroît vrai-semblable. Mais ceci me jetteroit dans des détails qui me doivent être interdits.

Un autre arc-boutant principal de la marine , c'est le nombre , la police , l'instruction & l'encouragement des matelots. Pour bien connoître à quoi tiennent les efforts de ces quatre choses , il faut en revenir à mes principes , que l'agriculture & la vivification intérieure pousseront la population aussi loin qu'elle peut aller , d'où s'ensuit

un grand peuple sera obligé de chercher au-dehors des moyens de subsistance.

La légèreté & vivacité Françoisise est telle, que loin que cette nécessité lui soit pénible, nous avons toujours plus de goût pour les travaux des courses que pour la vie sédentaire. Le métier de la mer a d'ailleurs, tout dur qu'il est, une sorte d'attrait qui fait que ceux qui sont une fois habitués ne peuvent plus s'en passer, & à plus forte raison ceux qui y sont élevés, tels que les enfans des matelots, pêcheurs, & autres. Si donc on manque de ces sortes de gens, il faut en prendre d'une part à la misère du peuple, de l'autre à la foiblesse aux intercadences du commerce, de l'autre enfin à la tyrannie qu'on exerce sur eux sous prétexte de police.

Quant à ce dernier point, tout instant & réel qu'il est, je m'abstendrai d'en traiter par deux raisons; l'une que ce seroit me jeter dans les détails, l'autre que je dois

conformément à mon plan éviter tout ce qui peut gêner ou offenser quelqu'un en particulier. Je me contenterai de répéter ici ce que j'ai déjà dit ailleurs, que c'est vitier la chose publique, que de la charger de tant d'ordres & de ressorts de détail.

Places pour le mérite quand on s'éveille, données à la faveur quand on s'endort.

Dans quelque partie de la masse physique que ce puisse être, toute accélération d'activité sera nécessairement suivie d'une sorte d'engourdissement. On crée des places pour le mérite quand on s'éveille, elle sont données à la faveur quand on s'endort, & il n'en reste que la surcharge pour le Trésor, & quelquefois la tyrannie des sous-ordres pour la chose. Un temps viendra où le Bibliothécaire ne sçaura pas lire, où le Surintendant des bâtimens ne connoitra pas l'équerre où l'Intendant des classes ne sera jamais sorti de Paris, où les Inspecteurs des manufactures se connoîtront en figures de Rhétorique. Quant à l'instruction des matelots une grande navigation seule, sera

autre secret, y suffit ; & pour ce qui est de l'encouragement, qu'ils soient payés, qu'au-lieu de les forcer pour le service de la marine militaire, on les choisisse comme l'élite sur les armateurs, les commerçants &c. quelques petites distinctions de détail feront le reste.

Le François a un avantage singulier, & que je n'oserois dire exclusif, c'est qu'en tout état il est aisé de le piquer d'honneur, & par ce mobile de lui faire faire des prodiges. Je ne voudrois pas jurer qu'il n'y eût des prétentions jusques dans le métier de porte-faix, du moins je le crois, à la vérité sans l'avoir bien examiné ; mais en tout autre, je l'ai vû, & quand on ne lui fait pas faire des miracles, c'est la faute des chefs.

J'ai traité de la nécessité de la marine. J'ai déduit ensuite les moyens de la rendre florissante, autant du moins qu'il convient à un homme de terre qui ne sçauroit parler qu'en aveugle des détails de cet art exclusif. J'ai dit qu'il falloit

réunir en un seul corps les deux états qui en avoient tout le manie-
ment, en consulter les chefs, leur
donner du crédit & de l'autorité
dans leur partie, les décorer, &c.
Il me reste pour remplir le plan de
ce Chapitre, à traiter d'un article
tout particulier, c'est *des moyens
de la borner.*

Moyens de
borner la
marine.

On me dira peut-être, que
nous n'avons que trop bien enten-
du cette partie, & qu'on auroit
besoin aujourd'hui d'un travail
tout opposé, & qui traitât des
moyens de l'accroître; mais ce
point me rejetteroit dans les détails
que j'ai prétendu éviter. Je me
contenterai donc de dire qu'avec
de l'argent & la volonté de le bien
employer, vous ferez sortir des
vaisseaux de la terre, comme Pom-
pée des légions; mais de même
que celles-ci arriverent tard & fu-
rent bientôt dissipées, parce que
les gens du Senat, de la Tribu-
ne, & du Barreau voulurent se
mêler de les conduire & de guider
le Général: prenez garde....

C'est dans un tout autre sens que j'envisage ici la nécessité de borner la marine militaire. La mer étant aujourd'hui devenue le théâtre naturel de la guerre, il est à craindre que la folie de la multiplication des forces ne passe de la terre sur cet élément. Autrefois on faisoit la guerre sans s'épuiser. Louis XII. l'eut pendant tout son regne sans surcharger son peuple ni dépeupler ses Etats. Henri IV. prêt à monter à cheval pour aller présider à une révolution générale de l'Europe, à la tête des plus grandes forces qu'on eût encore vues rassemblées, avoit une armée de trente mille hommes. En un mot, jusques au temps de Louis XIV. *de grands hommes commandoient de petites armées, & ces armées faisoient de grandes choses.* Mais depuis la guerre de 1672. qui changea tout le système de l'Europe, & qui de défenseurs de l'équilibre nous en montra les oppresseurs, toute l'Europe étant réunie contre nous, il fallut faire tête de toutes parts. Louis, con-

formément à son caractère, voulut faire plus, & être le plus fort partout : secondé par les efforts surnaturels de deux Ministres, dont les talents eussent pû faire à jamais le bonheur de la France, tandis que leur jalousie en fit le malheur, il en vint à bout, & cet état forcé parut dès-lors à Louis triomphant être son état naturel. Il s'y tint donc, & força par-là ses ennemis à en faire de même. Chaque Prince eut depuis le triple des troupes réglées qu'il entretenoit autrefois ; & quelques-uns jusques au décuple.

Il arrive cependant de cela que les peuples sont plus foulés en temps de paix, & que la guerre dont les premières dépenses portent toujours sur des fonds extraordinaires, c'est-à-dire, sur le capital de l'Etat, n'est autre chose qu'un rendez-vous général de deux ou trois cent mille hommes qui traînent une immensité de caissons, de chariots de vivres, d'artillerie & d'équipages ; qui, s'ils se rencon-

trent, donneront ce qu'on nomme une *bataille*, où personne n'ordonne, & où peu sçavent ce qu'ils font; sinon trouvant une place devant eux, ils pointeront tant de canons contre, qu'ils la raseront jusques à ce que capitulation s'ensuive. Chacun ensuite s'en retourne de son côté, moins sçavant que le premier jour, jusques à l'été prochain où il en reviendra d'autres; car ceux-ci mourront tous pendant l'hiver de cette fatigue inusitée. Heureusement au bout de 4 ou 5 ans on fait un traité où jouant à qui perd gagne, tout se retrouve à-peu-près comme il étoit avant qu'on eût commencé, & il arrive en effet, que ce n'est qu'à l'humanité en général qu'on a fait la guerre.

Il me paroît à craindre que la même manie ne gagne sur mer, aujourd'hui qu'on commence à sentir que c'est le véritable théâtre de l'Empire & de l'interêt. Elle y seroit d'autant plus dangereuse que des forces exorbitantes sur mer sont encore d'une plus grande consom.

178 *Traité de la Population.*
mation par dépérissement , que sur
terre.

A entendre parler nos badauds ,
les Anglois ont aujourd'hui six cents
bâtimens de toute espece armés en
guerre , au moyen de quoi il nous
en faudroit mille environ à nous
proportion gardée , de façon que
si chacun de son côté calculoit de
la sorte , il n'y auroit peut-être pas
assez de bois de construction aujourd'hui
dans le monde , pour que cha-
que Puissance fût armée sur mer
selon ses proportions réelles ou
imaginaires. Tâchons de prendre
un tarif plus raisonnable , & d'en
établir ici les moyens.

Un peuple qui , pour faire la
guerre , déserteroit en entier les
campagnes & abandonneroit l'agri-
culture , n'auroit plus d'autre res-
source que de faire comme les Suis-
ses , dont le projet étoit de s'établir
sur le territoire d'autrui lors de
leur invasion dans les Gaules au
temps de César. Mais cette res-
source qui ne seroit pas , je crois ,
du goût des nations d'aujourd'hui ,

seroit même prohibée à une Puissance maritime , attendu que les descentes sont & toujours seront les plus infructueuses des opérations de la guerre offensive. Il est pourtant vrai qu'une telle Puissance qui met toutes ses forces en armement de guerre , est précisément dans le cas que nous supposons tout à l'heure , attendu que le commerce est aux forces de mer , ce qu'est l'agriculture aux forces de terre. Pour qu'une famille ne se ruine pas , il faut qu'à mesure que la dépense augmente , la recette augmente aussi. Une nation n'est autre chose qu'une grande famille , & ses affaires sont assujetties au même principe : en conséquence l'objet d'une grande marine étant de protéger un grand commerce , elle opère directement contre son institution , quand au contraire elle lui coupe les veines ; c'est l'égorger , que d'enlever tous les matelots pour des armemens forcés dont la moitié est toujours inutile. Vainement diroit-on que c'est un mal

indispensable , & nécessité par la folie de son voisin ; cela peut-être sur terre (& encore plus rarement qu'on ne pense , ce que je prou- verois aisément si cela étoit de mon sujet) mais jamais sur mer. Si notre voisin est assez fol pour s'enfler comme la grenouille, laissons-le crever de lui-même. Tout ici-bas a ses proportions relatives, & qui en sort perd en solidité ce qu'il gagne en étendue.

Pour bien faire donc , il faut avoir une telle marine en temps de paix , que sans augmentation elle puisse suffire en temps de guerre.

Cette partie du militaire a dans ce genre un avantage que n'a point l'autre. Les troupes de terre ne peuvent être exercées en temps calme que par des camps de paix ; exercice de pure montre , ou par les travaux publics , objets d'excellente utilité , mais qui , en endurcissant le soldat , ne le forment point à son métier. Pour la marine au contraire , sortir du port , c'est faire campagne ; les risques & les tra-

vauz de la mer , les tempêtes , les changemens de climat , font ce qu'il y a de plus dur dans ce métier : il faut également alors sçavoir manœuvrer selon le temps & les parages , voguer en escadre , ménager le vent , connoître les signaux & le reste. La guerre n'ajoute à cela que la nécessité de faire feu , quand on rencontre l'ennemi. Une marine bien exercée est à demi invincible ; les plus redoutables vaisseaux de la mer font ceux de Malthe , qui n'ont peut-être jamais attaqué leurs semblables.

Toute l'augmentation donc , que je voudrois à la marine en temps de guerre , ce seroit des lettres de marque aux armateurs. Ceux qui font votre commerce , & ceux qui pillent celui de l'ennemi , tendent au même but dans ces temps de calamité , & certainement le François aura toujours quinze & bisque sur l'étranger au jeu de l'audace & de l'étourderie. Mais quant à votre marine , il faut que bornée à un point fixe , & proportionnée à

vosre commerce , elle ne vous coûte ni plus de dépenses , ni plus de soins , ni plus de projets quand il y aura des mutins sur mer , que quand tout y sera dans l'ordre & soumis à vosre Empire , c'est-à-dire , au droit des gens. Ces deux points paroissent plus aisés à prescrire qu'à établir ; mais comme , dans tout le cours de cet ouvrage , je n'ai mis en avant , autant que je l'ai pû , aucune allégation , que je n'en aie marqué le point & les moyens , je vais en ceci suivre la même méthode.

Il paroît difficile d'abord de fixer le point de proportion que j'ai établi ci-dessus entre la marine & le commerce ; mais sans s'arrêter à cet égard à de vaines spéculations , j'ai transcrit ailleurs l'état de la marine de Louis XIV. dans les temps de splendeur , & ce qu'elle coûtoit armée par moitié chaque année. Il est aisé de voir que les frais de cette marine ne sçauroient être à charge à l'Etat ; & les faits encore tout

vivants démontrent que ce ne fut point elle qui l'épuisa.

Quoi que l'exagération puisse dire aujourd'hui de la puissance navale d'Angleterre, les gens instruits conviendront, en revenant au vrai, qu'elle n'est pas plus forte, que ne l'étoient alors les forces combinées de la Hollande & de l'Angleterre, à qui nous tînmes tête avec supériorité. Si la dernière s'est accrue, c'est aux dépens de l'autre. Je dis plus, c'est qu'en augmentant notre marine & conséquemment notre commerce, nous diminuerons celui de nos rivaux; mais en les supposant au point où ils sont aujourd'hui, tout homme sensé conviendra que nous disputerions au moins le terrain à l'Angleterre, si notre marine étoit sur le pied où elle fut en 1681. Prenez garde en outre que, selon le plan proposé dans le Chapitre précédent, un point qui nuisit extrêmement dans le siècle passé à nos plus belles opérations de mer seroit corrigé, je veux dire le manque de ports en plusieurs endroits, & sur-

tout dans la Manche. La Hogue, Cherbourg & autres, devenus de beaux ports, seroient une bride toujours présente à nos ennemis, & des retraites assurées contre les revers de la guerre & les inconvéniens de la mer.

Si à cet avantage & aux forces établies ci-dessus, vous ajoutez encore les forces auxiliaires que vous assurera le titre toujours exactement suivi & respecté dans toutes vos démarches de protecteur du droit des gens, j'ose répondre que vous dominerez seul sur les mers, tant que vous ne perdrez pas de vuë l'objet réel de cet Empire. Cet objet, je le répète, doit être de tenir libre cette campagne commune, de façon que l'industrie & le travail y puissent tout, & la violence rien.

C'est ce point de vuë, dont il ne faut s'écarter en aucune sorte pour quelque intérêt national que ce puisse être; à ce prix vous dominerez. Dans le cas contraire; vous rentrerez bientôt dans la classe

des accidens. Je ne fais point de plan pour l'injustice & pour la force, ce n'est pas la peine; on peut seulement prédire, en vertu du même don qui fait que le diable est quelquefois prophète, c'est-à-dire, par une constante expérience du passé, que des plans destructeurs auront toujours une mauvaise fin, quelle que puisse être l'intelligence & l'habileté qui les conduise & qui en déguise les ressorts. Quant au plan de la protection universelle du commerce, j'en établirai les moyens dans le Chapitre suivant.

A l'égard de ce que j'ai dit qu'il faut que la marine ne coûte pas plus de dépense, de soins & de projets en temps de guerre qu'en temps de paix, on sent, quant à la dépense, que puisqu'elle doit être armée par moitié chaque année dans la paix, il n'y a d'augmentation à cet égard que celle de l'armement entier dans le cas de nécessité; ce qui n'est pas un objet comparable à toute autre dépense de la guerre en quelque genre que

ce puisse être. Par rapport aux plans & aux projets, si l'on en suit de bons en temps de paix, il y aura peu de chose, ou rien à y changer en temps de guerre.

En effet, quel doit être le but de vos escadres de haut bord en temps de paix ? C'est de paroître chaque année dans les trois mers, l'Océan, la Méditerranée & la Baltique, d'y faire montre de votre puissance & de votre souvenir, d'y recevoir les plaintes de vos commerçants & d'en vérifier l'objet, d'examiner la conduite des préposés à l'agence du commerce, de rehausser la considération de nos Ministres dans les pays étrangers, de faire paroître en tous lieux une jeune & florissante Noblesse qui par ses manières généreuses se fera des amis, dont le parti François sera grossi, de se montrer enfin en état de redresser les torts & contraventions, tant les nôtres que celles des étrangers, toutes choses nécessaires pour faire respecter le pavillon François, c'est-à-dire, la na-

tion. D'autre part, quel peut-être l'emploi de vos escadres légères? C'est de faire d'abord les mêmes choses dans le nouveau monde & les colonies, d'en établir la correspondance directe avec la Cour, d'y porter les secours d'hommes, d'outils & de munitions nécessaires, de visiter les côtes pour veiller de toutes parts au maintien de l'ordre, à l'appui des nouveaux établissemens, au secours du faible, à l'encouragement du colon, à la liberté du commerce &c. autant au Levant & sur les côtes de Guinée. Or je demande si, au temps de guerre, il y aura rien à ajouter à ces différentes destinations, si ce n'est une sorte de plan, pour que les escadres parties des divers ports puissent se donner la main en cas de besoin, & marcher en force quand il sera nécessaire.

Vainement projetteriez-vous de les faire servir à des expéditions de terre, le succès de ces sortes d'entreprises mis en balance avec ce qu'ont coûté celles même qui ont

été les plus heureuses, devroit avoir défabusé l'Europe entière de ce genre de projets. Voulez-vous entreprendre sur les établissemens de vos ennemis? Renforcez vos colonies; qu'elles agissent dans le Continent, & que vos escadres n'aient d'autre emploi dans ces sortes d'expéditions, que de convoier les bâtimens destinés au transport des troupes aux lieux où elles ne peuvent arriver que par mer, comme, par exemple, en Terre-Neuve; & de bloquer ensuite les ports des lieux contre lesquels on voudroit agir.

Une marine militaire fixée & entretenue au point où étoit celle de Louis XIV. suffiroit pour remplir tous ces objets également vastes & indispensables; & maintenue dans l'esprit militaire, brillant, audacieux, & désintéressé qui s'est toujours conservé dans son sein, passeroit sur le corps à tous les marchands de l'univers mis en colère. Ce n'est pas que je prétende dire que les Hollandois autrefois, &

les Anglois aujourd'hui n'aient été de braves & redoutables ennemis. L'air de la mer, & l'habitude de ses périls indépendants de la guerre endurcissent l'homme, & le rendent en conséquence propre à cette profession ; mais la pauvreté volontaire ou habituelle d'une part, de l'autre cette élévation & ces vuës que donnent le métier exclusif de commander & de combattre, se trouveront dans un corps de marine uniquement militaire, & lui donneront, soit dans les plans, soit dans l'exécution, le même avantage sur les marines marchandes, qu'à l'oiseau de proie sur une poule qui défend ses petits.

J'ai rempli à-peu-près l'objet de mon titre, moins en détail que je n'aurois pû ; mais autant que j'ai cru le devoir pour faire appercevoir sur cette matière tout ce qu'il est nécessaire d'en montrer au public. La nécessité de la marine est un point dont tout le monde convient. Les moyens de la rendre florissante, qui paroissent si simples

dans mon énoncé , renferment néanmoins tous les soins de détail qui doivent concourir à cet objet d'importance première. Quant à ceux de la borner , je me suis prescrit de n'indiquer que le point où l'on doit s'en tenir , & l'emploi qu'il en faut faire : je n'ai pas voulu aller plus loin.

On me demanderoit peut-être plutôt les moyens de la porter à ce point ; mais en ce cas on ne m'a guères lû , ni dans l'énumération des frais de la marine de Louis XIV. citée d'après Dutot, ni dans les effets que j'ai démontré devoir résulter d'une agriculture animée, honorée & protégée, d'une vivification intérieure portée au plus haut point , de l'immense population qui doit être la suite de ces choses , & de l'industrie prodigieuse qui naît de celle-ci ; si l'on ajoute à ces ressources celles qui naîtront du rétablissement des affaires de l'Etat par le baiffement des interêts & l'extinction des rentes , la diminution des dépenses

de l'extraordinaire des guerres, au moyen d'un système de conduite qui nous conciliera l'estime & l'amitié de ceux de nos voisins qui seront hommes, & nous mettra à même de mépriser les turbulents, on verra que selon ce plan nous devons être si forts, qu'une telle marine seroit plutôt pour nous un exemple de modération, qu'un effort.

Je vais toutefois à tant de efforts naturels, & qui naissent de la chose, en ajouter encore un, le plus fort de tous, & dont les moyens de détail nous sont étrangers; c'est ce que nous verrons dans le Chapitre suivant.



 CHAPITRE V.
Des Prohibitions.

C'Est ici la manie universelle de l'humanité, & l'article sur lequel, à mon sens, tous les Gouvernemens du monde s'éloignent le plus de leur objet.

Utilité générale & particulière réunie, objet de toutes bonnes loix.

Celui de toutes bonnes Loix ; telles qu'elles puissent être, est l'utilité générale & particulière, réunies ensemble. C'en est-là le vrai type dont il ne faut jamais s'écarter, & cette règle seule peut nous garantir des écarts de l'imagination & de l'irrésolution de l'esprit dans une matière d'une importance absolue, & sur laquelle on a tant erré.

Un nombre de législateurs, une infinité d'auteurs politiques ont réfléchi, ordonné, écrit sur cette matière ; ils n'ont trouvé que vuide, écarts, inconvéniens naissans des remedes apportés à d'autres inconvéniens,

vénient, erreur enfin, en proportion de ce qu'ils se sont écartés de ce principe simple & général. Un grand génie entre autres a de nos jours développé l'immense tissu des Loix connues jusques à nous, a recherché leur esprit & leur convenance, leurs propriétés selon les différents genres de Gouvernement, leur utilité selon les différentes classes d'hommes, leur possibilité selon les divers climats. Personne ne respecte plus que moi le génie vivifiant, l'utile & vaste érudition, l'heureuse & malléable imagination de cet homme célèbre. J'admirai des premiers l'humanité de ses principes, la fermeté philosophique de son esprit, le feu de son style &c. mais je trouvai, comme bien d'autres, que lorsqu'on veut suivre ce grand maître, & que desirieux du bien, on espère le trouver sous de tels auspices, bientôt trop éclairé par son guide, on parvient moins à se consoler & à espérer, qu'à se rebuter. Ce grand homme au fond détruit bien plus qu'il n'édifie,

montre le mal par-tout , & ne dit pas où seroit le bien. Ses partisans outrés alleguent sur cela qu'il n'ose tout dire , & je répons que c'est lui faire tort que de lui supposer une crainte basse à laquelle il s'est montré fort supérieur. Il a rendu en cela justice à son siècle ; mais si j'ose porter un œil d'Artiste sur les images des Dieux , je dirai qu'à force de considérer l'humanité dans la corruption de sa conduite , il devint moins propre à l'envisager dans la pureté de son institution. Tout homme , quelque supérieur qu'il ait pû être , eut son défaut ; le sien fut d'aimer trop les objets compliqués , & de ne pas assez en revenir au simple qui est le vêtement de la vérité.

Je le répète , l'esprit des bonnes Loix n'est autre chose que l'utilité générale & l'utilité particulière , combinées & réunies. Considérons les loix primitives de l'humanité ; celles de la nature qui , à la réserve des ordonnances de culte & de la soumission de l'esprit , renferment tou-

tes les loix de la Religion ; parcourons, dis-je, la totalité de ces loix ; je défie qu'on m'en montre une seule qui, en faisant le bonheur de la société, sacrifie à l'intérêt général l'avantage personnel de quelque particulier. Le respect, la soumission & la reconnoissance pour l'Être Souverain (ce qui, je crois, compose en totalité l'amour de Dieu qu'on nous recommande) l'amour de ses semblables, le respect filial ; la tendresse pour ses proches, les vertus enfin qui posent les premiers fondemens de la société, n'ont assurément rien d'exclusif pour aucun de ses membres. Je puis en dire autant de celles qui en étendent & consolident l'établissement. L'amour de la patrie, l'attachement au Gouvernement, toutes les vertus enfin qui constituent les mœurs, sont aussi avantageuses au moindre des individus qui composent la société, chacun à par soi, qu'elles le peuvent être aux têtes qui se trouvent les plus privilégiées par ses arrangemens intérieurs.

C'est ce que j'avance sans crainte, & désirant même d'être démenti; parce que la preuve par les détails qui seroit étrangère à cet ouvrage, ne donneroit que plus de jour à la vérité la plus essentielle en morale & en politique.

Quelques Ecrivains imbus des maximes d'indépendance ou d'oppression qui regnent de nos jours, (car ces deux extrémités se touchent) ont prétendu trouver dans les privilèges de certains ordres & corps de l'Etat, une infraction du droit commun qui donne à tous les hommes une égale part aux avantages de la société. Ce ne peut être qu'un aveuglement absolu, ou une malignité qu'il n'est pas permis de supposer sur de simples indices, qui confonde ainsi les êtres moraux & physiques, & prêche le renversement de tout ordre sous prétexte de vouloir en rétablir les droits. Chaque individu a sans doute un droit égal aux avantages de la société en proportion de ce que comporte la position où il a plû au ciel.

de le faire naître. Le même soleil est pour tous , & personne n'a droit de nous en ôter la jouissance ; mais l'un a les organes vifs , l'autre les a foibles , sans que cette disparité mette le dernier dans le cas de murmurer. L'inégalité du partage est même infiniment moins exclusive dans les biens de la fortune , que dans les dons de la nature. Les premiers entraînent avec eux leurs charges , imposent des devoirs , nécessitent des soins , & une sorte d'esclavage qui compense les besoins de la médiocrité la plus rétrécie. Plus on est élevé , moins on est libre , quand on fait son devoir ; plus on est infame & malheureux , quand l'on y manque.

L'inégalité des conditions , & les privilèges attachés aux premiers rangs du bâtiment politique ne choquent donc point les bonnes loix ; car s'il en étoit autrement , nulle société ne pourroit subsister que contradictoirement aux loix de la nature , puisqu'il n'en peut exister aucune sans Hiérarchies plus ou

moins multipliées , plus ou moins privilégiées en proportion de l'étendue de l'Etat , c'est-à-dire , du territoire de la société.

Je n'ai point de droit au bien d'autrui , mais j'ai droit à tout le mien. Ce *mien* est l'univers entier , comme si je sortois de l'arche , pourvû que je n'emploie pour l'acquiescer aucun des moyens pros crits par la Loi naturelle. On sçait qu'elle est toute renfermée dans ce grand principe , éternel comme la vérité dont il énonce une portion , *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qui te fût fait*. A cela près je puis & dois me procurer à moi , & à toute la société dont je fais partie tous les avantages que mon esprit peut appercevoir. que mon activité peut atteindre , que mon industrie peut faire valoir.

L'étendue de ce devoir , ainsi que ses bornes , sont les mêmes pour tous les hommes depuis le premier jusques au dernier ; je dirois depuis le sceptre jusqu'à la houlette , si selon mes principes ,

tout sceptre ne devoit se terminer en houlette par un bout.

Ce peu de principes établis jetteront une vive lumière sur la nature des prohibitions , & feront discerner aisément celles qui sont permises d'avec celles qui sont injustes. Mon plan n'est assurément pas de faire , en quelque partie que ce puisse être , un traité de morale. Je ne parle que de l'interêt. On ne sçait , ou du moins on ne répète que trop aujourd'hui que tout ce qui n'est pas vraiment équitable , n'est jamais véritablement profitable aussi. Ce principe de toute vérité sert de plastron à bien des gens qui veulent paroître ce qu'ils ne sont pas. Ils répètent hautement que ce n'est que faute de calcul qu'on est injuste , espérant persuader par - là qu'il ne faut les examiner que du côté de l'esprit qui est leur fort , & non de celui du cœur qui est leur côté foible. Mais ici je n'établis rien que je ne le raisonne du moins selon ma portée ; & si quelquefois une sorte de

morale perce dans cet ouvrage, ce n'est jamais que pour démontrer des vérités politiques.

Le monde encore dans son enfance en matière de Gouvernement.

C'en est une, que le monde est encore dans son enfance en matière de Gouvernement. Je n'imagine pas avoir montré jusques ici assez de présomption, pour qu'on m'accuse de m'élever un autel de nuées systématiques, devant lequel j'immole tous les législateurs présents & passés, me croyant seul chargé d'une mission expresse pour annoncer à l'univers que tous les hommes qu'il a révéérés n'avoient nulle idée du terrain sur lequel ils jetoient les fondemens des édifices qui ont subsisté & subsistent encore aujourd'hui. De toutes les sottises répandues ici-bas & sur lesquelles j'ai *légitimé* au moins aussi avantageusement qu'aucun autre, l'aveugle présomption est une de celles que j'ai le plus oubliées. Je crois donc fermement que les différences du juste & de l'injuste eussent été le pivot des opérations de tous les législateurs, si les hommes étoient

une pâte docile dans les mains de ceux qui les gouvernent. Mais il s'en faut bien qu'un génie supérieur ne soit le maître de faire recevoir les meilleures loix précisément parce qu'elles sont telles. Le tempérament d'un peuple, les usages, le climat, & tant d'autres matériaux étrangers à la constitution de la chose en elle-même, mais dont l'habitude a fait une seconde nature, entrent nécessairement dans la composition des arrangemens de la société, & un homme sage se voit réduit à ne lui donner que les loix souvent informes qu'elle est capable de supporter. Solon le disoit en parlant de ses Athéniens, & le plus grand des exemples nous a fait voir que cette barrière insurmontable aux vûes de l'équité, est invincible pour la Divinité même, sans détruire le libre arbitre de l'homme & conséquemment toutes les loix.

Il n'est donc pas étonnant que toutes les législations, dont nous avons connoissance, soient très-imparfaites, & l'on n'en doit pas

moins admirer la supériorité d'esprit & de vuës de ces génies privilégiés qui ont scû amener des hommes indociles & accoûtumés à la licence, les amener, dis-je, au point de subir la contrainte des loix.

Si ces hommes qui se sont acquis tant d'autorité, & qui venus, pour ainsi dire, à propos dans le monde, scavoient si bien profiter de la disposition de leurs compatriotes vers la lassitude de l'anarchie pour se les soumettre, n'ont pû pousser cet Empire jusques à rétablir dans la police intérieure la Loi naturelle dans toute sa pureté, devons nous être surpris que cet effort ait été impossible aux législateurs du second ordre, à qui il n'étoit permis que de réparer ou orner en détail un bâtiment déjà construit, & dont on n'eût pû reprendre les fondemens, sans risquer d'entraîner la ruine de l'édifice?

La force seule ou d'esprit ou de corps a fondé les Empires, *igitur*

initio reges (nam in terris nomen imperii id primum fuit ,) diversi , pars ingenium , alii corpus , exercebant. La force de corps regne sur la servitude , celle d'esprit sur la superstition. La plûpart des fondateurs des nations ont réuni ces deux moyens , chacun en proportion des circonstances. L'un & l'autre sont propres à préparer l'esprit des hommes , & à les rendre capables de recevoir de bonnes loix , mais ils ne scauroient en produire. Il s'enfuit de-là que fonder un Empire & lui donner des loix , sont deux opérations tellement distinctes , qu'elles appartiennent nécessairement à deux hommes différents.

En supposant que Guillaume le Conquérant eût eu le génie de Charlemagne , & qu'ayant détruit la nation dominante en Angleterre , il eût cherché à rendre heureux les peuples de ses nouveaux Etats , que Platon se fût présenté , & que le Prince , renonçant à tout autre avantage de sa conquête qu'à celui de bienfaicteur , n'eût conservé de

sa puissance que ce qu'il en falloit pour appuyer le nouveau législateur jusques à ce que l'habitude eût forcé ces hommes grossiers à vouloir être bien ; ces deux hommes réunis auroient pû fonder un Etat , & lui donner des loix : mais si la refonte & l'assemblage des idées Platoniciennes combinées d'une part avec les préjugés de la Chevalerie , la loi des serfs , l'amour de la guerre , l'orgueil de la victoire &c. si l'union , dis-je , de toutes ces choses paroît former une hypothèse monstrueuse , c'est toutefois précisément l'image d'un Conquérant législateur. En effet , les idées folles & les préjugés inhumains des premiers sont aussi inhérents à l'esprit de conquête , que les lumières pures de justice & d'humanité sont nécessaires à l'esprit de législation.

N'en déplaise donc aux Historiens de Cyrus & de Sesostris , qui ont fait des modèles plutôt que des copies d'après nature , je mets en fait que ces deux rolles n'ont jamais été réunis, Romulus fonda

Rome ; Numa Pompilius lui donna des loix. Cette alternative de deux hommes indispensablement nécessaires à l'établissement d'un Etat , répétée dans leurs successeurs fut peut-être , humainement parlant , le principe réel de l'inébranlable solidité de cet Empire.

Si donc on a dit avec raison ; que tout projet de régénération dans quelque partie du corps politique que ce soit , & par conséquent dans la masse entière , doit avoir pour objet de ramener la chose publique à ses principes fondamentaux , c'est seulement des loix d'installation dont on a voulu parler & non des loix d'Ordonnance & de distribution , puisque ces dernières n'existoient pas ; je m'explique. Une nation qui originellement militaire pencheroit par la corruption de ses principes à devenir commerçante ou usurière , c'est-à-dire , où la prééminence passeroit du premier de ces états au dernier , tourneroit visiblement vers sa décomposition , & conséquemment le but du regé-

nérateur devoit être de la ramener à son ancien esprit; c'est ce que j'appelle loix d'institution. Mais si de-là nous passons à rechercher les loix fondamentales que j'appelle loix d'Ordonnance & de distribution, ce n'est point dans son origine que vous les trouverez; à peine chaque siècle vous en présente-t-il quelqu'une de celles qui ont mérité ce grand nom par une utilité éprouvée.

Cette discussion nous meneroit loin, & me jetteroit insensiblement hors de mon sujet. Ce que j'en ai dit suffit pour faire sentir 1°. qu'il n'est rien d'immuable & de toujours bon dans les institutions humaines; rien qui puisse constamment servir de point de ralliement dans les écarts où le relâchement des ressorts politiques peut entraîner ceux qui en ont le maniement. 2°. Que la distinction du juste & de l'injuste est la seule boussole qui puisse diriger de bonnes loix. 3°. Qu'il ne sçauroit y avoir d'état & de société, dont un grand nombre de loix de

distribution ne puisse être réformé sur ce principe, & que ce n'est point innover, mais consolider & fonder. 4°. Qu'il est toujours temps de s'appliquer à cette sorte de travail, autant que les circonstances peuvent le permettre.

Si jamais cependant un Souverain peut sans crainte entreprendre les nobles fonctions de législateur, c'est lorsque son Gouvernement est tellement autorisé par l'habitude, l'amour & le respect, que non-seulement il regne de fait sur les biens & sur les vies, mais encore sur les opinions. Or, en aucun temps du monde, toutes les conditions renfermées dans cette définition ne se sont trouvées réunies en faveur du Gouvernement dans quelque Etat ou société qui puisse avoir subsisté, comme elles le sont aujourd'hui en France.

La nation entière semble avoir identifié ses intérêts, sa gloire, ses notions enfin de tout genre en une seule personne, *le Roi*. Justice, police, finance, commerce, ma-

En quel
tems un Sou-
verain peut
sans crainte
être législa-
teur.

rine, pavillon, militaire, places, artillerie, villes, bourgs, hameaux, territoire, habitans, tout est au Roi. Cette façon de sentir fut de tout temps naturelle au François; mais autrefois, quoique le Prince fût comme aujourd'hui le soleil unique de son tourbillon, les Grands, semblables à une glace, recevoient la lumière d'un côté pour la réfléchir de l'autre : aujourd'hui, tels que l'Héliotrope, tout leur lustre, tous leurs efforts sont tendus vers l'astre bienfaisant, ils ne sont rien que par-là, & languissent loin de sa vuë.

Cette réunion de toutes les parties d'un Etat en un point unique ne ressemble pas non plus à l'engourdissement de l'esclavage établi par le despotisme chez d'autres nations. Le François trop inappliqué, trop vif pour rien craindre à l'excès, propre à tous climats, prêt à toute entreprise, plante naturelle du sol de la légèreté & de l'espoir, ne sçauroit être réduit en esclavage.

En supposant qu'on me disputât cette induction physique, j'en allegue une preuve de fait. Nous imaginons, nous combinons, nous inventons, nous exécutons avec vigueur non-seulement dans le détail de nos petits intérêts, mais en grand: nous ne sommes donc point asservis, quoique nous servions. Un temps viendra peut-être où la Cour sera foible, tremblante, irrésolue, partagée de cabales qui prenant l'essor au-delà de son intérieur porteront sur les affaires publiques; le terrain y sera difficile, le climat orageux, l'aspect changeant; on s'écriera alors au déspotisme, & c'en sont en effet les symptômes. Mais si voyois ce temps (dont Dieu me préserve) je dirois le déspotisme est là, mais ce n'est point à lui que la nation obéit, c'est à son Prince légitime & cher que ce phantôme cache à sa vuë, mais qu'il ne peut dérober à son cœur. Ne présageons point des temps fâcheux quand la Providence nous en accorde de fa-

vorables. Il est de fait que le Prince peut tout à présent en France sur les esprits; c'est assez pour autoriser un citoyen à mettre au jour celles de ses idées qu'il croit pouvoir servir à l'avantage public. Les plus vagues imaginations peuvent avoir quelque utilité, quand des vuës supérieures daignent les digérer & les réduire.

Il s'ensuit de ce que dessus, qu'il n'est édifice politique si bien construit, qu'on ne trouve dans son architecture des marques de l'antique barbarie de ses premiers constructeurs. Il en résulte encore que l'attention d'un Gouvernement éclairé doit se porter toujours à réformer ces restes difformes & déshonorants, & que le juste & l'injuste sont le seul point sur lequel cette attention puisse diriger ses vuës sans crainte de s'égarer dans le Dédale des contradictions humaines. Il est évident enfin que si jamais aucun Gouvernement fut, par la qualité des accessoires, libre de travailler à cet ouvrage utile avec

certitude de la facilité dans l'exécution, c'est le nôtre aujourd'hui.

Ce préambule pourroit servir d'introduction à un plan de réformation, c'est-à-dire, de discours de réception aux Petites-maisons. Mais on sçait par quelles gradations je me trouve en ce moment docteur *in utroque jure*. Je ne suis dans le principe que populateur ; mais la population, quoiqu'un miracle continuel de la Providence, est néanmoins soumise aux arrangemens du Gouvernement.

Tant que les hommes ont eu de la terre pour s'éloigner les uns des autres, la population a pû s'étendre malgré les efforts destructeurs des passions humaines ; mais cette ressource eût été bornée & bientôt épuisée sans celle du travail & de l'industrie. En effet, toutes les premières peuplades étoient de pasteurs ou de chasseurs. Eh ! combien peu d'hommes nourriroit la terre, si elle n'offroit à notre subsistance que ces secours-là ! Nous les avons multipliés à l'infini par

l'agriculture , & c'est le premier des moyens ; j'en ai traité dans ma première Partie. L'industrie est le second : celle-ci se divise en deux branches , industrie domestique , & industrie étrangère : j'ai parlé de la première dans ma seconde Partie. Comme elle est entièrement assujettie aux ressorts de protection & d'encouragement qui partent des vuës du Gouvernement & de son régime intérieur , j'ai été nécessairement forcé à toucher cette corde-là , mais je l'ai fait légèrement & avec le respect que doit un citoyen à l'autorité qui le protège , & à laquelle il doit sa sûreté. Dans cette troisième Partie où je traite de l'industrie étrangère , je me trouve obligé , par la même continuité de chaînons relatifs , à devenir Politique , comme j'étois Magistrat ci-devant. Tel est le principe & la gradation de toutes mes prétentions. J'acheverai ma carrière , parce que je l'ai commencée ; mais quand ma mission volontaire sera finie , reprenant , comme Esope ,

mon farot & mes sabots , je résignerai toutes mes Charges , & redeviendrai gros Jean comme devant.

Cependant croissant de la sorte à chaque instant en dignités , mes devoirs augmentent proportionnellement en étendue. J'ai cru , par exemple , pouvoir sous - entendre dans la seconde Partie tout ce qui se rencontroit de relatif sur le terrain que je parcourois alors , au Chapitre des prohibitions que je traite en ce moment.

Ce n'est pas que je ne sçusse bien qu'avant que d'entreprendre de faire respecter le droit naturel dans l'univers , il ne fallût commencer par le faire regner chez soi. Sans sortir des règles de prudence & de conduite que je me suis prescrites , je pouvois , je devois peut-être rappeler combien de monumens de l'antique barbarie sont encore vivants parmi nous. En désignant les gabelles &c. je n'aurois pas craint qu'on m'eût accusé de vouloir tarir les sources des revenus

du Prince & de l'Etat. On sçait comment j'ai parlé sur les impôts, & l'on n'imagine pas que je sois assez peu fécond pour ne pouvoir remplacer un filet impur autant que foible de finance par dix autres trois fois plus abondants, & dont l'établissement & le régime conformes au droit naturel, rentre- roient pour le fond dans le grand principe que j'ai établi, qu'il faut que tout ici-bas donne en propor- tion de ce qu'il reçoit. Combien d'abus de régime compliqué, & de police recherchée n'aurois-je pas pû attaquer, & j'ose dire, démontrer ridicules par le fait encore plus que par le raisonnement; les privilèges & maîtrises de corps & métiers, par exemple, tyrannie de détail & couvre-feu de l'industrie, & tant d'autres qui se sont glissés dans la police; & y ont établi les plus criants abus du monopole sous le prétexte de déraciner ceux de la liberté.

J'ai cru devoir omettre tout ce- la, tant pour éviter de choquer

l'intérêt particulier , que pour ne pas m'engager dans des discussions qui demanderoient des volumes. J'ai d'ailleurs toujours craint de m'ériger en censeur public ; mais ce qui eût peut-être soulevé bien des gens , si je l'eusse entrepris dans le détail , on me pardonnera de le tenter en grand. Ce n'est-là le territoire que d'un petit nombre de gens moins sujets à se passionner , & qui entendent raisonner les Auteurs politiques & moraux à peu-près , comme le vent souffler. *Laissons-les dire , pourvu qu'ils nous laissent faire* , est leur devise. Eux & moi , nous nous sommes partagés ces deux genres de travaux , & il n'y a pas d'apparence que nous nous gênions réciproquement dans nos fonctions.

Me contentant donc à l'égard des prohibitions domestiques d'avoir dit qu'il est toujours nécessaire de déraciner dans l'intérieur de l'Etat tout ce qui y subsiste de contraire au droit naturel , & que jamais les circonstances, qui peuvent concourir

à désigner le temps opportun pour des changemens , ne furent plus favorablement réunies qu'elles le sont aujourd'hui parmi nous , je passerai aux prohibitions étrangères.

Parcourons les différens tarifs établis dans les ports de toutes les nations de l'Europe : retrouvons les traces premières de cette absurde & scélérate science qui bientôt a serpé dans tout l'univers au détriment de tous les peuples : cherchons dans les traités les monumens des travaux & des finesse de la politique pour tourner à son avantage ce moyen décevant de prospérité exclusive : voyons dans les états de finance ce revenant-bon de la barbarie & de l'oppression sur la civilisation & la liberté ; ce recueil immense , cet arsenal de traits lancés & renvoyés contre l'humanité en général ne seroit encore qu'un petit échantillon du nombre d'empêchemens que l'esprit exclusif & d'interêt a répandus sur la surface de la terre , pour gêner l'industrie
& la

& la communication nécessaire entre les hommes, qui est l'essence du commerce. Ne diroit-on pas que nous sommes au temps des brigands & de la barbarie, où l'on ne connoissoit d'autre droit que la force, & d'autre loi que la nécessité, avec la différence que les petits brochets ont servi de pâture aux grands qui s'étant partagé l'étang, dominant chacun dans leur canton, & n'y veulent laisser engraisser que ceux qui vivent sous leur protection, & qu'ils sont sûrs de dévorer plutôt ou plutôt, selon leur appétit ou leurs besoins.

Quand l'imaginative de charger de droits une sorte de marchandise qu'on veut discréditer, seroit aussi recherchée & sûre qu'elle est plate & fautive, tout homme d'Etat eût dû la rejeter, par l'idée seule que l'invention n'en peut être secrète, ni le principe exclusif. Vous imposez ici, l'on vous rend la pareille ailleurs : l'industrie y perd de toutes parts; mais le plus grand désavantage est pour celle des deux nations

Prohibitions, invention plate & fautive.

qui est la plus prompte à se rebu-
ter, la plus opiniâtre à consommer,
& dont le genre d'industrie est de
la nécessité la moins absolue. D'après
ce principe incontestable, je laisse
à juger si nous gagnons plus que
d'autres à cette méthode destruc-
tive.

Je sçais tous les *fi* & les *mais*,
dont les petits spéculateurs ont en-
luminé cette vaine science. J'ai par-
couru l'immense bibliothèque du
pour & du contre, & c'est parce
que je la connois, que dégoûté des
sinuosités de ce Méandre, j'ose
affirmer que qui n'en sçaura pas
franchir les détours & tendre au-
delà, ne fera jamais rien de grand
ni de solide pour le bonheur de
l'humanité. On doit sçavoir de reste
de quel point de perfection est sus-
ceptible l'action des ressorts com-
pliqués : ne voudra-t'on jamais con-
noître l'efficacité de ceux qui sont
simples ?

En cela, comme en toute autre
chose, je n'ai qu'un secret, mais
je le crois bon : & comme je n'ai

jusqu'à présent rien détruit que je n'aie mis quelque chose à la place, je vais donner mon idée, qui n'est rien moins qu'impraticable pour le Roi Pasteur.

Il faut se rappeler ce que j'ai dit : premièrement, que le commerce est à l'extérieur ce qu'est la vivification à l'intérieur ; secondement, que nous avons tous intérêt à ce que nos voisins tirent de leur territoire & de leur industrie toutes les ressources possibles ; troisièmement, que le commerce est de sa nature incompatible avec toute autre domination que celle de l'industrie & du travail.

Rassemblant en un point ces principes & les diverses conséquences que j'en ai tirées, quand je les ai traités chacun en particulier, ne pourroit-on pas se faire un plan général de débarrasser l'industrie de toutes les entraves que lui ont donné de toutes parts l'aveugle cupidité & l'abus de l'autorité ?

J'ai dit ailleurs, que le Roi Pasteur commenceroit par dégager l'in-

térieur de ses Etats de tant & tant d'obstructions établies dans les temps où chaque partie de l'Etat avoit ses fonctions à part , & ne concouroit à former un tout que dans certaines circonstances presque toujours au choix de ceux qui dominoient dans les Provinces. Si depuis, l'avarice du fisc les a conservées , on sçait qu'il est presque dans tous ses calculs aussi éclairé que le seroit le laboureur qui n'ensemenceroit pas ses terres , de crainte de se priver de la portion de grains nécessaires pour cela ; mais le Roi Pasteur qui , par les vuës que j'ai détaillées ailleurs, n'a d'autre objet que d'établir une prompte & facile communication entre les différentes parties de son territoire , a fait tomber tous ces empêchemens , comme les barricades dans les ruës de sa Capitale, & tout est désormais libre dans l'intérieur de son Royaume.

Il a fait plus ; considérant que ce seroit perdre une partie des avantages de la situation de ses

Etats que de ne pas y offrir la liberté du *transit* aux marchandises & denrées des étrangers, dont la destination est au dehors de chez lui, & qu'il prive par-là ses sujets des profits du *nolis* du dépôt, des commissions &c. il leve de toutes parts les barrières, & presente à l'univers étonné les droits de l'hospitalité, les avantages d'une communication toujours aisée, & d'une police admirable dans ses Etats. Tant de bienfaits l'ont déjà rendu l'idole & l'exemple de l'humanité; s'élevant alors de sa situation naturelle à cette nouvelle sphère acquise à si bon droit, il entreprend enfin de rendre universels tous ces avantages, & voici comment il y réussit.

Il propose d'abord à ceux des Etats commerçants, qui n'ont presque d'autres fonds que leur industrie, un traité de fraternité, portant suppression totale de tous droits d'entrées sur tout ce qui sera apporté dans les ports de l'une des Puissances contractantes par les sujets & vaisseaux de l'autre, de quel-

que nature qu'il puisse être, & de quelque pays qu'il soit apporté.

Certain d'avoir poussé chez lui l'industrie au point, que celle de l'Etranger ne lui damera jamais le pion, dès qu'elle aura le désavantage des frais de transport, il leverá toutes les défenses & prohibitions de manufactures étrangères pour obtenir les mêmes avantages chez les autres, & ne prohibera que celles de la fabrication des peuples qui n'auront pas voulu entrer dans le Traité.

Je ne crois pas qu'on imagine cette négociation bien difficile à conclure avec la Hollande, Hambourg, Gènes, & autres Républiques qui ont quelques vuës de commerce. Certaines Puissances du Nord, dont le Gouvernement est éclairé, y accédroient bien volontiers aussi : & s'il en est encore quelques-unes qui, par un bizarre aveuglement, renonçassent aux avantages du commerce, pour se conserver cette destructive portion de leurs revenus qui provient des

droits d'entrée sur les matières indispensables à la consommation de leurs sujets hérissés d'ignorance & de misère, on pourroit se contenter d'un règlement de tarif universel & uniforme, immuable également & respectif, au moyen duquel on recevrait leur accession.

Le système de l'univers est changé: le monde entier est connu, & les irruptions des Barbares ne sont plus à craindre, à moins que le malheureux système d'intérêt exclusif, dont la politique du commerce fait aujourd'hui la base de ses spéculations, ne porte les nations policées à s'affoiblir réciproquement jusqu'à ce que quelque brigand ou chef de voleurs sorti du fond de la Tartarie, dévaste enfin le second théâtre de la prospérité humaine, comme leurs pareils ont autrefois désolé le premier.

Une semblable révolution n'a pas d'apparence. Si nos vues de commerce & d'intérêt sont encore bornées, c'est qu'elles sont bien modernes; mais les hommes vont

Le système de l'univers est changé.

loin en peu de temps, quand une fois ils trouvent le fil de quelque connoissance nouvelle ; & puisqu'il me vient à moi, qui m'avoue très-médiocre, des notions claires & neuves sur des matières au-dessus de ma portée dans la pratique, que ne doit-on pas attendre dans peu des vuës des vrais hommes d'Etat & de ceux que la Providence a doués d'un génie supérieur ? Il y a donc toute apparence que les hommes connoîtront bientôt leurs vrais intérêts en ce genre, qui ne sont pas plus difficiles à concevoir que ne le sont les subtilités de détail dont on enveloppe cette prétendue science. On peut conclure en conséquence que les révolutions désastreuses, du moins celles dont les hommes sont les auteurs, sont bannies de l'univers.

L'art de l'Imprimerie a multiplié, communiqué & étendu les connoissances ; la découverte de la Bouffole a facilité les communications ; celle de la Poudre à canon a égalisé les forces, & rendu la

férociété moins redoutable. Ces trois inventions assez voisines l'une de l'autre, & qui ont entre elles des rapports de désastre & d'utilité, forment ensemble une époque qui a changé la face du monde.

En tous les temps le commerce & l'empire de la mer ont élevé les peuples fort au-dessus de leur sphère naturelle ; mais les nations belliqueuses, toujours sûres de détruire leurs rivales commerçantes en les attaquant dans leurs foyers, pouvoient étouffer le commerce, & remettre l'empire aux mains de la force jusqu'à ce que, bannie par la prospérité qui engendre la mollesse, elle passât chez d'autres peuples pour regner de nouveau par leurs succès. C'est ainsi que Lacédémone victorieuse d'Athènes concentra le commerce & la politique des Grecs ; que celui de Tyr ne fut plus que dans la mémoire des hommes, pour avoir osé braver un Conquérant ; que Carthage qui couvroit presque les deux mondes, disparut & entraîna dans sa

chûte le commerce de l'univers ; qu'Alexandrie enfin , étape du monde entier par sa situation & ses autres avantages , n'est plus qu'un monceau de ruines , pour s'être trouvée sur le passage d'un peuple , dont le cercle d'idées ne s'étend pas au-delà de l'esprit de conquête & d'oppression.

Depuis les découvertes ci-dessus , tout a changé de face dans le principe ; d'où la prudence humaine peut conclure que tout en changera dans les conséquences. Le commerce s'est partagé , l'ignorance n'a plus été comme autrefois la compagne de la force ; elle suit au contraire par tout l'abâtardissement & la langueur. L'empire de la mer a toujours à la vérité fait pencher la balance : cette vertu est son essence , & rien ne peut la lui enlever ; mais les nations policées ont toutes senti cette vérité , & cherché à enlever cet empire à leurs ennemis. L'Espagne que la Providence avoit destinée à subjuguier & ravager le nouveau monde , jouissoit à peine de la

domination des mers, qu'une poignée de ses sujets révoltés entreprit avec un courage merveilleux de la lui disputer, & en vint à bout avec un succès qui passa ses espérances. De peuples proscrits qu'ils étoient, ces favoris de l'industrie, devenus puissance importante, virent bientôt les Insulaires leurs voisins marcher sur leurs traces, & leur faire d'un trait de plume la plus cruelle des guerres en pleine paix. La Hollande sentit le coup tel qu'il étoit, & la plus acharnée des guerres maritimes alloit décider de l'empire disputé, quand la France mêlée dans la querelle, d'abord comme alliée, & qui sous ce personnage avoit attrapé une partie du gâteau, ensuite comme conciliatrice, devenue bien-tôt une rivale redoutable,

*Peut-être troisième larron ,
Eût saisi*

Si son maître, séduit par l'appas des circonstances & par l'espoir de

reculer utilement ses frontières ; n'eût donné d'autres ombrages à l'Europe , & n'eût forcé la Hollande , par la crainte de ses propres foyers , de courir au plus pressé & de s'unir à sa rivale pour s'assurer contre un tel voisin. La continuation du mauvais système volontaire de la France entraîna celle du mauvais système forcé de la Hollande. L'étoile & les forces prodigieuses de Louis XIV. le maintinrent sur cet élément comme ailleurs ; ses ennemis devinrent , il est vrai , les propriétaires & les laboureurs de la mer ; mais il y campa toujours , soit en corps d'armée , soit avec des troupes légères ; & quoi qu'on en dise , l'empire de la mer est non-seulement encore une chimère , mais même désormais une chimère impossible à réaliser. Vainement les Anglois prétendent ils en être aujourd'hui les maîtres : l'objet seul de s'y rendre les plus forts les oblige à des dépenses qui excèdent leurs moyens , & les tient dans un état de contradiction qui ne peut

qu'entraîner un accablement absolu. L'union de deux ou trois Puissances, même dans l'état actuel, les embarrasseroit étrangement ; & de ces trois, il en est deux qui, si elles connoissoient leurs forces & prenoient les moyens véritables pour en rendre l'explosion maritime, les réduiroient dans peu d'années à tenir dans l'Europe le rang qu'ils y ont tenu de tout temps, & qui est assez beau pour qu'ils pussent s'en contenter.

Il résulte de tout ceci, que selon les loix de la prévoyance fondée sur le cours des choses passées, les incursions de la barbarie ne sont plus à craindre pour le monde policé, du moins dans le genre dont l'Histoire ancienne nous donne tant d'exemples, c'est-à-dire, de façon à s'établir sur la ruine entière de l'industrie & des arts, & que les parties qui désormais tomberont en décadence, périront par des maux de langueur, dont plusieurs cantons furent & sont tour-à-tour attaqués.

La mer & les sciences perpétuées sauveront désormais l'humanité du malheur de retomber en entier aux portes de l'abrutissement , & de recommencer les pénibles efforts de l'invention. Il résulte encore que par un effet contraire, quoique rapproché dans le principe, la mer, & les sciences perpétuées sauveront pareillement l'humanité du joug de l'intérêt exclusif qui n'est autre chose au fond que la Monarchie universelle. Qu'arrivera-t-il donc du froissement continuel de cet intérêt déifié de nos jours ? Le voici. Il n'appartient qu'aux élémens arrangés expressément par une main toute-puissante pour se combattre sans cesse sans s'entre-détruire, de montrer à nos yeux ce miracle continuel ; mais les causes secondes ne participent nullement à ce prodige : il arrivera donc entre les peuples qui se disputent l'empire de la mer & le commerce exclusif, qu'épuisés de toutes parts par des efforts excessifs, obligés de surcharger les peuples pour fournir aux frais d'une

guerre dispendieuse , & aux accès d'une émulation dégénérée en haine tantôt ouverte , tantôt couvée sous la cendre , ils se dépeupleront réciproquement.

Ainsi que les meubles précieux , & après eux les rats & les reptiles même furent d'une maison prête à tomber , les mœurs , les sciences , les arts , l'industrie , & jusqu'aux moindres talens mécaniques , tout abandonne un Etat en décadence. Le nouveau monde offre à l'humanité exilée les mêmes avantages qu'elle trouvoit dans l'ancien ; & si les hommes demeurent toujours aussi barbares qu'ils le sont encore , quelque jour les peuples divisés , aussi peu instruits par nos malheurs que nous le sommes par ceux des pays où les Antiochus & les Ptolomées se faisoient autrefois la guerre , se disputeront avec acharnement les pelleteries de nos déserts.

Le projet donc de fraternité entre les peuples commerçants , loin d'être idéal & imaginaire , est le

Système de fraternité entre les peuples.

seul qui puisse remettre la cupidité à sa place ; elle est bonne quand elle obéit, exécrationnable quand elle commande. De pasteurs des humains, les Souverains cupides en deviennent les bouchers : les uns & les autres conduisent les troupeaux ; mais les premiers au pâturage, les autres à la mort.

Le Souverain, qui persuadé de l'utilité & de l'absolue nécessité du traité général proposé ci-dessus, & que je suppose ici peu instruit de l'opiniâtreté des faux calculs de l'intérêt, penseroit d'abord que les plus grandes difficultés à l'exécution de son projet viendroient de la part des Puissances qui ne font aucun commerce maritime, & qui, accoutumées à jouir des droits perçus sur les marchandises que les nations industrieuses apportent dans leurs ports, ne voudroient point borner à cet égard leur pouvoir, dans l'espérance d'obtenir les mêmes immunités dans une sorte de commerce inconnu à leurs sujets, ne doit point être arrêté par ces

foibles considérations. J'ai dit ci-dessus par quel moyen on pourroit faire entrer ces Puissances dans nos mesures, en les modifiant en leur faveur; & je suis persuadé que si par une conduite toute contraire à celle des conseils de commerce d'aujourd'hui, & par une générosité que j'ai démontrée utile & nécessaire dans les premiers Chapitres de cette troisième Partie, au-lieu de chercher à perpétuer l'ignorance & la paresse des nations qui n'entendent ni le commerce, ni les manufactures, on les aidoit & encourageoit au contraire, par tous moyens, à établir chez elles l'une & l'autre de ces richesses, ces nations entreroient bientôt avec une confiance entière dans toutes les vues de leur bienfaicteur.

Peut-être que d'abord les plus grandes difficultés viendroient de celles des puissances commerçantes, dont l'ambitieuse cupidité est fomentée par l'orgueil, & servie par de grandes vertus de patriotisme, de constance &c. Une nation, qui

se laisse journellement bercer dans les écrits de quelques visionnaires du faux espoir, qu'elle peut & doit envahir le commerce universel, & qui (je l'ose dire, moi, l'ami du genre humain) autorise également la fraude & la violence, ou du moins la souffre dans ses branches, pourvû que l'interêt de l'instant se trouve au bout; une nation, qui conserve précieusement dans ses fastes comme monument de la législation la plus éclairée, & observe soigneusement dans sa conduite la teneur de l'acte le plus tyrannique qui jamais ait été proposé à un peuple qui prétend s'unir à l'univers entier par les liens du commerce, cette nation, dis-je, pourroit bien envisager comme formé contre elle un plan de liberté générale & universelle sur la mer, & de communication libre & fraternelle entre tous les peuples. Il est pourtant vrai de dire que nulle part plus que chez ce peuple altier, il ne naît à la fois d'hommes supérieurs & clairvoyants en grand. Il est en conséquence à

présumer que, dans l'hypothèse de l'exécution de tous les plans d'utilité & d'amélioration proposés dans mon ouvrage, ces hommes attentifs auroient dès long-temps examiné les opérations, & approuvé les vuës du Roi Pasteur; que la nation entière auprès de laquelle les bons conseils prévalent toujours à la fin, auroit antécédemment profité dans bien des détails des bons exemples de son voisin. & que par-la plus disposée à juger favorablement de ses projets, elle seroit plus susceptible de persuasion sur l'utilité de ceux auxquels son accession seroit nécessaire.

En la supposant dans cette disposition, je ne vois pas ce que des têtes sages pourroient opposer dans le Parlement d'Angleterre à la proposition d'accéder au traité de fraternité universelle en fait de commerce. Il seroit aisé de leur prouver d'abord que leur célèbre acte de navigation étoit une folie dans le temps même où il fut proposé, quoique les incidens qui portèrent

236 *Traité de la Population.*
alors d'un autre côté les vuës des Puissances étrangères, en aient procuré le succès. En effet, si Louis XIV. que les Anglois ont tant combattu, & qui les a si bien servis pendant tout le cours de son regne, n'eût attiré sur lui la jalousie & les craintes de l'Europe entière, si l'Espagne, la France, le Dannemarck, & la Suede sentant comme on l'auroit dû les conséquences de souffrir qu'une nation par un acte de commerce osât déclarer toutes les autres pestiférées pour ses ports, & se réservant le privilège de faire par-tout le commerce en toute espece de denrées & marchandises, osât prescrire la nature de son chargement à tout vaisseau qui n'auroit pas le bonheur d'être Anglois : si ces Puissances, dis-je, également intéressées à cette injure faite au genre humain avoient pris des mesures combinées contre cet attentat à la liberté publique, les Anglois auroient honteusement reculé. Au lieu de cela chaque Puissance regarda cet affront comme étranger à

son fait, & contente d'obtenir la permission d'apporter chez la reine des nations les denrées de son crû ne vit de lésés dans cet acte, que les Hollandois voituriers immenses, & cultivateurs presque nuls.

Mais est ce un soulagement pour moi, quand la moitié de ma maison brûle, si celle de mon voisin se trouve consumée toute entière ? L'acte de navigation, loin d'être une des dépendances du droit de souveraineté que chacun a chez soi, étoit un attentat tyrannique contre le droit des gens ; & comme tel devoit être réprimé, si ce n'est par une ligue générale, du moins par une semblable prohibition chacun chez soi, uniquement pour les Anglois. Cet acte le seroit aujourd'hui, que toutes les nations visent à être commerçantes, s'il étoit question de le faire éclipser.

Je doute qu'il fût plus mal aisé de démontrer dans le même sens, que toutes les prohibitions usitées de nos jours pèchent également contre la justice & contre le bon

sens ; & tout me porte à croire qu'en étendant plus qu'il ne convient à mon plan , les détails du projet que je propose , on parviendrait à faire entendre à l'Angleterre , que ses peuples aujourd'hui mieux établis que tous autres sur la mer , auroient un avantage réel & prompt à l'établissement de la liberté universelle.

Et pourquoi se figurer des monstres où peut-être ils ne sont pas ? Combien de commerces lucratifs que cette nation fait par interlope , supportant les frais de la fraude & les périls du brigandage , & dont l'appas les pourroit faire entrer dans les vuës du Roi Pasteur ! Combien de motifs de guerres ruineuses rayés sur le livre des calamités du genre humain ! Quel accroissement dans le reflux immense des denrées & marchandises , dont les plus habiles navigateurs auroient le premier profit , & du moins ceux du *nolis* , &c. Depuis long - temps je suis d'assez près , quoique dans mon cabinet , les

progressions de l'esprit Anglois dans ses vuës , dans ses actions & dans ses délires , car il y en a par-tout. J'efface , autant qu'il m'est possible , de nos relations les nuages du préjugé , & des leurs , les exagérations de l'enthousiasme ; je tâche de les juger sans partialité dans ce moment même , où les préventions contre eux m'environnent de toutes parts. Je me trompe fort , ou les différentes vuës de détail qui , dans un ouvrage moins sommaire que celui-ci , jetteroient un jour avantageux sur les conséquences de mon systême , les frapperoient bientôt plus efficacement que tous autres.

En supposant toutefois que quelque Puissance , telle qu'elle pût être , refusât de se prêter à ce nouvel arrangement , soit en totalité , soit avec les modifications que j'ai admises en faveur de celles qui n'exportent rien , fort ou foible (ce qui me seroit égal en matière d'Etat où la justice seroit la seule alliée offensive & défensive dont

je voulusse dépendre) j'aiderois au privilège exclusif de ce peuple opiniâtre par la plus décidée des opérations.

Moyens de faire adopter le système de fraternité.

Je n'aurois point recours à la force pour contraindre des peuples libres à concourir à leur propre avantage ; car chacun est le maître chez soi. Je défendrois à tous les sujets de l'Etat, comme crime de haute trahison & au premier chef, tout commerce direct ou indirect avec la nation qui m'auroit renié pour son frere. Cette loi proclamée avec les plus grandes solemnités, & revêtue de toutes les formes qui pourroient la rendre authentique, seroit encore redoutable par les peines qui suivroient son infraction. La tête du fraudeur seroit mise à prix, sa maison rasée, sa postérité déclarée infame jusques à la dernière génération.

Vainement allégueroit-on contre cette sévérité, que les peines disproportionnées aux crimes sont un abus contraire aux mœurs, & qui avilit les loix. Personne ne connoît mieux

mieux que moi la vérité de cet axiome dans le courant de la société; mais la nécessité de ce régime dans le tronc a des exceptions dans les branches. La lenteur des formes reçues dans l'administration des loix civiles seroit aussi mal dans un camp, que le despotisme d'un Général d'armée, ou d'un Capitaine de vaisseau dans son bord seroit dangereux dans le tribunal de la Justice. Le commerce est une branche de la société; la célérité est son élément, & conséquemment les loix tranchantes son régime. A considérer d'ailleurs dans celle que je propose les vuës du législateur, il est aisé de sentir que celles-ci étant d'une utilité du premier ordre, ce qui les dérange merite d'être réprimé par des peines proportionnées. Quoi qu'il en soit, ennemi juré du pour & du contre, dès que je vois justice devant moi, j'établirais cette loi; je la ferois observer & (ce qui selon moi est l'ame de toute police & de tout Gouvernement) je prendrois en contravention quel'un

dont le procès & la punition rendus publics effrayeroient pour longtemps les plus hardis.

En cet état , permis seroit aux nations prohibées d'établir chez elles les mêmes défenses ; je ne m'en ressentirois aucunement ni sur terre ni sur mer , & nous vivrions de la sorte , comme gens qui ne s'entendent ni ne se voient.

Qu'en arriveroit-il alors ? On peut concevoir la chose sous deux hypothèses. La première est que chacun de son côté seroit réduit à son propre fonds. En ce cas , celui qui en auroit le plus , auroit le dernier , & je ne vois pas que celle-là fût à notre désavantage avec qui que ce puisse être. La seconde plus conforme à la tournure actuelle des choses , c'est que chacun de son côté seroit concurremment le commerce chez les nations neutres , & solliciteroit l'exclusion de son rival. Oh ! dans ce cas , je demande pour laquelle des deux parleroient la justice , les faits , & les vûes d'utilité ? Ne seroit-ce pas pour celle

qui renonçant à tout privilège particulier, ne demande de franchises que celles qu'elle offre, & d'avantages que ceux qu'elle procure ?

Enfin ou la nation Cananéenne a, au moment de l'interdiction, plus de commerce que nous, ou elle en a moins. Si elle en a plus, la perte d'une branche considérable lui doit être plus sensible ; si elle en a moins, elle est moins en état de se récupérer ailleurs de ce qu'elle perdrait chez nous. Je sçais qu'on peut me rétorquer l'argument ; mais d'une part, on ne sçauroit m'ôter l'avantage d'avoir la justice de mon côté, & un objet fixe au-lieu d'un but idéal : de l'autre, je vois d'ici à peu-près quelles pourroient être ces puissances, je connois des vuës chez elles, ainsi que des moyens chez moi, qui seroient prévaloir mon parti. J'en dis assez, mais je m'en réserve peut-être encore davantage.

Cependant ce seroit pousser trop loin le château en Espagne, que de donner comme probable l'espé-

rance, qu'un pareil état de tension pût durer sans occasionner une guerre ouverte entre des nations rivales, & déjà aigries par l'interdiction mutuelle du feu & de l'eau. C'est ici que je rappelle ce que j'ai écrit à la fin du Chapitre précédent, quand après avoir établi une florissante marine militaire chez nous, & les moyens de la soutenir & de la diriger de façon qu'elle soit en état de nous faire respecter par-tout, j'ai dit que j'allois ajouter à tant de ressorts naturels & qui naissoient de la chose, des moyens étrangers & qui nous deviendroient propres.

Revenons en effet sur la suite d'objets que j'ai présentés dans le cours de cet ouvrage; peignons le Roi Pasteur environné d'un peuple immense qui benit la douceur & la vigilance de son Gouvernement, ouvrant ses chemins, ses villes & ses ports aux étrangers qui jouiroient chez lui des mêmes avantages que ses regnicoles. Montrons ce Prince magnanime qui d'une

part a persuadé l'Europe de sa modération, & de l'autre, montré que cette vertu est fondée en principes, & qu'étant chez lui l'ame de la justice, il en veut être l'arbitre ailleurs. Bienfaisant pour tous ses voisins, il leur a communiqué les arts qui font sa prospérité, enseigné les manufactures, encouragé chez eux l'art de la navigation; ils lui doivent tout enfin, & il ne leur demande rien.

En cet état, il leur présente un traité dont tout l'objet est de rendre libre la mer & les communications, le travail & l'industrie. Ce traité visiblement utile pour la plupart des Puissances auxquelles il est proposé, a été signé, comme je l'ai dit, par plusieurs d'entre elles qui en ont visiblement goûté les fruits. Concevez, s'il se peut, quel accroissement de réputation doit avoir procuré à ce Prince une telle conduite. Chacun sçait que la réputation est le premier des biens pour tout homme, en quelque classe que la Providence l'ait placé;

mais que ce bien devient plus important pour chacun d'eux en proportion de l'élévation de son état. Un Roi de haute renommée est la principale, & pour ainsi dire, l'unique force de son Etat. Or supposant que ce Prince, ami des hommes, dont toutes les démarches & les vuës sont à découvert, dont toute la politique est sur les lèvres, soit obligé d'employer le glaive pour soutenir la cause de l'humanité ; peut-on penser que cette guerre ne devienne pas bientôt la cause commune de toutes les Puissances alliées ? & c'est alors qu'affranchi par la Déclaration de guerre des entraves de la justice qui me défendoit de contraindre même pour imposer le joug de l'humanité, je ne ferois de traité que celui dont la base seroit l'accession à la confraternité universelle dans le commerce.

Réponse à
l'objection
du fils.

Tel est le seul joug qu'il soit permis d'imposer à ses voisins, & le seul empire qu'il soit utile & praticable d'exercer sur eux. Et

qu'on ne m'accuse pas de donner ici un réchauffé de Platon & de sa République. Ce rare génie bâtissoit en l'air, & moi je parle d'après les faits tels qu'ils sont, & j'en tire des arrangemens subséquents, tels qu'ils doivent être.

Je ne vois sur tout cela qu'une objection réelle à me faire, qui est celle du fisc. Votre entière liberté de communication, me dira-t-on, entraîne d'une part la suppression de tous droits & douanes intérieures qui, selon vous, ne sont que des obstructions contraires à la circulation, de l'autre celle des droits d'entrée & de sortie des ports : par où donc remplacerez-vous le déchet énorme que votre plan cause aux revenus de l'Etat, & comment le Roi qui ne fait point le commerce, profitera-t'il de celui de ses sujets? Ne nous alléguez point ici vos axiomes philosophiques & rebatus, que les richesses des peuples sont celles du Prince; qu'où il y a plus d'hommes, les services sont à meilleur marché, d'où s'ensuit qu'un

moindre numéraire équivaut à un plus grand ; que des peuples riches & contents sont toujours prêts à se faire pour l'honneur & l'utilité de leur Prince ; que la réputation est le plus grand des biens , & autres sentences de cabinet. Nous avons assez entendu de tout cela ; nous sçaurions aussi , si nous voulions sçavoir , que plus les peuples sont riches , plus ils sont attachés à leurs richesses , & d'autant moins disposés à s'en dessaisir ; qu'où il y a plus d'hommes , il faut plus de nerf pour les contenir ; que les Princes de la plus haute réputation , Salomon , ou si l'on veut , Louis XIV. sont ceux qui ont le plus accru leurs finances &c. mais tout cela ne fait rien au fait. L'extraordinaire des guerres , la marine , la politique , la justice , la police , la maison du Prince , ne seront point entretenus avec des axiomes moraux ; ainsi donc remplacez au trésor d'un côté ce que vous lui ôtez de l'autre , sinon l'on ne vous fera seulement pas l'honneur de vous

ranger dans la classe des suivans de *Sir Politick*, qui visionnaires de bonne foi, méritent du moins quelque indulgence comme tous bien intentionnés; mais singe du renard sans queue vous serez sifflé comme ayant, en vertu d'une dialectique aussi foible qu'abondante, entrepris de nous démontrer que les fièvres quarrtes nous sont bonnes.

Ce n'est peut-être pas des gens du fisc que viendroient ces objections. Ceux d'entre eux qui n'entendent que leurs calculs, ne lisent & ne commentent que Barême, & les autres plus éclairés sçavent bien que le mieux est possible; mais incertains si le mieux public concourroit avec le mieux particulier, ils parviennent à penser, à force de le dire, que tout ce qui est, est bien, & qu'il suffit, pour être homme d'Etat, de faire l'office du jour le plus rondement & le plus utilement qu'il est possible: mais de quelque genre que puissent être les auteurs de ces objections qui, je l'avoue, peuvent du moins

venir à l'esprit de bien des gens, je leur répondrai sommairement, & sans répétition de mes anciens principes où je ne crois pas avoir rien biaisé: 1°. Que je n'ai jamais prétendu rendre les sujets de l'Etat riches, mais au contraire, l'Etat riche de sujets. 2°. Qu'en avouant qu'où il y a plus d'hommes, il faut plus de nerf pour les contenir, je demande ce que c'est que ce nerf. Si, selon mes Critiques, ce nerf est la finance, je conviendrai que j'ai fait autre part que chez eux mon cours d'anatomie, mais j'ai oui dire que le plus riche & le moins nerveux des Souverains est le Mogol; & l'histoire des révolutions d'Empires nous montre que dans le conflit de deux nations, la plus riche a toujours succombé. Si au contraire le nerf est la police intérieure, & les forces de terre & de mer, tout cela n'agit que par des hommes; & qui en a le plus, a le plus de nerfs aussi. 3°. Que les Princes qui doués d'ailleurs des plus grandes qualités, ont abusé de

l'obéissance de leurs sujets pour pousser trop loin les ressources de la finance , ont préparé par cet éclat éphémère les plus fatales révolutions , des scissions d'Empires , des banqueroutes d'Etat &c. mais que Cyrus, Charlemagne & autres , dont le nom sera toujours un éloge , ont fait les plus grandes choses sans moyens extraordinaires , & ayant toujours en horreur de fouler les peuples. Pour en venir enfin au point principal , & oubliant pour ce moment-ci par combien de raisons de fait j'ai prouvé que le Roi Pasteur doubleroit ses revenus en cultivant ses terres , j'offre un dédommagement tout simple de la diminution de revenus occasionnée par la suppression des douanes , & autres droits perçus en ce genre dans l'intérieur du Royaume & sur nos frontières : & quel est il ? accroissement d'impôts sur les terres. Je m'explique.

Il a paru cette année un Ouvrage sous le titre de *Memoire*

S. L. E. P. Ce morceau qui traite d'un des détails du régime domestique, rentre dans mon système. Les détails en ont été traités avec une grande vérité, ils démontrent, du moins par le fait, qu'il est très-possible de voir des peuples qui fournissant au Prince des subsides au moins aussi forts que leurs voisins, s'imposent encore volontairement des sommes considérables pour leurs dépenses particulières, uniquement encouragés par les avantages d'une sorte de liberté intérieure, & d'une répartition établie sur un tarif fixe & permanent.

Ces deux choses sont tellement de droit naturel, qu'on ne peut regarder les arrangemens contraires à cette façon d'être qui subsistent encore, que comme de ces restes d'enfance que l'âge mûr corrigera dans peu; mais il résulte de ces notions une preuve de fait, que les terres, dans l'état même où sont les choses, pourroient porter plus

qu'elles ne font au moyen de ces deux conditions. Oh! maintenant, si revenant sur la suite de principes incontestables par lesquels j'ai démontré que tout vient de la terre, que tout produit part de-là, quelque altération & changement que le travail ait procuré à la matière première, que toutes les charges portent en poids sur la terre, que toute industrie la fait valoir, & conséquemment que tout commerce est à son profit; si, dis-je, se rappelant cette suite d'inductions toutes simples, & que je n'ai pas inventées, on veut ajouter encore à ces avantages démontrés ceux qui, dans l'ordre économique que j'ai établi, doivent résulter du baiffement des interêts, & de l'extinction ou diminution des rentes, qui doivent porter le prix de la terre à un taux inespéré, l'on verra qu'en cet état le propriétaire payera dix pour gagner cent; que sa tourbe, son grais, son ardoise, tout enfin ce qui n'avoit point de

prix, en acquerra jusqu'à 20 pieds sous terre, & qu'il se trouvera trop heureux d'acheter par une légère subvention le concours de l'industrie universelle sur son fumier.

Voilà tout mon secret : je n'en eus jamais que de simples, & à vrai dire, je ne fais aucun cas des autres. D'ailleurs on ne doit pas s'attendre à trouver ici des projets de finance. Quand j'aurois cet esprit-là, il me seroit absolument inutile. Je n'en suis cependant pas tellement dépourvu, que je ne puisse faire une offre comme feu Girardin ; c'est qu'on fasse un relevé de ce que valent les douanes du Royaume, qu'on prélève ce qu'il en coûte pour l'entretien des préposés & les frais de la gestion de cette partie, & que le produit en soit établi sur le pied de la meilleure année en dix : j'offre alors de m'en charger, & d'en donner le double au Roi, sauf à en traiter avec tels gens qu'il me plaira, étrangers, nations ou particuliers, compagnies, chambre

du commerce , provinces , communautés &c. fans exiger que l'autorité me prête main-forte en quoi que ce soit , & promettant en outre qu'on ne payera nulle part aucuns droits de douane , d'entrée ou de sortie ni dans le Royaume ni sur la frontière. C'est , je crois au fond , avoir trop répondu à cette objection : Revenons.

L'interêt exclusif , semblable à ces fruits trompeurs qui sous une belle apparence cachent un venin corrosif , n'est autre chose qu'un poison lent qui ronge & détruit également celui qui le prépare , & celui qu'il attaque. Comment un Gouvernement , dont les démarches & les conseils tendent hautement à cet interêt , peut-il attendre de ses sujets quelque fraternité entre eux , quelque soin de la gloire de l'Etat , quelque amour de la patrie ? Ses voisins lui sont étrangers , parce qu'il n'a avec eux qu'un rapport second , si l'on peut parler ainsi ; il le sera de même aux habitans des provinces de l'Etat , qui ne le re-

garderont que comme une puissance étrangère attentive à s'enrichir des dépouilles de la vraie patrie, & ne verront sa domination que comme une surcharge : l'habitant d'une ville particulière aura les mêmes sentimens pour le corps de l'administration générale de la province ; le pere de famille pour la communauté ; l'enfant s'accoutumera à regarder son pere & ses freres comme des Vampires qui le dessechent & rendent sa condition plus mauvaise. Toutes les passions particulières enfin tendront à la dissolution de la société générale, & l'interêt déguisé sera le lien unique des citoyens entre eux, semblables à ces animaux de carnage qui s'aident & s'unissent en quelque sorte pour la rapine, toujours prêts à s'entredévorer pour le partage de la proie.

L'amour de la patrie plus que compatible avec l'esprit de fraternité.

Je m'entends opposer de toutes parts, que l'Histoire démontre presqu'en tous lieux que l'amour de la patrie n'est point du tout une branche de cette douce & recomman-

dable vertu qu'on appelle l'humanité ; que les peuples qui nous ont donné les plus grands exemples de la première de ces vertus , ont toujours été ceux qui fraternisoient le moins avec les étrangers ; que les Juifs les avoient en horreur , les Grecs en haine , les Romains en mépris ; & que l'Anglois , qui d'entre les peuples modernes est celui où le patriotisme est le plus en recommandation , fait de son droit de naturalité le titre le plus exclusif & le moins communicable ; que ce sont cependant les peuples qui eurent le plus de prospérité & de durée. Cette objection vaut peut-être la peine d'être discutée.

Les Juifs , à les examiner dans le point de vuë qui nous est ordonné , devoient , selon les vuës de la Providence , éviter toute communication étrangère pour conserver dans toute sa pureté le dépôt précieux de la Loi écrite , & se garantir de la corruption de l'idolatrie qui les environnoit de toutes parts. La même Loi nous ordonne au-

jourd'hui d'être tous frères ; mais ce n'est point dans ce sens-là que nous considérons les choses. A les voir donc uniquement en politique, je demande si l'Histoire entière des Juifs, si leur infortune éternisée offre un tableau bien concluant pour le dogme de l'intérêt exclusif.

Les Grecs toujours divisés entre eux, toujours jaloux de la prospérité publique & de la vertu des particuliers, nous font voir dans l'Histoire de leur Gouvernement intérieur le théâtre le plus rebutant de l'inconséquence humaine ; les différentes petites Républiques, qui partageoient entre elles cette patrie des beaux arts & des grands talens, s'usèrent, pour ainsi dire, les unes contre les autres. Les Grecs conquérants furent les pires des maîtres ; les Grecs assujettis, les plus vils des esclaves.

Les Romains aimerent leur patrie par-dessus toute chose ; mais qu'étoit-ce que cette patrie ? l'univers entier, dont l'Empire promis à leur postérité faisoit le premier de leurs préjugés ; toutes leurs guer-

res, tous leurs traités tendoient à cet objet unique : leurs ennemis les plus cruels une fois assujettis entroient en part des privilèges des citoyens, & faisoient portion de la patrie. Ils marcherent de la sorte à la Monarchie universelle ; & si dans les temps de leur prospérité ils devinrent orgueilleux & inhumains, ce fut un vice d'un Gouvernement étendu par-delà les bornes naturelles de sa constitution. Prospérant comme guerriers, ils déclinerent comme citoyens, si-tôt qu'ils eurent pris des Grecs la manie de traiter de barbares les étrangers, jusqu'aux temps où ces barbares étoufferent enfin leur civilité, comme le feront toujours tous barbares qu'on regardera constamment comme tels.

Quant aux Anglois, un principe d'honnêteté & de pudeur doit empêcher un Ecrivain qui se respecte de disserter sur les nations vivantes ; mais sentant bien qu'en tout & partout je ne parlerai que comme ami des hommes, j'ose dire mon avis

sur leur droit de naturalisation ; dont ils étendent d'une part , & resserrent de l'autre le privilège. Rien n'est si inconséquent que de les voir d'un côté résister dans leur île à l'évidence de l'utilité de la naturalisation des étrangers , qui leur est mise sans cesse devant les yeux par les discours & les écrits des citoyens éclairés ; & de l'autre , admettre & attirer même dans leurs colonies les Protestans de toutes les régions de l'Europe. Une raison puérile , & pour cela même frappante , leur servira pour motiver cette inconséquence. C'est , diront-ils , que le terrain & par conséquent l'objet du travail est immense dans les colonies , & borné dans la métropole. J'ai répondu dans tout cet Ouvrage à cette futile objection ; si le terrain & le travail sont portés au plus haut point de production en Angleterre , les étrangers ne trouveront pas de place , & vous ne risquez rien à les admettre ; mais *ce si là est le pendant de celui qui dit, Si le ciel tomboit. Vous vous flat-*

tez d'envahir le commerce du monde, ou du moins vous voulez en conquérir & conserver la plus grande partie ; le commerce du monde en est l'empire, vous le sçavez ; étendez donc, comme les Romains, le nom Anglois sur tout ce qui voudra bien le porter. Je ne connois d'autre ressort de puissance que des hommes, & la fable de la grenouille ne représente rien mieux qu'un petit peuple qui prétend à un grand Empire. Mais pourquoi combattre chez les Anglois, comme un faux calcul de droit, une méprise de fait qui n'est qu'un reste de barbarie & d'erreur populaire chez une nation où les cris du peuple prévalent souvent sur les bonnes raisons. Je l'ai dit, la conduite des Anglois dans leurs colonies prouve qu'ils ont senti le faux de ce préjugé, & c'est à tort qu'on les accuseroit de judaïser en ce genre.

Si ce sentiment pouvoit être bon à quelque chose, ce ne seroit qu'à un petit peuple, dont toute l'ambition se borneroit à se tenir bien

ensemble & maintenir sa liberté ; cependant tous l'ont abandonné , & les Suiffes , nation peut-être la plus sage & la plus heureufe qui ait encore paru , reçoivent chez eux fans aucune difficulté les étrangers qui viennent s'y établir.

Enfin la même raifon , qui a établi chez toutes les nations policées la défense des mariages entre proches , milite contre l'exclufion étrangère. On a voulu lier les hommes par des alliances & confondre les familles ; les unir , de peur que les plus fortes n'étouffaffent les plus foibles , provigner , pour ainfi dire , les reffoucces & les talens en tout genre. Qu'est-ce que les nations ? finon de grandes familles. Le devoir des Légiflateurs est de les unir entre elles , de faire tomber , d'abord quant au personnel , enfuite pour la généralité , ces odieufes diftinc-tions de regnicoles & d'étrangers. Le globe entier est contigu ; tous les pays font voisins , tous les hommes font freres.

Loin donc , à plus forte raifon ,

tous ces malheureux droits d'aubaine , de bris & naufrage , de péage &c. comme autant de restes d'une aveugle barbarie , & de dérivés de la Loi du plus fort , loi plus dangereuse encore pour les puissans , que pour les foibles. Peuples & Souverains , rivaux de puissance & de grandeur , je sçais le secret de faire prédominer infailliblement celui de vous qui le premier voudra m'en croire , & ce secret le voici. Celui qui le plus constamment voudra prendre la devise & la conduite de l'Ami des hommes en général , regnera sur leurs cœurs & leur affection , sorte d'empire d'où naissent tous genres de prospérité.

Il s'ensuit de tout ce que dessus , que ce beau secret de la politique commerçante , qu'on appelle *prohibition* , n'est qu'une grosse bêtise qui suppose des grûes dans nos voisins quand elle emploie l'artifice , & qui devient la plus sordide injustice quand elle se sert de la violence. Ce genre de loix con-

traies au droit naturel , n'est propre dans l'intérieur qu'à faire haïr & mépriser , comme satellites de la tyrannie , les gens préposés au maintien de leur exécution ; qu'à entretenir vagabonds les infracteurs aux dépens des sujets de l'Etat ; qu'à donner enfin dans l'opinion publique la préférence aux étoffes & denrées étrangères sur les nôtres ; au dehors , qu'à entretenir un germe de divisions , de fraudes , & de malvouloir qui ne peut manquer de dégénérer fréquemment en guerre ouverte au détriment de toutes les parties. Toute paix ne sera jamais dans le réel qu'une trêve , tant que le mal ne sera pas déraciné dans son principe ; & ce principe , ce sont *les prohibitions*.

Ce dernier raisonnement paroîtra singulier , en se rappelant l'histoire des guerres qui ont affoibli & ravagé l'Europe depuis plusieurs siècles ; mais quand j'en serai à cet article , j'espère faire voir que le système a changé , & que désormais on ne doit plus craindre que des guerres

guerres de commerce : les autres ne seront que des feux de paille faciles à éteindre ; cela se verra dans son temps. Je finis sur l'Article des Prohibitions, dont chaque branche produiroit un volume ; mais il est des choses , dont la substance seule suffit.



CHAPITRE VI.*Des Colonies.*

LE monde entier ne s'est peuplé que par Colonies. Soit qu'on adopte le système de population première que la foi nous enseigne, & dont chaque pas que l'on fait vers la connoissance de l'Histoire du genre humain nous fait retrouver les traces, & nous confirme la vérité; soit aussi qu'on veuille se jeter dans la mer immense d'incertitudes & d'inexplicabilités que rencontre le Pyrrhonisme, on ne sauroit, sans révoquer en doute sa propre existence, nier que le monde se soit peuplé par colonies.

Les colonies, branches du Gouvernement, sont comme lui un effet de la nécessité que l'esprit humain a ensuite réduit en art; mais on peut dire qu'il s'en faut bien que cette branche ne se soit perfection-

née comme le tronc. L'art des colonies est encore, selon moi, dans sa plus imbécille enfance. C'est ce qu'il est aisé de démontrer, & l'on doit me pardonner la sorte de détail dans lequel j'entrerai sur un article qui a tant de rapport avec mon sujet.

On peut diviser à cet égard les différents âges du monde en trois temps. 1°. Les premières colonies des temps nommés dans l'Histoire *héroïques & fabuleux*, c'est-à-dire, des temps, dont la mémoire n'est parvenue jusqu'à nous qu'enveloppée de fables, à travers lesquelles il est comme impossible de découvrir quelques traces de vérité. 2°. Les colonies des Anciens, à compter depuis les premiers temps où la guerre n'étoit qu'un brigandage, où l'œil de la tradition, & celui de l'histoire sa sœur cadette, a commencé à éclairer l'humanité, jusqu'à ceux où la guerre cessant d'être un mal de nécessité, elle parvint aux honneurs de l'empire, & devint une sorte de droit parmi

Trois âges
de colonies.

les humains malheureux. Cette meurtrière du genre humain supposa dès-lors le monde assez & trop peuplé. L'esprit de conquête ne regne que sur la terreur, & la terreur ne sçauroit avoir trop peu de voisins. Dès-lors les colonies cessèrent; & si quelques Princes ont encore fondé des Villes, comme en effet la plûpart des grands Princes ont eu cette noble ambition, sur-tout dans les temps anciens, ce ne furent, pour la plûpart, que des déplacemens d'un lieu à un autre. Quelques-uns de ces déplacemens à la vérité, ont moins été le fruit d'une vanité inutile, que d'une politique éclairée. Telles furent autrefois Alexandrie, Constantinople &c. & presque de nos jours Livourne, Petersbourg; mais ceci appartient aux fondations, & non aux colonies.

Il est en général vrai de dire qu'aussi-tôt que les hommes ont été assez près les uns des autres pour se retrouver, ils ne se sont presque jamais rejoints que les armes à la

main. J'ai trouvé en ma vie un Philosophe qui prétendoit que l'homme n'étoit autre chose qu'un animal foible & malin, que tous les traits de force étoient des élans hors de sa nature, semblables au désespoir qui rend un chat renfermé un animal redoutable; mais qu'au fond il n'étoit propre qu'à l'orgueil & à la mollesse dans la prospérité, & à l'abbatement ou à la rage dans l'adversité. Je n'ai jamais aimé cette philosophie-là, & l'on sent que la thèse ei-dessus ouvre la carrière à des volumes de pour & de contre, où ce dernier cependant auroit l'avantage; mais il faut avouer, qu'à ne consulter que l'histoire du genre humain, on ne peut s'empêcher de convenir qu'autant l'homme éclairé est au-dessus de la brute, autant l'homme inculte & barbare est au-dessous.

Autre vérité très-essentielle, c'est que les passions brutales & qui déshonorent l'humanité, ne lui ont jamais fait autant de mal que lui en fait ce malheureux intérêt ex-

clusif, qui paroît d'abord une passion combinée, & qui n'est au fond qu'un esclave de quelques appétits brutaux réunis. Ses ravages ont nécessité les loix & les peines au dedans, les traités & les guerres au dehors; & rien cependant n'en a pû arrêter les débordemens, que la lassitude & la foiblesse momentanée de ses ressorts toujours tendus & toujours en mouvement.

Arrêtons - nous, & considérons tous les fléaux de l'humanité ici-bas; ce sont autant de têtes de l'hydre qui partent du même tronc. Tout homme réfléchissant a senti cela avant moi, & beaucoup d'autres l'ont dit sans doute; mais je trouve qu'en ce genre on a trop désespéré de la perfectibilité de l'homme. Il semble que les Législateurs, les Magistrats, les Ministres, & tout enfin ce qui eut à gouverner l'humanité, ceux d'entre eux du moins que leurs lumières rendoient dignes de leurs places, aient statué sur ce vice - là, comme inhérent à notre substance & partici-

pant de telle sorte à notre nature , qu'il falloit seulement en arrêter les désordres trop visibles , sans espérer pouvoir en corriger le principe. Il s'en faut bien que je ne pense ainsi.

Je suis convenu de ce point pour ce qui concerne la cupidité ; je lui ai cherché une carrière libre pour s'étendre ; persuadé qu'en vain voudroit-on la borner , & que quand même la chose seroit possible , ce ne seroit qu'aux dépens d'un mobile utile & nécessaire. Mais ce que j'appelle l'interêt exclusif est autre chose ; ce n'est qu'une branche , qu'un calcul de la cupidité : ce calcul est faux , il est aisé de le démontrer tel , & les hommes sont faits pour entendre.

Ce n'est pas que je pousse la présomption jusqu'au point d'espérer que ce que la grace n'a point fait , elle qui au fond ne proscrie que cela d'entre les hommes , les raisonnemens des Ecrivains & des Auteurs éclairés le puissent faire ; mais il est certain qu'une vérité

simple, & qui parle en même temps au cœur & à l'esprit, ne sçauroit être trop répétée, & qu'à la fin elle gagne parmi nous : il est du devoir de qui la sent, de la faire connoître ; c'est ce devoir que je remplis en ce moment, où je paroiss me laisser entraîner dans une digression déjà trop rebattue dans cet Ouvrage ; mais on verra qu'elle rentre dans mon sujet actuel aussi naturellement, qu'elle naissoit de mon Chapitre précédent, où je l'ai peut-être trop allongée.

Du moment donc que les hommes commencerent à se bien connoître, loin de s'aider les uns les autres, ils ne songerent qu'à s'entredétruire. Il y eut cependant depuis une sorte de colonies, qui a quelque trait avec celles du troisième âge dont je parlerai ci-dessous.

Des peuples victorieux, pour fonder plus solidement leur empire sur des provinces conquises, transportoient & établissoient des colonies au milieu de ces provinces, &

dans les lieux les plus propres à les tenir en bride ; ils y établissoient des Vétérans, & autres gens de main. Quoique ces colonies, formées aux dépens des territoires voisins, aient été la plûpart des Villes florissantes par les soins de la métropole qui fraternisoit avec elles, ces sortes d'établissmens ne contribuant en rien à la population, ne sont pas de mon sujet, & appartiennent plutôt aux forteresses, qu'aux colonies.

Le troisiéme temps de celles-ci commence à celui de la découverte du nouveau monde, & vient jusqu'à nous, puisqu'indépendamment de ce que les différens peuples de l'Europe, qui se sont approprié l'Amérique, font chaque jour pour renforcer leurs colonies anciennes & nouvelles, nous venons de voir, depuis la dernière guerre, les Anglois fonder Halifax, & la peupler de soldats réformés, qui ne sont ailleurs que des vagabonds dangereux. Ce sont ces trois temps, dont je vais considérer la marche

& la progression, non comme le feroit le sçavant & judicieux David Hume, mais selon mes vuës auxquelles l'érudition est peu nécessaire, & simplement pour en induire, si notre façon de penser & d'agir sur cet article montre des lumières bien sûres, & un intérêt bien entendu.

Sans l'aide de nos livres sacrés, l'histoire & l'humanité ne font qu'un cahos.

Nous n'avons de connoissance des premiers âges de l'homme, que par nos Livres sacrés. Quoique très-foible en érudition, j'en sçais assez pour avoir toujours été étonné qu'il y ait eu des Théologiens assez aveugles, & des écoles assez ténébreuses, pour regarder la science comme dangereuse, & pouvant nuire à la Religion. Je trouve au contraire que toutes sortes d'études qui constituent le sçavoir proprement dit, nous ramènent à la soumission qu'exige la foi, tandis que la grace seule ou la superstition peuvent assujettir un ignorant.

L'étude des faits sur-tout, accompagnée de toutes celles qui la rendent utile & nécessaire, n'est qu'un cahos.

dans son origine, dans sa marche, dans son ensemble, & dans sa fin, pour qui forcé de se choisir des guides, raye d'abord de sa liste le plus ancien, le plus authentique, le plus simple, & le plus clair des Historiens. Notre spéculateur dès-lors se voit par-tout environné de fables tellement mêlées avec la vérité, que las de débrouiller sans cesse ce Dédale de contradictions, il abandonne ses guides fautifs, & se séparant, pour ainsi dire, de sa mémoire, il s'accroche, & se tend sur les ressorts de son esprit, tout prêts à lui manquer encore, après l'avoir ébloui par un mélange confus de notions équivoques & de folles conjectures. C'est alors que la mer d'incertitudes s'étend à l'infini. Partout il voit l'homme brute à côté de l'homme civilisé; les arts tantôt naissans, tantôt perfectionnés, étouffés par-tout, & toujours par la barbarie leur voisine, qui bientôt voit naître dans son sein l'ébauche de ces mêmes arts qu'elle eût pû conserver, & transmettre, en s'épar-

gnant les douleurs de l'enfantement. Ici les hommes sont noirs, rouges ailleurs, blancs, mulâtres, jaunes, & de cent autres nuances; les différences d'ornemens ou de difformités qu'ils tiennent de la nature, celles de leur structure, tant de variétés, dis-je, ou de contradictions, font imaginer à notre spéculateur ou même croire, sur la relation de quelques voyageurs, des êtres intermédiaires qui nous rapprochent de la brute, & le voilà prêt à voir les Faunes & les Silvains des anciens : revenant ensuite sur l'espece décidée homme, il se perd dans ses spéculations : forcé de renfermer dans le même genre tout ce qui peut produire lignée, puisqu'il voit, sans en concevoir le *comment*, que la nature se refuse à perpétuer les dérivés de deux especes différentes, il comprend dans la même dynastie le Lapon & l'Ethiopien, le Malabare & le François, le Chinois, le Caraïbe & l'Algonquin. Mais comment ces hommes si différents se sont-ils

répandus de la sorte sur la surface de la terre ? Leur souche à chacun d'eux a-t-elle été dans leur canton ? en ce cas , en remontant au premier , il faut mille Deucalions au lieu d'un. Sont-ils sortis de la terre ? mais elle ne produit rien sans germe. Viennent-ils d'un seul ? mais quelle différence ! . . . Que de ténèbres presque par-tout , sans cependant avoir jamais renoncé au don de perfectibilité , à cette intelligence distinctive qui bien conduite s'étend au besoin à l'infini ! D'autre part , que de lumières en quelques lieux ! lumières conservées comme le Feu sacré , pour se répandre ensuite sur la surface de la terre. Qu'est-ce que l'homme enfin ? D'où viennent ses loix ? Pourquoi la nécessité d'un Gouvernement ? Tout en un mot dans cette carrière n'est qu'abyme & profondeur d'incertitudes & d'obscurités ; & si l'esprit peut , en s'y jouant , trouver matière à quelques subtilités qui satisfont un amour-propre futile , il n'y rencontre pas moins un tissu

de contradictions qui desole l'amour de la recherche & de la vérité, si naturel en nous.

C'est dans le désespoir, & la lassitude où cette pénible course jette un homme vrai & de bonne-foi, que je veux lui présenter Moÿse & les Livres sacrés, dépôt inaltérable, plus authentique mille fois que l'existence même de ceux qui en nient la vérité; mais ce n'est point en cela, que je le considère. J'ouvre Moÿse, il me montre l'homme créé par un miracle perpétué sous mes yeux par ma propre conservation, & simple comme tout ce que je vois dans la nature. Il voit, sans le comprendre, dans le sein du premier homme, l'humanité entière par l'ordre, & l'action de celui qui a mis dans le premier grain de bled tout le froment de l'univers. Il voit à l'homme une destination qui lui fait sentir l'objet & l'emploi de cette sublimité d'intellect, inutile à nos besoins d'ici-bas, souvent nuisible à nos plaisirs, & dont quelques Philo-

sophes voudroient nous dépouiller, comme contraire à leur abrutissement. Il voit notre liberté nécessaire à cette destination : il en voit l'abus aussi-tôt que l'usage ; la dégradation de l'homme, mystere effrayant, mais démontré par ses effets, & qui seul nous donne la clef de ce mélange d'inconséquences, & d'excès opposés qui rendent l'homme un problème incompréhensible à la réflexion.

Ce composé de céleste & de sublime dans son institution, & de viciation dans sa racine, une fois admis dans le même être, tout se débrouille dans l'homme ; & sans recourir aux deux ames des Philosophes, au bon & au mauvais principe des Manichéens, on conçoit alors comment l'excès de la brutalité d'une part, & celui de la grandeur d'ame de l'autre, se trouvent par-tout en même nation, même ville, même famille, & souvent dans le même homme : on connoît alors & le principe qui nécessite les Loix, & l'intelligence

qui les conçoit & les rédige. L'espoir renaît dès-lors dans le spéculateur, & l'Histoire gagne dans la confiance, en proportion de ce que son esprit a repris d'affiète & de tranquillité. Ramené sur les faits, il suit sans peine alors la marche de l'humanité.

D'une souche préservée d'un naufrage universel, dont la Fable, la Tradition & l'Histoire montrent des traces en tous lieux, sortent trois familles qui dirigent leur marche vers les extrémités opposées. Avant de se séparer, un effort de l'orgueil & de l'indépendance humaine est confondu par un nouveau miracle continué jusqu'à nous & toujours subsistant. Ce prodige de la diversité des langues qui ne nous surprend plus, parce que nous sommes si bornés que tout ce qui nous est habituel, nous paroît simple, ce prodige inexplicable est marqué dans sa date & dans son principe. Ce pas fait, rien n'a plus de difficulté qui ne gagne à être éclaircie, tout se développe natu-

rellement ; la marche des empires , la naissance des superstitions qui s'épaississent en proportion de ce qu'elles s'éloignent des temps & des lieux de la lumière , l'invention des arts dûs la plupart à la nécessité , quelques-uns au hazard humainement parlant ; par ce seul chemin , en un mot , l'homme porte , à travers les contradictions & les obscurités de l'Histoire , le flambeau de la vérité , se comprend , se connoît , se corrige , & peut s'assurer qu'il marche droit au but de toute étude louable , qui est de se rendre utile à soi & à ses semblables.

C'est d'après ces réflexions , & peut-être ayant fait moi-même le pénible voyage que je propose à tout homme réfléchissant , que je me suis déterminé à cet égard , à n'en sçavoir pas plus que mon Curé ; & comme de plus sçavans ne pourroient rien nous apprendre sur l'origine de l'homme , je me crois autorisé à traiter mon sujet actuel selon ces notions.

C'est donc sur la seule Histoire que nous avons des commencemens de l'homme, qu'il faut tabler pour considérer la marche de la population, & des colonies des premiers temps. On y voit les premiers hommes, pasteurs en général, errer avec leurs familles & leurs troupeaux en tout genre, utiles & précieuses richesses. Les autorités de pere, de chef & de maître, unies & confondues composoient toutes les loix; la guerre n'étoit autre chose que le droit d'une défense légitime, & la paix, que l'hospitalité & la bonne-foi. Les familles même les plus unies se séparoient aussi-tôt ou peu après la mort du Patriarche ou pere commun: par elle les liens de la société étoient rompus; il n'étoit pas juste que des freres ou des proches égaux en degré reconnussent une autorité que la nature n'imposoit plus. Il ne restoit donc d'attachées au tronc, que les branches trop foibles pour se passer de son appui; les autres emmenant avec elles leurs rejet-

tons, alloient faire de nouvelles fouches, dont la ramification étoit bientôt sujette aux mêmes partages.

On sent aisément que si des séparations de cette nature laissoient lieu pendant quelque temps à une sorte de fraternité entre des peuples, qui ne reconnoissoient qu'un même pere, ce ne pouvoit être que quand les cantons où ils se fixoient respectivement, étoient fort voisins : encore par une fatalité inhérente à la substance de l'espece humaine toujours cupide & inquiète, voit-on que ces peuples n'attendoient souvent que le terme d'une génération, pour se regarder en ennemis souvent implacables.

Il s'ensuit de-là, & personne ne le dispute, que les branches qui se séparoient, & alloient fonder de nouveaux peuples, emportoient avec elles la plénitude de leur liberté, & ne conservoient aucune sorte de dépendance de la mere-branch. Bien-loin de-là, ce qu'on peut découvrir d'exemples de ces sortes de séparations dans l'His-

Colonies du
premier âge
entièrement
libres.

toire, montre une condescendance réciproque, & une convention établie, par laquelle le territoire premier demeuroid neutre, pour ainsi dire, & chacun alloit de son côté s'établir en d'autres lieux.

Il n'est pas à présumer cependant, que cette simplicité de mœurs se soit étendue fort loin, ni dans les terres ni dans les temps. La vie errante & pastorale ne pouvoit convenir qu'aux premiers hommes qui, en petit nombre encore, avoient des terres à choisir, ou à des brigands qui infestent un pays immense plutôt que de l'habiter. Le brigandage a succédé à la population, & il étoit impossible qu'il l'eût précédée.

Les hommes donc resserrés par la nécessité, & décidés même par la différence des terrains & des climats qui tous ne sont pas propres au pâturage, furent obligés de s'adonner à l'agriculture pour pouvoir subsister en plus grand nombre sur un plus petit terrain. Dès-lors, il n'est plus possible d'imaginer que la

mere-ruche surchargée d'habitans , & poussant au dehors ses élèves , abandonnât son logement , pour donner aux jeunes essains l'exemple & le courage de fonder des colonies. La terre nourricière demeureroit habitée , & sa peuplade en pouffoit au dehors de nouvelles qui alloient habiter des pays vaquants. Il n'est pas difficile de comprendre que le monde fut de la sorte peuplé très-prompement , & vers ses extrémités aussi-tôt que dans le centre.

Quelques réflexions sur la forte d'inquiétude qui nous est naturelle , sur notre penchant vers l'espérance , notre attrait pour les courses & notre dégoût pour regarder en arrière & revenir sur nos pas , nous amèneront à penser que des hommes jeunes & robustes accoutumés à une vie pénible , & n'ayant presque aucuns besoins , une fois les maîtres d'errer dans la vaste étendue de l'univers , & de se choisir un domicile , durent aller bien loin , & n'être arrêtés que par les bar-

rières de l'élément qui fait aujourd'hui la jonction des différentes parties de l'univers, & qui en faisoit alors les bornes. En effet, si les premiers rayons de l'Histoire nous montrent la trace de la population première partant du centre pour aller à la circonférence, on peut dire que la lumière de l'Histoire ancienne nous fait voir la population seconde revenant, pour ainsi dire, de la circonférence sur le centre.

Cependant ces premières peuplades n'apportèrent de leur pays natal qu'une tradition foible de quelques points principaux, telle que celle du déluge, dont on trouve la trace dans toutes les anciennes annales des nations, mais bientôt offusquée par une infinité de fables. Les nécessités des lieux & du climat engendrèrent quelques arts mécaniques variés selon les différents pays en proportion de ces nécessités; & bientôt les hommes répandus sur la surface de la terre eurent plus rien de commun en-

tre eux , que ce mélange inconcevable de grand & de bas , de fort & de foible , de noble & d'indigne , type de leur origine ainsi que de leur décadence.

Telle fut la marche de la population , & le régime des colonies dans les temps dont je compose ici le premier âge de l'humanité. Il est sensible , & démontré par l'ignorance où tous les peuples se trouverent de leur origine , quand ils commencerent à en faire la recherche & à désirer de se perpétuer en tout sens , que les colonies de ces premiers temps étoient entièrement indépendantes de leur souche , & n'en avoient non-seulement point reçu de loix , mais pas même conservé le souvenir. Passons maintenant aux colonies du second âge.

De même que dans les annales fautives , quoique modernes , des malheureux naturels de l'Amérique septentrionale , appellés proprement *Sauvages* , on tient parmi ces peuples si jaloux encore de leur liber-

ré, que les Algonquins dominoient autrefois les Iroquois maintenant si fiers, parce que ces derniers occupés de l'agriculture abandonnoient la chasse à leurs alliés qui avoient pris de-là une entière supériorité : ainsi dans les plus anciennes annales de l'humanité éclairée, le premier qui ait attenté à la liberté de ses semblables, fut un chasseur fier & courageux : il soumit une étendue de pays, & lui donna des loix. Ce commencement de société forcée dut naturellement en nécessiter plusieurs autres. Aussi-tôt que la force soumet quelques hommes, la crainte sa voisine en rassemble d'autres pour la repousser ; dès-lors l'humanité entière dut se réunir en différentes sociétés qui imposèrent un nouvel ordre de nécessités, & conséquemment engendrèrent un nouveau genre d'industrie.

Il fallut des loix civiles pour ordonner l'intérieur de ces sociétés, des loix militaires pour les défendre, des loix municipales pour le maintien de la chose publique ;

que, &c. Le commencement des sociétés est le temps des plus nobles efforts de l'esprit humain : aussi toutes les législations en général portent-elles l'empreinte de ce principe de grandeur & de discernement du bien & du mal moral, qui distingue & caractérise l'humanité dans toutes ses branches. La société, comme un bouclier universel, mettant chaque individu plus à l'abri des craintes, & plus en état de fournir avec facilité aux besoins qui jusqu'alors auroient affaibli son entendement, les grands objets se présenterent ; les vûes nobles se firent jour ; les arts se proportionnerent à tout cela, & l'industrie aidée des facilités que lui procura la réunion des forces, s'éleva en peu de temps à tel point que ses ouvrages, loin de se perfectionner depuis, ont souvent déchu au contraire en vieillissant, à mesure que le génie des peuples qui les ont imités, a baissé. L'art de la navigation, dont le principal agent étoit réservé à une décou-

verte particulière dans des temps bien postérieurs , fut long-temps dans un état d'enfance ; mais ses premiers efforts qui font peut-être plus d'honneur à l'industrie humaine que les derniers, commencerent à lier entre elles les différentes parties du Continent , qui n'étoient séparées que par des mers bornées.

Colonies du
second âge
conservant
mémoire de
leur origine.

C'est à cette époque qu'il faut fixer les colonies du second âge. Des mécontents ou des bannis de quelques-unes des sociétés déjà établies, des fugitifs ou des ambitieux emmenant avec eux ceux qu'ils avoient pû attacher à leur fortune, alloient chercher à fonder de nouvelles Villes, s'établissoient dans des cantons encore déserts, achetoient le territoire qui leur convenoit des anciens possesseurs, ou s'en rendoient les maîtres les armes à la main. Quelquefois une société détruite renaissoit de la sorte par ses débris. C'est ainsi que les restes de Troye s'établirent dans l'Italie, & ailleurs.

Telle fut l'origine des plus anciennes Villes du second âge. Carthage reconnoissoit Tyr pour sa souche : Marseille reclame encore son origine des Phocéens : les colonies Grecques peuplerent l'Ionie, & cette partie de l'Italie qu'on appelloit la grande Grèce. Toute l'Histoire ancienne, en un mot, montre par-tout des traces de ces sortes de filiations.

Ces colonies du second âge emporterent plus de choses de la mere ruche, que n'avoient fait les premières, parce qu'il y en avoit plus à emporter. L'invention, bornée de sa nature aux mesures de la nécessité, n'est extensible à l'infini, que parce que son principe l'est aussi. Ce qui n'est d'abord que commodité, devient dans peu nécessité par l'habitude ; en conséquence les arts nécessaires pour se vêtir, se loger &c. les réglemens inventés pour établir & ordonner la société, toutes superfluités inconnues aux premières colonies de l'univers dont je parlois tout-à-l'heure,

étoient des nécessités indispensables pour les seconds. Ils emportèrent donc toutes ces choses de leur berceau , & ce furent autant de points de reconnoissance, qui perpétuerent chez ces nouveaux peuples la mémoire de leur origine : les langues d'ailleurs étoient devenues nombreuses & variées , en proportion de la multiplication des besoins & des ordonnances de la société. Les chemins & les communications plus libres entretenoient cette sorte de fraternité. En un mot les colonies reconnurent leur souche , & conserverent en général avec elle une alliance de prédilection.

Les colonies
du second
âge libres en-
sont.

Cependant on ne voit nulle part que ces colonies aient aucunement relevé de la métropole. Le Chef ou la République leur donnoit des loix , plus ou moins relatives à celles des pays dont ils étoient originaires , selon que l'exigeoient les nécessités des temps & des lieux, l'humeur ou le pouvoir soit du peuple , soit du gouvernement ; ils en envoyoient même quelquefois de-

mander à leurs voisins , ainsi que des hommes capables de les faire exécuter. On en voit plusieurs exemples dans l'Histoire ancienne ; mais jamais ces peuples ne renoncèrent à leur liberté primitive , moins encore en faveur de la souche dont ils tiroient leur origine : & comme l'homme en général édifie avec infiniment plus de vivacité & de succès , qu'il ne sçait conserver , il arriva presque par-tout que ces nouveaux établissemens devinrent plus puissans que ne l'étoient les anciens.

Tel fut en général le régime des colonies du second âge. Depuis long-temps le berceau de l'humanité étoit en proie à l'ambition & aux malheurs , qui accablent les peuples des Monarchies trop étendues ; lorsqu'au centre de l'Europe , pays plus divisé par la nature , & mieux défendu par le caractère de ses habitans , se forma , par des travaux suivis & redoublés , une puissance destinée à réunir toutes

les parties du monde possible à connoître alors.

Depuis la naissance de Rome, l'Histoire ancienne se rapproche de nous; c'est-là l'époque où j'ai marqué la cessation des colonies du second âge, en renvoyant à l'ordre des fondations & des forteresses les établissemens que j'ai notés ci-dessus. Les invasions des Barbares dans l'Empire Romain qu'ils inonderent de toutes parts, & les incursions de leurs successeurs sur les Monarchies qu'avoient fondées les premiers, sont des dévastations, & non des branches de la population.

Enfin, la barbarie ayant plus que jamais séparé & concentré les différentes parties de l'univers, tout-à-coup l'invention de la boussole ouvrit de nouvelles routes à la curiosité humaine. Cette découverte aidée de deux autres ses contemporaines dont j'ai parlé ailleurs, nous fit connoître un nouveau monde & un nouvel ordre de cho-

ses. C'est ici que commence le troisième âge des colonies, qui vient jusqu'à nous.

Les premiers peuples de l'Europe, qui passèrent en Amérique, ne furent pas des colons, mais au contraire des Conquérans, c'est-à-dire, des dévastateurs, & les pires de tous. La soif de l'or, toujours excitée par ce qui devoit la satisfaire, fut le premier & l'unique objet de nos aventuriers. Elle a retardé long-temps leurs succès, a fait de tout temps, & fait encore de nos jours de ces vastes contrées, un théâtre d'horreurs qui déshonorent l'humanité; & cette soif, quoique moins brutale en apparence, plus éclairée aujourd'hui, puisqu'on commence à estimer ces pays par ce qu'ils peuvent rapporter au commerce autant que par leurs mines & leurs diamans, est encore néanmoins le point capital de l'attention des Puissances, puisque l'intérêt peut-être le plus sordide, & j'oserois dire le plus mal entendu

Troisième
âge des colonies.

dans les moyens , est l'ame de leur conduite en cette partie.

Inutilement ferois-je ici un précis des annales du nouveau monde depuis sa découverte , il ne pourroit servir qu'à nous faire rougir de la conduite de nos peres , sans nous porter sans doute à en avoir une meilleure. Je ne prêche la morale , qu'en tant qu'elle est l'interêt bien entendu , & dans ce sens il suffit de prendre les choses telles qu'elles sont aujourd'hui.

Le nouveau monde , dont les anciens habitans , du moins la plupart , se prétendent libres , & usent cruellement quelquefois de cet attribut envers les nouveaux , est partagé , plus en desir encore qu'en réalité , entre quatre Puissances de l'Europe : les Espagnols , établis sur les débris des deux grands Empires du Mexique & du Perou ; les Portugais , qui occupent une grande & riche province de l'Amérique méridionale ; les Anglois , qui s'étendent sur les côtes depuis ces derniers jusques aux extrémités de

l'Amérique septentrionale, & possèdent encore quelques isles dans le Golfe du Mexique, ainsi que les Hollandois; nous enfin, autrefois les maîtres, maintenant les coureurs de l'Amérique septentrionale, & insulaires au midi comme ceux-ci: chacune de ces nations a une façon d'être dans ces nouveaux établissemens, relative à ses mœurs, & à la forme de son gouvernement en Europe.

L'Espagnol toujours immuable dans ses préjugés, parce que l'orgueil en fait le tissu, & que l'orgueil est toujours content de sa façon d'être, l'Espagnol, qui de tous les peuples est celui qui a le plus retenu des vices & des vertus des siècles d'ignorance, obéit & commande avec hauteur, fait consister sa dignité dans la paresse, ne connoît de richesses que l'or & d'autre usage de l'or que le faste & l'ostentation. Il dédaigne de se courber vers la terre nourricière, & force des esclaves à s'enterrer dans ses entrailles, pour en arracher l'objet

L'Espagnol
dans ses colonies,

de sa cupidité ; vrai Mogol de l'Amérique , il a fait par le fer ce qu'il eût fait également par la forme de son gouvernement. Il a dévasté des pays immenses , il regne sur des contrées désertes , qui ne lui donnent d'autre soin que celui d'en défendre l'entrée aux étrangers ; maître terrible & fidèle sujet , il attire sans cesse les habitans de son ancienne Patrie , & lui renvoie en échange ces thresors qui la ruinerent autrefois , & dont elle ne fut plus que l'entrepôt.

Le Portu-
gais.

Le Portugais, puissance précaire, & qui n'a de la Souveraineté que l'indépendance, est en Amérique ce qu'il est en Europe, pour la conduite & le gouvernement. Il fouille les mines, & les carrières de diamans, fraude les prohibitions, & franchit les barrières des Espagnols, attire de chez eux la poudre d'or &c. le tout pour le compte des Anglois, dont il n'est que le Facteur, à titre si onéreux, que l'Angleterre perdrait beaucoup à être Reine de Portugal, & Maîtresse du Brezil.

L'Anglois , le plus éclairé des peuples d'Europe en sa conduite dans le nouveau monde , y est cependant comme chez lui, un composé de deux principes si opposés de leur nature , qu'il sera toujours impossible de les réunir en un point, & que leur alliage dévorera toute Société, comme il détruira enfin cette nation, si l'un de ces deux principes ne l'emporte à la fin sur l'autre , je parle de l'amour de la liberté , & de celui des richesses. De ces deux principes, le premier est éclairé, quoique souvent fougueux , il a le bien pour objet , quoiqu'il sçache rarement s'arrêter au cran du bien possible qui est le seul réel : il retrace sans cesse à l'homme les droits de l'égalité , de la justice , de l'humanité enfin. Le second au contraire , toujours aveugle , est une rage insatiable , soit qu'elle couve ou qu'elle laisse éclater ses fureurs ; rien ne lui coûte, rien ne l'effraye ; elle n'a d'objet que le succès , *rem , quocunque*

modo rem. La cupidité n'a vû tomber les préjugés nobles & vertueux, que pour mettre à leur place les plus viles passions : rend-elle service ? elle prête à usure. Donne-t-elle des secours ? elle les fait acheter. Elle ne sçait même se défendre, se venger, être cruelle enfin, qu'à profit. Dans ses mains le commerce n'est que fraude & violence, la politique qu'espionnage, subtilité, noirceur, & trahison. Qu'on compare ces deux mobiles d'après ces portraits abrégés & foibles, & qu'on juge si les ressorts qu'ils doivent faire mouvoir, peuvent être d'espece à s'amalgamer.

Je l'ai dit ailleurs, un peuple dont l'objet municipal & domestique est le premier de ces deux mobiles, & dont l'objet extérieur & étranger est le second, ne sçauroit long-temps unir ces deux contraires, sans que l'un des deux emporte l'autre ; mais enfin ils existent dans le système Anglois aujourd'hui, & semblables à ces combats souterrains des élémens qui

causeront un jour les plus grands ravages , mais qui , en attendant , élevent des vapeurs qui fécondent la surface de leur séjour , on pourroit peut-être leur attribuer la prospérité éphémère , dont l'Angleterre étonne l'univers depuis près d'un siècle.

Ce composé , tout défectueux qu'il est , a présidé à l'établissement de leurs colonies , & les dissonances qui en procedent , s'y montrent de toutes parts. L'esprit de liberté & de Patriotisme , que les colons ont apporté d'Angleterre , accompagné de tous ses attributs , a multiplié ces établissemens , leur a donné des loix de République , des Conseils , des Parlemens , des autorités balancées , des variétés par - tout en ces choses même , & du ferment ou un entier découragement aux lieux où l'autorité est plus militaire , que municipale : aux lieux où le Gouvernement est au gré des colons , l'industrie , le commerce & les arts s'établissent à l'instar des plus florissantes villes d'Europe ; dans les

pays au contraire , où la forme des loix est moins analogue à l'esprit de liberté , quelques avantages que promettent le sol & le climat , la population est arrêtée ; tout deserte , ou languit sans accroissement.

D'autre part , la cupidité gêne en tous sens , ou affoiblit ces mêmes colonies , pour lesquelles le patriotisme de la nation fait de si fortes avances , & de continuels sacrifices. La mer ne leur est ouverte qu'à certaines conditions , toutes onéreuses & partiales. Sur terre , elle voudroit faire des villes contre l'ordre de la nature qui a prescrit que les premiers colons habiteroient les champs , que leur superflu formeroit des villages , ceux-ci des bourgs , & que des bourgs naîtroient des villes ; au-lieu de cela , des Instituteurs , des Fondateurs , des Marchands , tous intéressés , voudroient renverser cet ordre naturel , & fonder d'abord des villes , des entrepôts , des magasins , des marchés , avant d'habiter la campagne ; semblables à

cet Architecte , qui vouloit placer tout cela dans la main du mont Athos , devenu la statuë d'Alexandre.

Elle leur a fait ensuite un plan dans les nuës , qui consiste en trois lignes , dont le triangle embrasseroit l'Empire du nouveau monde , & en conséquence celui de l'ancien. Ces trois lignes sont d'enlever dans le Nord toutes les pêches , véritable Perou du commerce ; au Midi , les mines ; dans les Terres , les pelleteries ; & le triangle entier est de s'établir de proche en proche sur toutes les côtes , projet si constamment & si ouvertement suivi , qu'il semble que l'Angleterre ait le dessein de bloquer & réduire l'Amérique par des lignes de circonvallation.

Ce dessein cependant , qui comme tout projet hors de proportion avec les forces qui l'entreprennent , ne sera jamais que le voyage de Pirrus , a dans ses branches des inconvéniens qui retardent la population , & la prospérité de leurs

colonies. Les François, dont nous parlerons tout-à-l'heure, nation avanturière, & dont le gouvernement dans leurs colonies est infiniment plus propre à la guerre qu'à la paix, compagnons naturels en libertinage, en fougue, & en valeur des Sauvages, aidés par leurs Missionnaires toujours infatigables, souvent Hommes d'Etat, viennent à la moindre rupture, le flambeau & la hache à la main, punir le pauvre colon, des attentats vrais ou prétendus de l'ambition. Plus leurs rivaux les détachent du commerce en l'opprimant, plus ils les livrent au brigandage toujours cruel & inattendu. Les propriétés Angloises se rétrécissent en réalité en proportion de ce que leur territoire s'étend en idée; personne ne gagne à ces affreuses guerres, & l'humanité entière y perd.

Le François
dans ses colo-
nies.

Le François enfin est ainsi que les autres, dans ses colonies, marqué au coin de son gouvernement, & malheureusement aussi au coin de son génie. Un Gouverneur, un

Intendant , se prétendans tous les deux Maîtres , & jamais d'accord ; un Conseil pour la forme ; gaieté , libertinage , légéreté , vanité , force fripons très-remuans , d'honnêtes gens souvent mécontents , & presque toujours inutiles ; au milieu de tout cela , des héros nés pour faire honneur à l'humanité , & d'assez mauvais sujets capables dans l'occasion de traits d'héroïsme ; le vol des cœurs , pour ainsi dire , & le talent de se concilier l'amitié des naturels du pays ; de belles entreprises , & jamais de suite ; le fisc qui serre l'arbre naissant & déjà s'attache aux branches ; le monopole dans toute sa pompe ; voilà nos colonies & nos colons.

Tels que les voilà faits , ils se font avisés aussi d'être intéressés , & terriblement. Cela leur a bien réussi , comme vous allez voir ; mais ç'a été la faute de l'Europe , plutôt que celle de l'Amérique. Arrivés ou établis les premiers dans l'Amérique septentrionale (car peu m'importe la chronologie des dé-

couvertes, qui me fait rire toutes les fois que je la vois sérieusement discutée dans des Traités) ils avoient à choisir de tous les dons de la nature, à la réserve du seul qu'on cherchoit alors, & dont ils se dégoutèrent heureusement, je veux dire les mines. La terre étoit excellente dans ses productions, la mer la plus poissonneuse qui soit au monde, le commerce des pelleteries tout neuf, & si abondant qu'on n'en sçavoit que faire. Ils se déterminèrent en braves François : ils prirent tout, & tout de suite furent plus loin, pour voir s'il n'y auroit pas encore quelque chose de meilleur. Ils étoient sept ; l'un demeura en Terre-Neuve & dit : Malgré ces brouillards je tiens ici, & toute la pêche est à nous ; deux en Acadie, qui bientôt se battirent entre eux, à cause qu'ils étoient trop serrés. Les quatre autres se furent poser à Québec, dont l'un fut à plein pied, par le plus beau chemin du monde, s'établir dans la Baye Hudson ; deux autres, pour prendre

l'air , remonterent le fleuve pendant quelques vingt-cinq , trente ou quarante jours , jargonnerent avec les Sauvages qu'ils n'avoient vûs depuis long-temps , & leur demandèrent des nouvelles , les flouterent de leur mieux , furent à la chasse aux hommes avec les premiers qui les en prièrent sans leur demander pourquoi , & seulement pour se défennuyer ; fichèrent quatre bâtons en terre , qu'ils appellerent *Forts* , par-tout où il leur parut que s'assembloit la bonne Compagnie , & sur-tout planterent force poteaux , où ils eurent soin d'écrire avec du charbon : *De par le Roi*.

Tels sont les titres incontestables que nous avons sur l'immense pays appelé la Nouvelle-France ; & je demande au fond aux autres Peuples qui pourra en produire de meilleurs de ses possessions dans le nouveau Monde. Quoi qu'il en soit , nous y voilà : & quoique nous ne pussions pas plus enlever toutes les fourrures en l'état où étoit notre commerce alors , que manger toutes

les moruës (ce n'est pas à dire ; parce que le Grand-Seigneur ne sçauroit user de toutes ses femmes , qu'il soit juste qu'un autre vienne les lui enlever) point du tout ; ces coquins de Commerçans en titre , qui furent par-tout , vinrent s'établir à ce qu'ils appellent aujourd'hui la nouvelle York ; ils se trouverent arrivés par le plus court chez les vendeurs de castors. Comme ces Marchands sont des vilains qui lésinent sur tout . ils fournissoient les couteaux , cizeaux fins , les peignes , les sifflets &c. à meilleur marché que nous , achetoient les peaux plus cher , & les Sauvages se mirent tous pour la plûpart à faire la contrebande. Nous voulûmes empêcher cela , nous nous battîmes ; & puis on se battoit en Europe , nous nous battîmes encore ; & sans nos Séminaires & nos Couvents , personne ne seroit resté à la maison , tant nous aimons à nous battre.

Tout cela cependant alloit assez bien , & nous étions du moins bons chiens du jardinier dans ces con-

trées ; quand les nécessités d'Europe firent recevoir la Loi en Amérique , & sans coup ferir nous rendîmes l'Acadie , Terre-Neuve , & la Baye Hudson ; c'est-à-dire , qu'on nous laissa le second étage de la maison , à condition que désormais nous ne passerions plus par la porte. Bien contents de cette position , nous nous pratiquâmes une fenêtre au rés-de-chaussée , nommée Louifbourg , par laquelle nous pouvions en quelque sorte entrer & sortir. Par la raison que de pauvres gens , qui n'ont qu'une écuelle , la récu-
rent du moins tous les jours , il étoit tout simple que nous eussions soin de cette porte bâtarde : gens bien entendus prétendent même que ce Louifbourg , en bonnes mains , pourroit devenir une colonie considérable , & une ville de commerce du premier ordre , entrepôt naturel de celui des deux Indes & de l'Europe ; mais ce n'est pas la peine ; tout ce qui est , est bien , & en conséquence il n'y faut rien changer. Nous laissons donc Louif-

310 *Traité de la Population.*
bourg comme il étoit , ne fût-ce
que pour en donner moins d'envie
à nos ennemis ; ils en furent tentés
cependant , & quand on ſçut qu'ils
l'avoient pris , nos politiques cher-
choient ſur la Carte , au long du
Rhin , de la Mozelle , ou de la
Meuſe , où étoit ce Louiſbourg ,
bien étonnés de n'y trouver que
Straſbourg , Philisbourg , Sarre-
bourg , &c. Les Anglois cependant
nous le rendirent pour rien , ou
preſque rien. Aujourd'hui enfin ,
c'eſt tout de bon , & ſur les lieux
contentieux , que les Romains &
les Carthaginois diſputent de l'Em-
pire. A Rome , on dit que les Car-
thaginois ſont des ambitieux ſans
principes , & qui violent ouverte-
ment le droit des gens ; à Car-
thage , que les Romains ſont des
brigands cruels. Des trois Vertus
Théologales , la Foi me paroît en
cette occaſion celle qui doit prendre
le deſſus. En effet , Carthage con-
noît les lieux , & ne ſçait pas la
guerre ; Rome ſçait la guerre , &
ſi peu les lieux , que non-ſeulement

dans mille brochures , mais encore dans ses papiers publics & imprimés sous l'autorité du Gouvernement , on y parle par-tout des Apalaches , comme on le feroit des Alpes , les traitant de barrières impénétrables , placées par la nature pour tracer les bornes des deux Empires , tandis que ce sont des roches simples , & qui à peine sortent de terre en bien des endroits. Qu'arrivera-t'il de tout cela ? En Eté , les colonies nombreuses & riches feront de grands efforts ; arriveront de toutes parts sur la retraite des voleurs prétendus , leur feront du mal & plus encore de peur ; mais une des brigades de la Maréchaussée arrivera trop tard ; l'autre s'embourbera en chemin , une troisième manquera le rendez-vous , les maladies détruiront la quatrième. Ils planteront des Forts , gagneront du terrain qu'ils auront payé au centuple de ce qu'il vaut ; l'hiver viendra ensuite , & les guerriers alors poussant plus loin leurs endiablées troupes légères , feront

de toutes parts mille maux aux malheureux colons rentrés dans leurs héritages. Beau métier pour des nations policées, qui eussent pû se prêter la main dès les premiers temps, en se retrouvant dans des terres inconnues & dans un nouveau monde ! Quoi qu'il en soit, telle est notre façon d'être, relativement au commerce & au militaire dans le continent du nouveau monde. Considérons-nous maintenant du côté du civil, de l'agriculture, des arts, de la population, de tout ce qui constitue enfin la vraie force des colonies.

La Providence a fait seule, pour ainsi dire, notre établissement en Canada. Quand les premiers dont j'ai parlé ci-dessus, s'y furent arrêtés, on en conta d'abord merveille en France, la plupart aimèrent mieux les croire que d'y aller voir : quelques-uns furent plus curieux, & tous en partant eurent soin de se munir de bons privilèges exclusifs : il fut un temps où l'on en expédioit aussi aisément à
la

la Cour de France, que de Brevets de la Calotte depuis ; le dernier privilège absorboit toujours les précédents. Le devancier dépouillé revenoit en France parler le dernier, avoit raison, & retournoit ensuite combattre son rival avec des armes toutes semblables.

A cette navette de Privilégiés succéderent des Protecteurs, des Princes, qui n'en tinrent cure ; des Dévots, qui y envoyèrent de quoi prier Dieu. Il faut avouer cependant, que c'est au zèle de plusieurs de ces derniers, qu'on dut les principales racines que nous jettâmes dans ce pays-là. Les Missionnaires s'écartèrent chez les différentes nations des Sauvages, en connurent l'esprit & la langue ; acquirent, au prix de beaucoup de sang & de travaux, bien du crédit chez plusieurs d'entre eux ; & nos ennemis se plaignent encore chaque jour des effets de ce crédit qui leur est souvent fatal. Les établissemens d'ailleurs relatifs au ministère de la Religion, qui trop multipliés

surchargent souvent une société toute établie , peuvent être très-utiles à une colonie naissante , & si éloignée. Ce sont autant de compagnies , qui excitées par ce desir toujours vivant d'établissemens particuliers , ne laissent pas de concourir à l'établissement général.

Après les Protecteurs ci-dessus cités , vint la Compagnie des cent Associés , tous les plus puissants de l'Etat , & qui ne firent rien du tout ; au contraire , tout retomba dans une langueur absolue. Enfin parut la célèbre époque de la naissance des vuës maritimes en France ; mais M. de Colbert , tout Colbert qu'il étoit , se trompa en un point qui a pendant long-temps encore arrêté le progrès de cette colonie. Au lieu de songer à peupler de colons transplantés & affectionnés un pays immense , excellent de sa nature , & qui s'offroit de lui-même à la population , notre Conseil s'obstina à vouloir ramener les Sauvages dans le sein de la colonie , les y établir en bourgades , & leur don-

ner les mœurs Françaises.

Toutes les raisons qu'on oppo-
soit de dessus les lieux à ce projet,
passerent long-temps pour de vai-
nes excuses. Un mot seulement eût
suffi pour montrer la vanité de
cette idée ; & puisque les Conseils
des Rois n'ont pas le temps d'étu-
dier la nature de l'esprit humain,
ils doivent du moins ne jamais per-
dre de vuë l'Histoire & les regi-
stres de l'expérience, qui doivent
composer leur métaphysique. L'on
ne trouvera pas un seul exemple
d'un peuple brave & indépendant,
qui volontairement ait échangé sa
liberté contre des commodités,
dont l'habitude ne lui a pas fait des
besoins ; d'un loup, qui de son
plein gré soit venu prendre le col-
lier du chien. Ce fut pourtant à
ce plan-là que l'on sacrifia long-
temps les secours réels que devoit
attendre d'un Ministère éclairé une
colonie aussi essentielle, ainsi que
plusieurs nations voisines & amies,
qui assez faciles pour se laisser en-
partie détourner vers cet objet par

les Missionnaires, ont assez perdu de leurs mœurs pour succomber sous l'effort de leurs ennemis, & n'ont pas assez pris des nôtres pour faire de véritables colons. Bien peu d'entre ces nations nous sont utiles, le reste a fondu comme la neige au soleil, & cependant au lieu de *franciser* les Sauvages, ceux-ci ont *sauvagisé* les François, & accoutumé notre jeunesse au métier de coureurs de bois, épidémie qui la détruit & la rend incapable de cette subordination qui est l'ame des colonies. Nous nous sommes enfin ravisés, mais comme on se ravise en France, c'est-à-dire, à *demain les affaires*, & *demain*, l'idée de la veille a fait place à une autre : d'ailleurs la racine principale, je veux dire l'*Acadie*, étoit alors perdue. O nation frivole ! à la fin les chenilles deviennent papillons, mais le papillon ne sçauroit passer l'hiver sans miracle.

Cette envie de courir cependant, cette folie d'entreprendre au-delà de ses forces, nous a fait faire

le pas le plus important & le plus recommandable vers la découverte du nouveau monde. Je doute que l'Histoire ancienne ni moderne fasse mention d'aucun exemple d'opiniâtreté, d'audace & de constance qu'on puisse mettre à côté de la découverte, & traversée de cet univers du Nord au Sud, de l'Embouchure du fleuve S. Laurent à celle du Mississipi par l'interieur des terres. On diroit que notre courage, quand la fortune sembloit s'apprêter à nous fermer d'un côté les avenues du continent, cherchoit à s'en ouvrir d'autres. Si l'engourdissement des beaux arts va chez nous au point que la patrie refuse un *Camoëns* au célèbre Cavelier Sr. de la Salle, du moins l'Histoire doit-elle transmettre son nom à la postérité, comme celui d'un des plus renommés bienfaiteurs de l'humanité. Ce héros qui, comme Moÿse, périt à l'entrée de la Terre-promise & si long-temps cherchée, faillit emporter avec lui tous les fruits de son travail. C'est de

nos jours qu'on a rassemblé les matériaux épars du projet de ce grand homme. O siècle éclairé ! vous avez bien fait la leçon aux siècles précédents par la justesse de vos connoissances & de vos mesures pour cet établissement ! D'abord pour vous y inviter, il fallut vous montrer des mines ; la poudre d'or y voltigeoit par tourbillons si épais, qu'ils offusquerent la vue perçante de cette nation philosophe jusques dans la rue Quinquempoix. Ensuite on voulut peupler, & pour cela l'on vuida les hôpitaux, les maisons de force, & toutes les sentines du genre humain. Le *Missipi*, mot devenu plus effrayant que la rouë, reçut pour colons & fondateurs l'ordure & les vomissemens d'une Ville impure, pour qu'à jamais tout honnête homme eût honte de tourner les yeux de ce côté. De tels gens ne pouvoient qu'exasperer les naturels du pays, dont la bien-veillance est si nécessaire dans des commencemens d'établissement : les emplacements fu-

rent d'ailleurs si bien choisis , qu'il en fallut changer autant que de stations en un Jubilé ; division au-dedans , guerre au-dehors. Tels furent les fonde-mens de la colonie de la Louisiane. La Providence a voulu qu'elle tint malgré tout cela , & l'on en sent aujourd'hui l'importance ; mais qu'on se souvienne qu'elle ne tient qu'au Canada. Le Midi est pour le Nord l'autre du lion , tout y vient , rien ne s'en retourne. Appuyez les racines du Canada , établissez & renforcez les communications si heureusement découvertes , c'est la véritable barrière à l'ambition des Anglois , & non vos Apalaches.

Tel est le précis de l'état actuel des colonies de l'Europe dans le nouveau monde. J'ai cru inutile de faire entrer dans cet abrégé le détail des différens établissemens dans les isles. Cet article seroit très-important , si mon objet principal étoit le commerce ; mais je ne le considère lui-même que relativement à la population , & l'on sçait déjà que mes vues de commerce sont très-

générales, & suppriment la science des détails. Considérons maintenant si la véritable prudence a plus de part à la conduite des différens peuples de l'Europe relativement à leurs colonies, qu'elle n'en eut à l'établissement de ces accroissemens du genre humain ; & si le système effrayant de singularité, mais aussi de vérité, que j'ai expliqué dans mon Chapitre précédent, ne seroit pas en Amérique, comme en Europe, la voie sûre de l'utilité générale & particulière, dont nous nous écartons visiblement.

Ces colonies
du troisième
âge dépendent
& comment.

Nous avons, en fait de colonies, enchéri sur les anciens, en ce que nous avons dans ce troisième âge imaginé de conserver un empire absolu sur des sujets aussi éloignés : mais avant d'examiner si nous avons en cela bien ou mal fait, il faut considérer quel a été notre but primitif dans ces sortes d'établissemens, c'est-à-dire, discuter le principe avant les conséquences.

Un motif de pure curiosité mêlé de cette espérance vague qui en fait

toujours partie , fut le mobile des premiers voyageurs qui découvrirent le nouveau monde. Les beautés de la nature entassées dans ces belles contrées , aidées des avantages de la nouveauté , & exagérées dans les récits des premiers aventuriers , mais plus que tout , l'appas des richesses dont ils revenoient chargés , en firent courir nombre d'autres sur leurs pas. Le bonheur (s'il est permis de nommer ainsi un arrangement de circonstances où la main de la Providence est visiblement marquée) présida à la conquête des deux grands Empires du Mexique & du Perou. La fortune & le courage des Capitaines qui en devinrent les conquérants , ne les éblouirent pas au point de les faire manquer à leur devoir envers leurs Princes. Ce miracle étoit réservé à la fidélité Espagnole. Ce n'est pas qu'une affectation d'indépendance leur eût aisément réussi ; la soif de l'or attiroit à chaque instant de nouveaux aventuriers dans ces riches con-

trées, tous munis de différents pouvoirs accordés par la jalousie de la Cour & des Gouverneurs. L'exemple des crimes précédents, le jeu des grandes passions, l'habitude contractée de la violence, tout ébranloit la subordination entre les vainqueurs cruels, & leur faisoit tourner contre eux-mêmes le glaive teint du sang des malheureux Indiens. Le désastre de Gonzalez Pizane, le seul qui ait réellement affecté l'indépendance, aussi promptement abandonné que péniblement établi, n'étoit pas propre à leurrer les imitateurs.

Soit vice donc, ou vertu, les Chefs Espagnols donnerent les premiers l'exemple de cette dépendance du nouveau monde pour l'ancien, qui ne s'est pas démentie depuis; & toute leur ambition se tourna vers le desir de s'enrichir. Les Navigateurs des autres nations qui découvrirent les autres parties de l'Amérique, n'avoient que le même but; & les Souverains de l'Europe voyant un Roi d'Espagne & des

Indes, commencèrent à comprendre que les Ducs de Normandie d'autrefois avoient été des ignorants de permettre aux Hauteville de conquérir la Sicile pour leur propre compte, & qu'un Congrès assemblé à Utrecht ou à Soissons eût dû décider s'il étoit opportun de donner le Royaume de Jerusalem à l'infant Godefroi ; d'autre part, il ne fut plus question de conquêtes, dès qu'on ne trouva plus de sociétés réunies en forme d'Empire, & résolues à disputer le terrain ; mais profitant de la facilité des naturels du pays ou de leurs divisions entre eux, chacun en arrivant se mit à parcourir le plus de pays qu'il lui fut possible, toujours en prenant possession au nom de son maître, & ce fut pour ces limites imaginaires qu'on combattit quelquefois depuis, comme pour les autels & les foyers.

A la réserve de l'avantage idéal d'un titre venteux, on ne voit pas trop, à ne considérer les nouvelles acquisitions que du côté de la do-

mination, quelle sorte de profit en tireroient les Princes d'Europe. Je ne sçais si les armées, la magnificence, l'autorité enfin des Rois d'Espagne se sont accrues depuis qu'ils ont joint les Indes à leurs Etats; mais on sçait que des Princes, dont la puissance a doublé de nos jours en tout cela, le Czar, le Roi de Prusse &c. ne possèdent point d'Etats dans le nouveau monde. Aussi les premiers aventuriers qui aquéroient ainsi d'immenses Provinces à leurs Souverains, obtinrent-ils à peine un instant de leur attention, & quelques secours qu'on leur permettoit de tirer de l'Europe, plutôt qu'on ne le leur donnoit. Les Princes occupés chez eux de leurs véritables affaires, faisoient de longues guerres pour acquérir une Place, un Baillage, & se soucioient peu des vastes acquisitions qu'on faisoit pour eux dans le nouveau monde.

L'esprit du commerce se perfectionnoit cependant, & les productions de l'Amérique, toutes super-

fluités autrefois , maintenant nécessités absolues , devinrent l'objet le plus important du commerce de l'Europe. Dans ce sens-là, l'on n'eût voulu d'abord que des entrepôts , tels que les nations commerçantes en ont sur les côtes de l'Afrique & de l'Asie ; Comptoirs fortifiés , où les différentes compagnies auxquelles ils appartiennent , exercent une juridiction renfermée dans leurs murs , auxquels est joint tout au plus un médiocre territoire ; mais bientôt on s'aperçut que les meilleures productions du nouveau monde avoient besoin d'être cultivées , & manufacturées sur les lieux pour être rendues propres au transport ; en conséquence , il fallut fonder des Villes , cultiver les terres ; en un mot établir & peupler des colonies en forme.

De ces trois choses si peu faites pour être combinées , à sçavoir l'esprit de domination , celui du commerce , & celui de la population , il s'est formé un système neuf , & si je l'ose dire , monstrueux , qui

Troisième
principe
d'un système
monstrueux
qui constitue
la politique
actuelle de
l'Europe re-
lativement à
l'Amérique.

constitue la politique actuelle de l'Europe relativement à l'Amérique. L'esprit de domination voudroit embrasser plus d'étendue de pays, que tous les sujets actuels n'en sçauroient enceindre, les placât on un à un seulement à portée de se parler avec un porte-voix. Il voudroit en outre gouverner ses sujets Américains autant & plus despotiquement que ceux qui sont à la porte de sa capitale. L'esprit de commerce, dont le ressort au fond est de vouloir tout pour soi & rien pour les autres, regarde les colonies comme les fermes du commerce; veut les nourrir, les vêtir, les meubler, les parer à son prix & à sa fantaisie, avoir leurs denrées aux mêmes conditions, leur permettre & leur prohiber selon son intérêt; traiteroit enfin volontiers les colons, comme l'on dit que les chats-huants traitent les souris dont ils font provision pour l'hiver, leur apportant du grain, mais leur cassant les jambes pour les empêcher d'en aller chercher où bon

leur semble. L'esprit de population enfin, sent bien la nécessité de renforcer & d'accroître les colonies; mais gêné dans sa liberté par le premier de ses confreres, dans son industrie par le second, il ne prend que de fausses mesures, & dont l'effet est précisément le contraire de son objet. S'il ordonne, par exemple, la division des biens par égale part, espérant par-là d'une seule famille en faire quatre, il se trouve qu'au lieu d'un fort propriétaire en état de faire valoir son bien, & de faire les frais nécessaires pour l'exploitation des denrées qui ont presque toutes besoin d'être manufacturées, il en arrive quatre ou cinq foibles qui vendent le mobilier, & laissent en friche l'immeuble: s'il attire des étrangers destinés à la culture des terres, ces esclaves deviennent marchandise, leur malheur rend leurs maîtres plus fainéans, & tout homme doué par la nature du suprême avantage d'une couleur blanche se croit privilégié pour l'oïveté. En un mot, tous

les arrangemens de ces sociétés jurent, & contrastent les uns avec les autres. Tâchons d'en démontrer la discordance & l'instabilité; démonstration d'où naîtra naturellement la preuve, que le paradoxe politique que j'ai établi dans le Chapitre précédent, loin de nuire à la prééminence & prospérité de l'Europe, & de chacun des Etats qui se disputent la Souveraineté de l'Amérique, seroit au contraire le seul moyen d'éviter l'épuisement, où le mauvais système actuel les jettera nécessairement; de peupler & féconder cette admirable & languissante partie de l'univers, & de faire en un mot le bien de l'humanité en général, & en particulier.

COMMENÇONS par les inductions simples & frappantes à opposer à l'esprit de domination. Je les traiterai assurément toutes, tant celles-ci que les autres, fort en abrégé. Il y auroit de quoi faire des volumes sur ces matières intéressantes. Je demande donc à

l'esprit de domination, ce qu'il veut faire des contrées immenses qu'il ne sçauroit peupler, qu'à peine il peut parcourir, & dont les différentes parties ne sçauroient avoir de correspondance entre elles, que par le moyen de coureurs insensés dans leurs entreprises, dérégles dans leur conduite, infidèles dans leurs rapports, & qui loin de porter dans ces régions écartées les lumières & les mœurs qu'ils doivent à leur éducation, en rapportent au contraire dans leur patrie les vices, l'indépendance, & la brutalité des Barbares épars dans ces forêts. L'objet d'un Gouvernement sage n'est pas sans doute en cela de régner sur des déserts, & d'y établir un empire aussi fructueux & considéré, que l'est celui du Grand Seigneur sur les Algériens, & autres Pirates des côtes de la Barbarie.

Notre plan en France, me dirait-on, (car au fond ce n'est que pour elle que je parle) est de multiplier les productions de notre ter-

Faux calculs de l'esprit de domination relativement au système pris pour l'Amérique.

ritoire, en nous appropriant celles d'un pays abondant que nous avons acquis par tant de travaux. L'indépendance est l'attribut le plus cher, ou pour mieux dire, l'essence de la souveraineté. Nous avons de temps immémorial réduit nos voisins en Europe à nous craindre pour la leur, plutôt que de songer à entamer la nôtre; mais ce qu'ils n'oseroient imaginer même d'entreprendre par le fer, ils l'opèreroient par le commerce, si nous ne nous mettions en état de nous passer d'eux. Les productions de l'Amérique sont devenues des nécessités en Europe, il faut donc que nous en ayons de notre propre crû. Nos colonies du Midi rempliront notre objet à cet égard. Quant à celles du Nord, la pêche & les pelleteries, les bois de construction, & autres denrées d'utilité première les rendent assez importantes; & quant à la célèbre communication que nous desirons d'entretenir, elle est nécessaire pour le maintien de la Louisiane, colonie

nouvelle , ferrée des deux côtés par deux nations jalouses & bien établies , située en un territoire qui nous promet la plus singulière fécondité , mais sous un climat lâche , & qui demande au Nord des défenseurs.

Ce plan est beau sans doute , & même judicieux ; mais permettez-moi d'élaguer dans ma réponse tout ce qui est relatif au commerce , qui aura tout à l'heure son article. Cela posé , je vois dans votre hypothèse un grand arbre qui prend sa racine dans le Nord , & jette des branches jusques au Midi. Or , comme toute sa force dépend des racines , c'est donc là d'abord que doit se fixer toute votre attention. J'ai dit ce que je pensois de Louisbourg ; mais l'Acadie , votre plus ancienne & plus assurée possession autrefois dans le continent , l'Acadie , que vous avez cédée le lendemain du jour que vous démeubliez votre Capitale... Heureux le Ministre qui signera le Traité de sa restitution ! & ce Ministre sera celui qui sçaura

ne point craindre la guerre de trente ans , pour acquérir une bonne & stable paix : plus heureux encore celui qui viendra à bout de la peupler & fortifier , de façon qu'elle n'ait désormais rien à craindre. Mais ce mot de digression me jette hors de mon sujet , & même de mon personnage naturel ; revenons.

Il s'agit donc de peupler , & de renforcer vos colonies. Oh ! je ne vous demande pas si une dépendance absolue dans son Gouvernement , qui n'ose rien entreprendre sans une permission d'Europe , rien décider sans une consultation & des ordres précis demandés à des Ministres déjà trop chargés , & obligés d'abandonner comme détail à des sous-ordres ces objets éloignés , tout importans qu'ils sont ; je ne vous demande pas , dis-je , si vous croyez cette méthode bien propre à remplir l'objet ci-dessus. Vous faites de cette subordination le principal rempart de votre domination contre le penchant naturel qu'ont des sujets si éloignés à se-

couer le joug. Je crois cependant qu'il y auroit un moyen plus sûr ; ce seroit de rendre ce joug si doux , qu'il fût recherché comme protection, & non redouté comme oppression. Il est même vrai de dire , que c'est le seul moyen de venir à bout de votre plan. Vous convenez qu'il faut peupler , & fortifier vos colonies ; je crois qu'il en est à leur égard , comme d'un champ qu'il faut défricher , labourer , fumer & semer , avant que de rien recueillir. Si donc vous envoyez sans cesse à vos colonies sans songer à en rien retirer ; si vous leur donnez des Chefs d'une probité reconnue, d'une autorité naturelle & prise dans la gravité des mœurs , patients , généreux , sçachant estimer les hommes , découvrir , & cultiver leurs talens ; si vous payez bien ces Chefs , & les mettez à même de tenir un grand état sans percevoir aucuns droits onéreux sur le commerce , & moins encore sur la débauche & les folies des colons ; si vous les y laissez long-temps avec

une autorité entière ; si , fermant l'oreille aux plaintes & cabales des vauriens toujours soutenus dans les Cours , vous déshonorez , quand ces Chefs reviendront , ceux qui se feront enrichis dans leurs places , & récompensez ceux qui reparoîtront avec la pannetière & la houlette , dormez alors sur les détails , & ne veillez qu'aux secours principaux , & au choix des dépositaires de votre autorité ; vos colonies se peupleront & se renforceront d'elles-mêmes avec une rapidité , dont les progrès vous étonneront.

Mais , dira-t-on , ce système spécieux dans l'exposition seroit dans la pratique précisément le moyen de relâcher tous les chaînons qui lient ces parties éloignées à la masse , d'écarter les rapports des Provinces à la Capitale , & de faire de ces plantations cultivées avec tant de soin , des Etats distincts & séparés de la Métropole.

Oh ! nous voici revenus à l'admirable axiome , *divide & impera* ; de crainte que les colons ne devien-

ment trop indépendants, il faut les maintenir foibles & grossiers, les livrer à un gouvernement interca- dent, leur rendre enfin le joug ha- bituel; c'est ainsi, dit-on, que Gènes a gouverné la Corse. Mais je veux que cette façon de faire vous réussisse en ce point; toujours est-il, que vous êtes convenus de la nécessité de peupler & de forti- fier les colonies. Vous sentez vous- même que votre méthode actuelle n'y est pas propre; & tandis que vous languissez dans vos foyers sans aucun accroissement, vos voi- sins & vos rivaux qui suivent ma méthode, du moins en ce qui con- cerne la liberté intérieure, l'esprit patriote des colons, & les secours continuels que leur accorde la Mé- tropole; vos rivaux, dis-je, gagnent chaque jour du terrain. Vous les combattez encore avec vos Sauva- ges, & la valeur de quelques co- lons; mais, outre que ce n'est qu'un feu de paille, qui brûle la pointe des feuilles, & n'empêche pas l'ar- bre de jeter bientôt de nouvelles

branches & de plus fortes racines, ces foibles races d'ennemis dangereux, nommés Sauvages, empoisonnés chaque jour par les eaux-de-vie que leurs ennemis leur apportent en abondance, disparaissent à vue d'œil de dessus la surface de leur terre natale. Vous vous trouverez un jour isolés & livrés à vos propres forces, qui diminuent en proportion de ce qu'augmentent celles de vos rivaux. Il n'y aura bientôt plus pour vos colonies, demeurées foibles, que l'alternative, ou d'arborer le pavillon d'Angleterre, ou d'avoir été.

C'est donc une nécessité absolue, que de peupler & fortifier vos colonies. Elles ne sont pas situées de façon à vous permettre d'en jouir long-temps dans l'état où elles sont. Or il n'y a certainement pour cela de moyens actifs, que ceux que je propose.

Quant à la perpétuité de dépendance de leur part, devriez-vous m'en croire, si je vous en répondois? Eh! qui vous répondra de
votre

votre propre stabilité? Le nouveau monde certainement secouera le joug de l'ancien, il y a même apparence que cela commencera par les colonies les plus fortes & les plus favorisées; mais dès que l'une aura fait le saut, autant en feront toutes les autres. Vainement nos petites cervelles, tant de Londres, que de Paris, se creuseroient en spéculation pour empêcher cet événement; ce qu'elles feront pour le prévenir, en accélérera l'accomplissement. Cet écrit durera, j'espère, plus que moi, & j'y consigne cette prophétie, dont je n'ai assurément pas les gants; mais je considère cette défection d'un tout autre œil que ne font nos Hommes d'Etat d'aujourd'hui, & je pense que la nation, à laquelle ces colonies feront fauxbond la première, sera la plus heureuse, si elle sçait se conduire selon les circonstances. Elle y perdra beaucoup de soins & de dépenses, & y gagnera des freres puissants, & toujours prêts à la seconder, au lieu de sujets souvent onéreux.

Le nouveau monde secouera le joug de l'ancien.

Mais enfin, cette alternative n'est plus d'option pour nous, les Anglois en veulent bien courir les risques : leurs principales colonies sont, à peu de chose près, les sœurs de leur Métropole ; & marchant sur ce pied-là, elles nous auront bientôt absorbés, si nous ne les combattons des mêmes armes. Renforçons donc nos colonies ; du moins au pis aller, & en cas de défection générale de l'Amérique, les nations d'Europe, qui auront établi le plus de leurs freres dans le nouveau monde, auront le droit le mieux fondé à la reconnoissance & à la confraternité des habitans de ce nouveau théâtre de l'humanité ; & il faut avouer qu'à cet égard, nous avons un avantage pris dans la nature du François, qui, propre à tous les climats, à tous les lieux, à toutes les courses, a cependant toujours un œil ouvert sur sa Patrie. Cet événement ne la défigureroit point.

La France depuis douze cents ans fait l'admiration du monde

connu, elle le seroit bien encore du nouveau monde dans toute sa future splendeur ; mais en supposant que la prospérité Américaine pût un jour effacer notre lustre, est-ce cette splendeur de comparaison qui fait notre gloire & notre bonheur ? Il s'ensuivroit de-là qu'il vaudroit bien mieux vivre parmi des gens contrefaits de corps & d'esprit, pour être un phénix parmi eux, que dans une société choisie où l'on ne seroit qu'un homme ordinaire. Cet amour propre-là seroit au-dessous de l'instinct de la brute. J'ai dit & démontré, en parlant du commerce étranger, que la prospérité de nos voisins faisoit partie de la nôtre ; c'est un des principaux arcs-boutans de mon système, mais dont la vérité est tellement sensible & frappante, que les préjugés contraires ne peuvent être regardés que comme un encroutement de cette barbarie dans laquelle nous sommes encore plus d'à moitié plongés. Ceci nous mène naturellement à la discussion des

340 *Traité de la Population.*
privilèges de l'esprit de commerce
dans la direction des colonies.

Faux calculs
en ce genre
de l'esprit de
commerce.

Il est donc dit & établi, que le commerce est le principal, ou pour mieux dire, l'unique objet de notre ambition & de nos travaux en Amérique. Cela posé, notre conduite dans le nouveau monde (pour ne parler que de nous) administre par les faits la plus éclatante preuve de la vérité de l'axiome que j'ai établi ailleurs, que *le commerce doit servir en liberté, & jamais ne commander.* Considérons notre conduite passée & présente, & nous verrons de combien d'erreurs elle est susceptible ce déplacement d'être qui fait marcher devant ce qui de sa nature doit suivre, & qui veut labourer avec un soc renversé. On conçoit aujourd'hui qu'il étoit impossible de commercer en Amérique sans s'y établir : mais combien de temps & d'avantages ne nous a pas fait perdre la cupidité de nous enrichir par des traites & des retours apportans, avant que d'avoir fait un établissement solide !

Des deux objets même de commerce que nous présenteoit l'Amérique septentrionale, l'un est d'utilité première, immense, & d'une facilité surprenante ; ce sont les pêches : l'autre, d'une utilité seconde, bornée, & d'un genre dépendant, & plein de difficultés d'une nature à croître chaque jour ; ce sont les pelleteries. Nous nous sommes cependant livrés tout entiers à cette dernière, & de façon que, tandis que nous avons pris tant de précautions également inutiles, coûteuses & tyranniques, essuyé tant de guerres, sans celles qui nous attendent, pour nous conserver la traite exclusive des pelleteries, nous avons négligé dix occasions où il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour chasser nos ennemis de Terre-Neuve. Nos pêches errantes ne font presque rien, & nous n'avons aucune pêche sédentaire passablement établie.

Ecoutez le commerce encore actuellement, & appréciez d'après son estime l'importance de vos co-

lonies. Le Canada lui paroîtra la dernière de toutes : c'est, dira-t-il, la plus pauvre, on n'en peut tirer que quelques bois & des pelleteries de peu de rapport, & il ne la considérera que comme servant de barrière aux entreprises des Anglois sur la totalité du continent. Les pêches cependant, ce Perou inépuisable des Hollandois, qui entretient tant de bâtimens, exerce & endure tant de matelots, qui procure aujourd'hui à l'Europe un quart de subsistance, & de celle sur-tout des pauvres gens, article si intéressant, les pêches nous seroient interdites sur le grand banc & dans le fleuve, si nos établissemens de l'Amérique septentrionale venoient à tomber. Ce seroit par là que nous deviendrions vraiment tributaires de nos voisins, & tout autrement que par le sucre, le café & l'indigo, matières d'une utilité seconde, & nullement de nécessité : mais ce sont le matelot, l'armateur & le cabotage qui subsistent par les pêches, & qui en nourrissent trois

millions de sujets du Roi. Le commerce considéré comme état à part, n'y gagne rien; le Canada produit beaucoup de grains, & se passe de nos farines; ses habitans ont plus besoin de raquettes pour courir sur la neige, que de souliers brodés; sa pauvreté qui entretient sa valeur, lui prohibe le luxe qui ruine les Créoles pour enrichir des faiseurs de pacotilles qui ne rapportent souvent des isles que des billets insolubles. En conséquence le commerce, qui en général est politique comme Petit-Jean de la Comédie, ne s'intéresse au Canada que par oui-dire.

Mais que fait-il enfin pour ses chères isles? En quoi ce commerce si vanté est-il si avantageux à l'Etat? Pour peu qu'on se rappelle les principes que j'ai établis dans tout le cours de cet Ouvrage, on verra d'un coup d'œil que dans la partie qui ne consiste qu'à y porter nos farines & nos vins pour en rapporter les denrées du pays, ce commerce-là est très-ruineux; c'est

échanger notre suc alimentaire contre des denrées de nulle substance, nourrir des peuples éloignés, & dont le Souverain ne peut tirer presqu'aucun des services qu'il doit tirer de ses sujets, aux dépens de ceux qui devroient environner son trône, accôûtumer les Régnicoles à échanger le nécessaire contre le superflu, & les Créoles à n'avoir qu'une subsistance précaire, & si coûteuse, que la forme seule en prononce peine de mort contre le peuple & les pauvres.

Mais, dira-t-on, nos farines & nos vins, nous les tirons de cantons qui n'auroient pas de débouchés sans cela; or le transport nourrit & entretient un nombre de matelots & gens de mer, genre d'hommes si nécessaires selon vos propres principes.

De ces deux raisons, la première ne part que de la hideuse ignorance qui nous fait supposer qu'il peut jamais y avoir trop de denrées dans un Etat. L'on ne m'a pas lû, s'il reste encore quelques

traces de ce préjugé à mon lecteur ; & quant à la seconde qui regarde les gens que le transport & la voiture font vivre , je vous dirai qu'il vaut mieux que ces frais entretiennent les gens de rivière & de canaux & autres voituriers que j'ai établis dans mon plan de vivification. Suivez - le de point en point ; & loin d'avoir moins de matelots entretenus par les frais de nolis , de bâtimens maritimes chargés de denrées , vous en aurez davantage , avec la seule différence que loin d'exporter au-dehors vos denrées , ils vous en apporteront de celles de l'étranger.

Le commerce de denrées avec nos isles nous est donc onéreux ; mais il en est un autre qui a mille branches , & qui , de mon aveu , est très-utile ; c'est celui de toutes les quinquailleries , parures , menues marchandises enfin , tant utiles qu'agréables , que consomment les Créoles , & que notre commerce tire de Paris & des Provinces. Sans contredit celui-là est

346 *Traité de la Population.*

très-bon , il seroit cent fois meilleur cependant , sans les prohibitions & entraves que la cupidité & les vuës mal entendues du commerce dictent au Gouvernement , & qui arrêtent l'accroissement des colonies , & bornent par conséquent leur consommation.

Si les colons étoient les maîtres de tirer de leurs possessions toutes les sortes de denrées qu'elles pourroient produire , de se fournir de celles que le sol leur refuseroit , de la main quelconque qui leur offriroit à meilleur marché , s'il leur étoit permis de recevoir les nécessités de leur entretien ; & même de leur luxe , de ceux qui les leur viendroient présenter , & même de les aller chercher & échanger où bon leur sembleroit ; vous ne niez pas qu'en cet état les colonies ne devinssent promptement , au milieu de cette abondance , très-fortes , très-puissantes & très-peuplées ; que le prix du terrain n'y accrût de beaucoup ; que la culture & le produit n'en doublassent , &

que les villes, séjour des riches habitans, ne devinssent l'image de la prospérité. Si vous me niez cela, toutes règles de calcul & d'expérience sont fausses, & je n'ai plus rien à dire : si vous en convenez au contraire, je vous demande, si le pays de l'industrie, du travail, & de l'activité, *la France*, trouvera moins de ressources dans son droit de prééminence à elle attribué par la nature vis - à - vis d'un nouveau monde puissant & riche, qu'elle n'en a aujourd'hui par son droit exclusif si souvent fraudé, si peu assuré dans ses profits, dans les retraites languissantes d'un tas d'interlopes & de fainéants.

En vous passant, dira-t-on, la supériorité de Paris pour les ajustemens, bagatelles & autres marchandises de détail, article qui seroit sujet à bien des exceptions, vous ne pouvez aussi nous nier que les Hollandois & les Anglois ne naviguent à moitié meilleur marché que nous ; en conséquence si les prohibitions tombent, il n'y

aura plus qu'eux de reçus dans les ports de nos colonies, ils viendront eux-mêmes chercher chez nous nos propres marchandises ; & notre commerce maritime que vous recommandez tant, viendra à rien.

L'objection est simple & naturelle ; elle est tirée d'après les faits existants & visibles : & avec cela je vous soutiens moi, qu'elle n'est pas faite pour arrêter un instant. 1°. Notre mal-adresse maritime est une idée, dont l'expérience a démontré de tout temps la fausseté. Je l'ai dit ailleurs ; dans cinq ans notre marine militaire naquit & crut au point de tenir tête à celle de l'Europe combinée. Louis XIV. en vain eût imaginé & travaillé en grand, s'il n'eût trouvé dans ses sujets cette aptitude inimitable en tout genre d'industrie & d'entreprises. De tout temps, même avant les Romains, les peuples de nos côtes, tant du Ponent que du Levant, étoient les plus hardis navigateurs de l'Europe. Nos loix fiscales d'une part lient en tout sens le commerce,

& nos loix de police maritime de l'autre gênent & engourdissent la navigation. C'est des cendres de ces deux codes que naîtroit un es-sain d'armateurs plus hardis, s'il est possible, que ceux du Texel. Bientôt ils sçauroient tout aussi-bien & peut-être mieux qu'eux, agréer leurs navires, de façon qu'ils fussent en état d'aller avec la moitié moins d'hommes. 2°. Qu'on se rappelle encore l'augmentation de mains, de produit, de matière première, & de travail que les Parties précédentes de mon plan auroient établie dans le Royaume; le bas prix des ouvrages, forcé d'une part par la concurrence, de l'autre, par le soin de repousser toujours l'or au-dehors; la facilité des traites intérieures, de la sortie, & tous les autres points de vivification que j'ai démontrés faciles; & qu'on juge si dès-lors aucune nation de l'univers, tant œconome & vigilante soit elle, sera en état de l'emporter sur nous par le bon marché.

Je croirois inutile, après cette

exposition, de faire une comparaison de cette méthode simple, & j'ose dire indispensable, avec celle dont on use aujourd'hui, énumérée & discutée en détail. Cet examen auroit l'air d'une satire, & je n'en veux point faire. Si quelquefois la vivacité m'emporte jusques à laisser aller des traits qui paroissent porter, c'est assurément sans malice aucune; & la preuve en est en ce que les diverses professions, qui de tous les temps ont été plus particulièrement le plastron des bons mots des grands & des petits, sont en général celles sur lesquelles j'ai observé le plus de retenue. Non-seulement tout homme en particulier, mais toute classe d'hommes, m'est respectable: toutes sont utiles, ce n'est que le déplacement qui les rend nuisibles.

Sans détailler donc le régime actuel de notre commerce aux colonies, il suffit de dire que nous y devons tout porter & tout en rapporter; & que si les loix y étoient exactement observées, elles n'au-

roient de subsistance & de débouché que par nous. Or comme l'accroissement d'un peuple est, selon que je l'ai tant répété, toujours relatif à ces subsistances, il s'ensuit que c'est notre commerce qui compose le territoire de nos colonies. Par une induction naturelle, il faut conclure que tout ce qui borne & rétrécit notre commerce, fait exactement le même effet sur nos colonies. Ainsi donc les loix fiscales & de police maritime, que j'ai dit ci-dessus gêner notre commerce & engourdir notre navigation, portent par un des bouts du bâton nécessairement sur nos colonies, tandis que celles de nos rivaux sont encouragées par toute sorte de secours. En outre ceux-ci sont surs d'opprimer nos colonies, sans même se donner la peine de les attaquer directement, mais seulement en opprimant ou dérangeant notre commerce; ils leur portent en effet des coups certains, non-seulement par la force en temps de guerre, mais encore en pleine paix par leur seule in-

dustrie & attention à leur propre commerce ; car nous damant insensiblement le pion par-tout ailleurs où nous ne sommes pas les maîtres, comme ici, d'éviter la concurrence, ils affoiblissent notre commerce dans ses autres branches, dont celle-ci n'est pas assez indépendante pour subsister seule sans diminution, tandis que les autres s'affoiblissent.

Il s'ensuit de tout ceci, que l'esprit de commerce est de lui-même très-incapable de former, peupler & fortifier des colonies, & sur-tout que ses vuës & ses arrangemens actuels, relativement aux nôtres, sont tous propres à en arrêter l'accroissement ; ce qui, vû leur situation environnée de voisins ambitieux, & qui donnent une attention toute particulière à cette partie-là, veut dire la même chose que nous les faire perdre.

Venons aux objections à faire à l'esprit de population. A dire vrai, cet esprit n'a jamais eu de place dans les passions humaines, c'est

un dérivé du calcul & de la réflexion. Les hommes aiment par nature la domination : par nature aussi ils désirent de s'enrichir ; mais ce ne peut être que par une suite de réflexions & par l'expérience, qu'ils en viennent à concevoir que leurs besoins, leurs avantages, leurs passions mêmes gagnent à la multiplication de leur espèce. Je n'entreprendrai pas de faire ici une dissertation que j'ai épargnée à mon lecteur au commencement de cet ouvrage, où elle eût eu sa place naturelle ; c'est aux livres de recherche, de curiosité, d'agrément même, qu'il est permis d'ennuyer le prochain par le privilège de l'impression. C'est une charge imposée par le travail & l'amour propre sur la maligne oisiveté des lecteurs de brochures ; mais un Auteur, qui traite de l'intérêt de l'humanité, doit sacrifier de son amour propre & même de sa réputation à la crainte de lasser l'attention. Je n'entends donc ici par esprit de population, que la conviction où l'on a

été qu'il falloit peupler l'Amérique, & y encourager la culture des terres, pour tirer quelque avantage de cette belle partie du monde. J'ai déjà cité quelques fortes bévues faites par les Anglois mêmes, ainsi que par nous, dans le choix des moyens pour parvenir à cette fin; & sans reprendre ici en détail les différens arrangemens domestiques de nos colonies en ce genre, je me contenterai d'examiner le plus important de tous, & de le démontrer non-seulement insuffisant, mais même dangereux & nuisible.

On a imaginé de faire transporter des esclaves dans nos colonies Méridionales pour les assujettir à la culture de la terre, c'est-à-dire, de mettre au dernier rang l'art & le travail qui doivent être au premier dans l'estime des hommes. Dès que Rome ne vit plus ses campagnes couvertes que d'esclaves, dès-lors les maîtres ne valurent plus rien, & il fallut que l'Afrique nourrît l'Italie. On sçait

cela , & c'est un sujet que j'ai assez rebattu.

Mais l'esclavage ancien , tout barbare & dénaturé qu'il étoit , quoiqu'il ait corrompu les peuples , avili & mélangé les nations , banni toute concorde , toute pitié , toute pudeur , toute humanité enfin ; l'esclavage ancien , quoique dans le droit plus despotique que celui d'aujourd'hui , étoit dans le fait tout autrement supportable , & moins dangereux. Nos esclaves de l'Amérique sont une race d'hommes à part , distincte & séparée de notre espèce par le trait le plus ineffaçable , je veux dire la couleur , & qui conséquemment reçoit de la nature le type de son infortune. Les esclaves anciens étoient des hommes ressemblants à leurs maîtres ; les malheurs de la guerre & autres révolutions les réduisoient à cette triste condition , sans leur ôter les dons naturels & les talens acquis dans leur patrie ; tout cela les rapprochoit de leurs maîtres. Ceux-ci au contraire , on les va chercher

dans le séjour de la barbarie. Ils arrivent brutes ou doués d'un instinct qui nous est étranger, ce qui revient au même pour nous. On les jette dans des étables où sont entassés leurs semblables, on les excède de travail pour le compte de leurs maîtres; & de cet ordre d'habitudes & d'usages naît au sein de la loi de fraternité & dans un siècle qui s'estime éclairé par excellence, la plus dure, &, j'ose dire, la plus impie des servitudes.

Cette méthode, en tout sens & de toute part, n'a que des inconvéniens également inévitables & ruineux. Si l'on appésantit le joug sur ces malheureux, comme en général on croit cette précaution nécessaire à la sûreté même des colonies, la culture des terres, qui leur est exclusivement attribuée, languit en proportion, leur population est arrêtée par leur misère & tous les désordres qui en dérivent; les femmes se font avorter pour être débarrassées d'un fardeau qui les gêne; dans la culture du petit champ

qui leur est délaissé pour leur subsistance , les hommes deviennent fripons & malfaiteurs , & l'on est obligé de tirer sans cesse à grands frais de l'Afrique , de quoi remplacer la diminution continuelle que la misere & les vices causent à cette étrange peuplade. Si au contraire on adoucit leur esclavage , la débauche des maîtres les introduit dans les maisons , & y établit une race de Métis qui portent sur leur front l'édit de proscription des mœurs , & de la vergogne publique. Les négres les plus industrieux se forment aux arts & métiers , & arrachent ainsi à la population des blancs cette racine seconde , mais nourricière. Petit à petit le peuple d'esclaves s'accroît , & celui des maîtres diminue ; le travail & l'activité sont le partage des premiers , l'indolence & l'orgueil celui des autres : qu'on juge où doit aboutir cette distribution.

L'imprudencé des Créoles aide encore à accélérer ce renversement. L'appas du gain , & d'une rétribu-

tion plus forte tirée de leurs esclaves, les engage à les employer à la navigation, aux fonctions militaires même. Les hommes les plus épais ont toujours assez de lumières pour sentir l'avantage de la liberté. Il y a même un préjugé tout établi parmi plusieurs d'entre ceux-ci, que Dieu a livré d'abord cette terre à la race rouge, ensuite aux blancs, & enfin aux noirs; & l'on voit des cantons dans les isles où ils se sont déjà soustraits à l'obéissance. Loin de sentir le péril de ce genre de révolution qui frappe néanmoins tout le monde, il semble que l'on coure au-devant, & l'on pousse le délire à cet égard, jusques à introduire avec soin les négres dans les colonies de terre ferme, qui n'en connoissoient pas l'usage.

Il seroit inutile d'étendre plus loin ces réflexions. Quel remede, me dira-t-on? Je n'ignore pas que le pire des abus est de vouloir attaquer de front & détruire d'un seul coup les abus enracinés dans la

nature des choses. En conséquence je n'entreprendrai pas de bannir l'usage des nègres ; mais voulez-vous le borner , & bientôt le rendre inutile ? Encouragez la culture des terres dans les colonies. Vous ne le pouvez qu'en rendant les colonies florissantes , & j'ai démontré que vous ne pouviez les rendre telles , que par une liberté entière d'importation & d'exportation. La misère est toujours oisive , l'abondance toujours agissante. Quand les productions de ces terres auront un débouché prompt & assuré , le territoire & ses plantations en deviendront plus précieuses à leurs possesseurs. Ils présideront eux-mêmes à leur culture , & bientôt ne dédaigneront pas d'y mettre la main , si vous avez soin que les chefs & principaux donnent à cet égard l'encouragement & l'exemple. L'abondance & la richesse des villes attireront des artisans d'Europe qui prendront l'avance sur l'industrie des nègres , qui n'est jamais que

360 *Traité de la Population*
d'exception parmi cette race d'hommes. Ces artisans en élèveront d'autres , & bientôt on préférera des ouvriers , & même des cultivateurs gagnant salaire à des esclaves qu'il faut acheter fort cher , presque toujours embarrassants , & souvent infidèles.

Le sentiment instant de l'abondance de mon sujet , joint à celui de mon indignité personnelle relativement aux honneurs de l'*in-folio* , m'obligent de m'arrêter sans cesse en beau chemin. Je n'ai fait qu'effleurer la matière sur les trois Parties de distribution que je me suis prescrites , pour démontrer que nous sommes très-novices dans l'art de former des colonies , & que tous les arrangemens présens de l'Europe à cet égard tendent précisément au contraire de l'objet que nous avons , & que nous devons avoir : je crois cependant qu'il résulte du peu que j'en ai dit , que bien loin que mon plan de liberté générale du commerce trouvât des obstacles

obstacles invincibles dans le nouveau monde, c'est-là précisément où il auroit le plus d'avantages, où même il est le plus indispensable.

En effet, quelque sagement conduit que puisse être le système politique de l'Europe, quelque modération qui préside à ses arrangemens intérieurs, il est impossible qu'elle jouisse jamais d'une solide tranquillité, si les interêts des principales puissances de notre continent en Amérique ne sont tellement condensés, & ne se donnent, pour ainsi dire, la main, de façon que toute voie soit fermée aux mal-entendus continuels qui nous arment sans cesse les uns contre les autres. Au lieu de cela, chaque nation se tourne le dos dans le nouveau monde; & s'il est passagèrement quelques ressorts d'union entre elles, ils sont d'un métal si aigre, & d'une nature si aisée à agacer, s'il est permis de parler ainsi, qu'aujourd'hui que tout le monde a l'œil tourné de ce côté-là, l'on doit s'attendre à des

Fraternité
en Amérique
nécessaire au
repos de.
l'Europe.

362 *Traité de la Population.*
ruptures continuelles qui allume-
ront des guerres maritimes, fata-
les sur-tout aux deux Puissances
principalement contendantes, &
ruineuses pour tout le monde. C'est
ce dont je vais traiter dans le Cha-
pitre suivant.



 CHAPITRE VII.
De la Paix & de la Guerre.

UN Populateur ne doit parler de la guerre que relativement à la paix. Les hommes se sont bien mépris dans le rang qu'ils ont accordé dans leur estime aux vertus militaires. Elles sont sans contredit les plus brillantes & les plus estimables de toutes, mais seulement en supposant leur plénitude & l'ensemble des différentes vertus qui doivent entrer dans leur composition ; à moins de cela, ce sont les plus brutales des affections dont nous soyons susceptibles.

Le desir de la gloire, l'audace, l'intrépidité, la force, la patience dans les travaux, le sens froid dans les périls, sont ce qui constitue les vertus militaires proprement dites ; mais si elles ne sont liées à la sensibilité, la générosité, la douceur &

En quoi les vertus militaires sont estimables.

la modestie , elles dégénèrent en fougue , dureté , cruauté , en fureur enfin. Dès-lors les guerriers ne sont plus utiles , que comme des dogues enchaînés dans une basse cour qu'il ne faut lacher qu'à la dernière extrémité. Or comme chaque état n'est estimable qu'en proportion de son utilité , leur rang dans un Etat est marqué par cette comparaison.

Vous n'estimeriez donc , me dira-t-on , que les Duguesclin , les Bayard , les Turenne , & passé cela , vous comprendrez sous votre proscription morale la première des professions dans tout Etat Monarchique ? Il s'en faut bien. En tout genre de vertus & sur-tout de vertus combinées , ceux qui ont atteint la perfection , sont très-rares , & d'entre ceux-là même tous ne sont pas mis par la fortune en un poste assez éminent pour que leurs vertus instruisent l'univers , & honorent l'humanité. Je dis plus ; & loin de borner à un si petit nombre parmi nous les Héros qui se sont également distingués par le

différentes qualités , dont j'ai fait entrer l'alliage dans la composition des vertus militaires , je sçais au contraire que toutes ensemble elles ont fait toujours parmi nous l'objet de l'ambition de nos militaires , le point de vuë , & le leurre , pour ainsi dire , auxquels ils ont été dressés. J'en sçais peut-être autant qu'un autre à cet égard , & en conséquence j'estime fort nos guerriers ; mais je ne sçaurois estimer la guerre qu'autant qu'elle entre dans le plan d'une solide paix , & dans la marche pour y parvenir.

La paix est un don du ciel ; mais il en est de ce don-là , comme de tous les autres qui ne fructifient que par nos soins. L'homme est en général un animal qu'on ne fait demeurer en paix que par force ; paix au-dedans , par une bonne police ; au-dehors , par une grande considération , respect des bons , crainte des méchants , amour de la part de l'humanité en corps fondé sur la vénération & la reconnoissance des bienfaits , voilà ce que doit s'atti-

rer le Souverain du plus puissant Etat de l'Europe.

La police é-
trangere s'ap-
pelle paix.

Rappelons-nous que les Royau-
mes étrangers sont dans ma spéci-
ulation les Provinces du nôtre : nous
leur devons la police comme aux
Provinces intérieures, & cette po-
lice s'appelle *paix*. Je crois avoir
considérablement avancé l'exécu-
tion du plan de cette façon d'être
dans toutes les Parties de cet ou-
vrage, où j'ai traité de la conduite
relative aux étrangers, & qui nais-
sent de celles qui établissent le bon-
heur des Regnicoles. Un Souve-
rain qui ayant rendu ses peuples
nombreux, agissans, réglés & heu-
reux, traitera ensuite les étrangers
comme leurs freres, leur ouvrira
ses ports & ses chemins, leur com-
muniquera son industrie, les aidera
par tous moyens à devenir tels que
ses sujets ; un Prince, dis-je, qui
se conduira constamment selon le
plan que j'ai tracé, trouvera, dans
la disposition des esprits en sa fa-
veur, un défenseur bien présent,
& une prévention bien zélée contre

ceux qui voudroient l'attaquer dans ses droits au point de le nécessiter à interrompre un si digne ouvrage par les mesures d'une guerre indispensable. Cependant ce ne seroit pas connoître l'esprit humain, que de croire que la justice & la droiture, quelques visibles qu'elles puissent être, ne perdent jamais de leurs droits auprès de lui. L'expérience nous démontre au contraire que l'homme tant en général qu'en particulier ne se meut presque jamais que par l'illusion, dont les droits sur nous sont imprescriptibles. D'ailleurs l'empire de l'ame est le premier de tous ; & pour obtenir cet empire, il faut élever les opérations de son ame au niveau de ce qu'on est. Mon Roi Pasteur doit être le pere de famille de toute l'Europe, en conséquence il faut qu'il en connoisse les droits, les humeurs, les interêts. C'est la politique proprement dite ; mais avant d'expliquer en détail en quoi elle consiste, montrons l'illusion & la futilité des objets, dans lesquels

on voudroit la faire consister.

L'équilibre,
chimere po-
litique.

On prétend que l'idée de l'équilibre entre les Puissances de l'Europe, idée favorite des gazettes & des cassés politiques, a été imaginée par deux très-grands Ministres ; c'est faire beaucoup d'honneur à cette idée : mais au cas qu'elle ait une aussi noble origine, ils ne l'imaginèrent assurément que comme un phantôme à présenter aux spéculatifs & aux mauvais politiques. Ils étoient trop habiles gens pour s'y méprendre, & pour ne pas sentir toute la vanité de cette imagination, d'autant que ce sont les deux hommes du monde qui ont le moins ménagé l'équilibre, & le plus fait pencher la balance de leur côté. Il est certain que le Cardinal de Richelieu avoit au moins esperé tirer de sa rupture avec la Maison d'Autriche les avantages, qu'en retira après lui le Cardinal Mazarin. Quant au Chancelier Oxenstiern, il ne fut pas plus désintéressé, & au contraire. Il eût été pourtant bien généreux aux deux inventeurs de l'équi-

libre de s'être contentés d'avoir rendu gratuitement la liberté à l'Allemagne ; mais encore un coup ces deux hommes étoient trop habiles pour cela. Donner, en un mot, de tels Auteurs au système de l'équilibre, c'est en faire voir le peu de réalité. Il est pourtant tout simple que nous nous en soyons servi dans le temps pour ameuter l'Europe contre la Maison d'Autriche, & qu'on l'ait employé depuis contre nous ; mais dans le réel ce n'est qu'une ombre & un prestige vain. L'équilibre est depuis 130 ans l'appas présenté aux Etats les plus foibles contre les plus forts : qu'a produit depuis ce temps pour eux cette belle idée ? Jamais les grandes Puissances n'en ont plus englouti de petites. L'Ecosse qui, quoiqu'appartenante au même Prince que l'Angleterre, faisoit Royaume à part, a été réunie sans espoir d'être désormais rétablie dans son indépendance. Les Ducs de Toscane, de Parme & de Mantoue ont été éteints ; Venise a contribué ;

l'Etat Ecclésiastique a été fouragé. En Allemagne, combien de petits Souverains ont été englobés dans les grands Etats qui s'y forment ! Que de grandes Puissances renforcées ! le Royaume de Dannemarck est devenu héréditaire, celui de Pologne court risque de le devenir ; la Lorraine est Province de France. Il est donc démontré par l'expérience que les efforts pour l'équilibre n'ont servi de rien aux petits Etats ; qu'ont-ils produit pour les grands ? Guerres continuelles, qui les ont tous également dépeuplés & appauvris. J'en reviens à mon point : l'équilibre entendu comme il l'a été jusqu'aujourd'hui, n'est qu'une chimère dangereuse. Il consiste à rallier toute l'Europe, ou partie, auprès de la Puissance prépondérante contre la Puissance dominante, & butte au fond à rendre tout l'univers le jouët de la jalousie & de l'ambition de quelques hommes.

Qu'on ne dise pas que je traite ici de chimère des craintes & des pré-

cautions qui ne peuvent être désormais que contre nous. Nous ne devons assurément point craindre cela. Cette idée, qui prend sa racine dans la crainte que le foible a naturellement du plus fort, peut trouver aisément créance dans les esprits foibles & prévenus; mais l'universalité des hommes ne se mène pas ainsi. La Maison d'Autriche, tant qu'elle fut objet de la crainte, s'y prit très-mal pour la faire cesser. Les desseins de l'Espagne furent toujours presque aussi réellement injustes, que chimériques; ses moyens politiques ne l'étoient guères moins; cabale & corruption par-tout. Il est impossible de corrompre tout le monde; & tout ce qui ne l'est pas, se révolte toujours contre de pareils moyens. Le grand éclat de Louis XIV, sa hauteur, & l'honneur qu'il y avoit à s'opposer à ses desseins, quand le Ciel, la fortune, & de grands hommes en tout genre, sembloient s'efforcer à l'envi de les seconder, susciterent d'autres grands

hommes , qui profitant de la jalousie des nations les épuiserent , en leur faisant craindre le joug d'un Prince pour lequel ses sujets sacrifioient tout avec empressement. Cette illusion passagere a disparu , & la modération de notre Roi mise dans son vrai jour par une suite d'évenemens tous parlans , & par une conduite constamment dirigée sur ces principes , a porté le coup fatal à ce prestige ; mais sans cela , il se seroit évanoui de lui-même.

En quoi les forces actuelles de la maison de France ne peuvent faire ombra-ge à la liberté générale.

Pour s'en convaincre , il n'y a qu'à se retracer en un point la différence qui se trouve entre la position actuelle des Etats de la Maison de France dans son plus grand éclat , & les forces apparentes de la Maison d'Autriche , lorsqu'elle éveilla la jalousie de l'Europe. Outre toutes les Espagnes réunies , en y comprenant le Portugal qui lui donnoit les Indes entières , les autres nations n'y ayant encore , pour ainsi dire , aucun établissement ; outre le Roussillon qui lui assuroit une entrée dans les plus belles Provinces

de la France, elle possédoit le Milanois, dont elle faisoit le centre de sa Monarchie, & d'où elle donnoit la main au Royaume de Naples, à la Sicile, à la Sardaigne, & aux autres entraves de l'Italie, telles que Piombino, Monaco, &c. Du Milanois, elle s'ouvroit un passage par la Valteline pour joindre par-là les forces & les Etats des Archiducs d'Inspruk, & des Landgraves d'Alsace, Princes de la Maison d'Autriche, & ses propres domaines dans la Franche-Comté. L'Empereur de son côté si puissant par ses Etats & sa dignité héréditaire, & maître presque absolu de toute l'Allemagne que ses nombreuses armées ravageoient, avoit donné le bas-Palatinat aux Espagnols, qui occupant aussi l'Electorat de Trèves, donnoient la main d'un côté aux Pays-bas, & de l'autre à la branche Allemande de leur Maison, qui redoutée jusques au fond du Nord, faisoit de l'un à l'autre pole trembler tout l'univers. Cette ligue d'Etats armés barroit ainsi la

communication de la France, Puissance prépondérante alors avec tout le reste de l'Europe, & la serroit de tous côtés. La mer étoit ouverte à leurs flottes, la terre à leurs armées.

Tel étoit l'état des forces ostensibles de la Maison d'Autriche, quand le Cardinal de Richelieu entreprit d'ébranler ce colosse. Nous voyons à présent toute la foiblesse cachée sous cet appareil, mais l'aurions-nous vue, à la place de ce grand Ministre? il y réussit cependant, quoique détourné par des troubles continuels au-dedans, & n'étant aidé que de la Suede, & de la Hollande. Il en vint à bout sans équilibre, car l'Angleterre ni les autres Puissances n'y prirent aucune part; plusieurs Princes même, tels que le Duc de Baviere, & autres tant en Allemagne qu'en Italie, furent pour la Maison d'Autriche.

Qu'étoit la France auprès de cela, quand on l'accusa d'aspirer à la Monarchie universelle? Par où,

du sein de la zone tempérée, eût-elle pû envoyer des fers au Midi, & au Nord? Toutes ses forces concentrées entre les mains d'un maître altier, sensible, & généreux, étoient & seront toujours très-redoutables pour ses voisins, & formeront un ensemble impénétrable aux efforts de ses envieux. Aujourd'hui l'Espagne & le Royaume de Naples obéissent à des Princes de cette Maison; mais la mer est comme fermée par les Anglois, maîtres de Gibraltar & de Port-Mahon; les Puissances maritimes couvrent l'Océan de vaisseaux en Amérique, ils sont plus puissants eux seuls que toutes les autres nations ensemble; l'Italie est libre; l'Allemagne n'a à craindre que les fers qu'elle se forge elle-même; le Nord ne redoute des tyrans que du côté de ses glaces & de ses forêts. La Maison de France d'ailleurs n'a rien acquis en général que par des voies légitimes, par le droit des fiefs, ou des Traités solennels. En pouvoit-on dire autant de la conquête

du Portugal , & des différentes réunions qui formerent autrefois les Etats héréditaires d'Allemagne ? Je ne veux point discuter ici les droits des Souverains ; mais la Maison de France a plus rendu d'Etats par pure générosité , que la Maison d'Autriche n'en posséda jadis par droit incontestable. Je ne dis pas que pour cela nous ayons passé pour être plus habiles , & le proverbe Italien , *Gli Francesi Pazzi sono morti* , n'est pas bien ancien ; mais je dis que pour la sûreté publique le génie des Maisons fait beaucoup ; que les maximes Françaises n'ont jamais été l'usurpation , ni même l'ambition inquiète , démesurée & atroce dans ses moyens , telle qu'on l'imputa jadis aux ennemis du repos de l'Europe. Ne craignons donc plus de voir désormais sur les étendards de nos ennemis le phantôme de l'équilibre. Je ne parle même à cet égard qu'après coup , puisqu'à en juger par le début de la rupture actuelle , ils ont pris aujourd'hui

pour emblême la devise contraire, *Va victis*. Quant à nous, il n'est pas à craindre que la Providence nous livre jamais assez à l'esprit de vertige, pour que nous ayons besoin de ressusciter cette idée factice & décevante.

Au défaut donc d'une imagination autrefois trop réalisée, mais qui ne peut plus désormais tromper personne, voyons si les idées, qui conservent plus de créance & de réalité, contrastent avec mon plan, répugnent à ses moyens, ou plutôt si la marche que je leur ai prescrite, n'est pas le vrai chemin de donner un jeu simple, facile, & continu à nos ressorts politiques.

La France considérée selon le système des Politiques sublimes s'il en reste, regardée comme le patrimoine de la Maison de Bourbon, obligée à faire valoir les intérêts & le crédit de cette Maison contre tous autres, se cherchant en conséquence une rivale & la trouvant toujours, doit être sans cesse pour ses voisins un objet de crainte

& de jalousie , un motif de ligue ; par cette raison même je la vois obligée de vivre toujours sur ses gardes , d'entretenir des négociations pénibles & peu assurées , des alliances onéreuses , & des forces ruineuses autant que difficiles à faire mouvoir. Une de ses branches solidement établie sur le trône d'Espagne menace l'Amérique de la réunion des deux Maisons , pour en exclure toute autre nation ; une autre menace l'Italie , & peut faire craindre aux Puissances commerçantes , que par un système de conduite bien entendu , les trois ne viennent à bout de s'attribuer exclusivement le commerce du Levant ; notre puissance en Flandres effrayera les Provinces-Unies ; nos Places sur le Rhin peuvent paroître des portes pour entrer en Germanie. La France , en suivant ce système - là avec tout le bonheur , dont une imagination prévenue peut seule se flatter , deviendrait l'Empire d'Occident des Romains , avec la différence que dans ce

temps-là les Insulaires, nos voisins, n'étoient qu'une foible Province de cet Empire, dont les peuples *jam domiti ut pareant, nundum ut serviant*, ne donnoient aucun ombrage, au-lieu qu'aujourd'hui ils n'obéissent pas même chez eux, & veulent commander ailleurs.

Cet Empire cependant céda tout-à-coup aux invasions du Nord. Il en seroit de même de nous, si nous parvenions à engloutir toutes les richesses de la nature & de l'industrie; mais nos vertus & nos travers garantissent également l'humanité du malheur de voir la politique se tourner vers un plan également chimérique & destructeur: nos vertus, en ce que notre ambition a toujours été noble, généreuse, & que la race de nos Princes est, de toutes celles qui ont régné depuis que le monde est monde, celle qui a produit le moins de Princes intéressés, & jamais de tyrans par système suivi; nos vices, en ce que, quand nous serions capables d'enfanter un vaste projet

380 *Traité de la Population*,
de tyrannie universelle , nous ne
le sommes certainement pas de le
suivre dans toutes ses branches, &
de le mener à bien.

Nos politi-
ques jamais
usurpateurs.

Considérons à cet égard les pro-
jets de nos Politiques. Je ne remon-
terai pas aux siècles de la Cheva-
lerie qui prohiboit l'ambition in-
téressée. Il seroit inutile encore de
faire l'honneur à la célèbre expé-
dition de Charles VIII. de la re-
garder comme un plan de politique.
François I. voulut un instant être
Empereur ; s'il y fût parvenu , il
auroit, selon les apparences, perdu
des batailles où Charles-Quint en
gagna , attendu que François étoit
homme de guerre, & que Charles
n'étoit que politique ; & il y a
tout lieu de croire que le Luthé-
ranisme eût arrêté François , puis-
qu'il arrêta Charles ; mais enfin ce
Prince ne fut point Empereur, &
comme Roi de France, si son regne
a montré combien la France est
difficile à entamer, même au mi-
lieu des plus grandes calamités,
il a mieux fait voir encore com-

bien peu nous conviennent les expéditions étrangères.

Depuis ce Prince & son fils qui fut politique comme lui, la France occupée à se ronger elle-même, n'a plus eu de système relatif à l'Étranger jusqu'à Henri IV. Assurément il n'y en eut jamais de plus vaste que celui que ce grand Prince & son digne Ministre enfantèrent, & dont ils rassemblèrent les matériaux, & préparèrent l'exécution. Ce projet est de ceux, que le succès peut seul justifier aux yeux du vulgaire. Si l'on veut considérer cependant, quel fut l'ébranlement que les débris de ses préparatifs causerent huit ans après la mort de ce grand Roi, & à quelle extrémité ils mirent tout-à-coup la Maison d'Autriche en un temps où elle avoit repris toute sa réputation (article si considérable pour les Princes) en un temps, dis-je, où ses ennemis n'avoient plus de Chef, on jugera peut-être que les grands hommes, qui avoient imaginé ce projet, ne l'avoient pas

bâti si fort en l'air qu'on pourroit le croire d'abord; mais en le supposant idéal, du moins ne peut-on l'accuser d'avoir été conçu par une ambition tyrannique. Le projet de la République Chrétienne étoit au contraire le coup de la mort, pour celui de la Monarchie universelle. La liberté de l'Europe étoit l'objet de ce plan, & l'égalité la base.

Après la mort d'Henri IV. l'étoile ambitieuse de l'Espagne reprit le dessus; & le Cardinal de Richelieu, l'homme d'Etat du génie le plus vaste, le plus âcre, & le plus impérieux qui ait peut-être jamais paru, trouva la France serrée & comme étouffée de toutes parts par les forces de la Maison d'Autriche. Considérons impartialement la politique de ce génie puissant & infatigable. On pourra l'accuser d'avoir été tyrannique au-dedans: il n'est pas de mon sujet d'examiner si ses vices ne servirent pas aussi bien l'Etat en cette partie, que ses vertus au-dehors; si ce furent uniquement sa vanité & sa haine implacable qui le ren-

dirent sanguinaire, ou s'il n'entroit pas dans son régime de fer un peu de la persuasion que le François pouvoit obéir sans décheoir, perdre de son attrait pour les troubles. Cet homme supérieur avoit senti peut-être qu'il étoit possible de nous ramener à la fidélité des temps, où le plus riche, le plus brave, le plus distingué des Princes du Sang poussé d'injustices & obligé de sortir du Royaume, le Connétable de Bourbon n'emmena que le seul *Pomperant*; bien persuadé qu'il étoit que la France ne pouvoit jouir de ses forces, & prendre son véritable lustre que quand elle en seroit à ce point-là; mais quant au dehors, tout démontre que le plan conçu par le Cardinal de Richelieu, & exécuté en partie par son successeur, n'étoit que l'abaissement de la Maison d'Autriche, l'arrondissement de la France en certaines parties plus nécessaires à sa sûreté qu'à son aggrandissement, & la liberté de l'Europe. S'il chassa les Espagnols de la Valteline, ce

fut pour la rendre aux Grifons ; s'il opprima de fait le Duc de Lorraine, il poursuivit ce Prince intrigant en destructeur des intrigues plutôt qu'en oppresseur avide, qui abuse du droit du plus fort. En Italie, il ne conserva que les passages pour accourir à son secours. Premier auteur de la négociation universelle, il mit en mouvement & en armes tous les Princes endormis, ce qui n'est point du tout la voie de les opprimer, & jamais ne fit craindre un instant à ses alliés une défection qui eût pû lui être plus avantageuse, s'il eût été petitement intéressé, que son alliance avec tous les séditieux.

La marche naturelle des oppresseurs de tous les temps, quand ils ne peuvent envahir seuls, c'est de s'unir avec les Puissans pour partager les dépouilles des petits. Le Cardinal d'Amboise, dont j'ai oublié dans ce précis la politique aussi gauche au-dehors qu'elle fut benigne au-dedans, donna dans ce panneau-là ; & comme son Maître & lui

lui furent les deux ames les moins tyranniques qui jamais ayent gouverné, ils furent les dupes de ce personnage emprunté; mais le Cardinal de Richelieu ne fut ni dupe ni tyran au-dehors. Toujours fixe & fidèle dans sa politique, il prépara la véritable grandeur de la France. Quoiqu'il s'estimât beaucoup, à ce que j'imagine, il se fût estimé bien davantage, si, comme Sully, il eût vécu trente ans après son ministère.

La plus grande louange du Cardinal Mazarin est d'avoir bien rempli le plan de son prédécesseur. Ceux qui prétendent l'honorer en lui supposant le dessein de réunir un jour par le mariage l'Espagne à la France, le dégraderoient au contraire; en ce cas, je ne répondrois autre chose, sinon que c'étoit un Italien impropre à nous gouverner au-dedans, comme le sera toujours tout Etranger, & portant dans la politique le vice de la nation, qui fut souvent trop de subtilités & d'écarts; mais nous lui ferions tort

les uns & les autres : cet Italien étoit une tête bien faite en ce genre. La France & la Germanie ne doivent pas oublier quel canevas c'est pour la sûreté de l'une, pour la liberté de l'autre, que la domesticité attribuée à la première ainsi qu'à la Suede sous le titre de garants; & ce canevas est pourtant l'ouvrage de cette tête dont on a cru pouvoir ridiculiser parmi nous la politique comme le langage. Le Roi d'Espagne avoit deux fils, quand le Cardinal rechercha l'Infante : l'Espagne avoit été de tout temps pour nous un pays impénétrable, c'étoit encore un voisin dangereux; & en imaginant même l'extinction de la branche régnante, il y avoit toujours eu un tel esprit de famille dans toute la Maison d'Autriche, un tel concours de vûes entre ses différents Conseils, un tel attachement pour cette Maison dans l'opiniâtre nation Espagnole, qu'il étoit impossible d'espérer pouvoir ravir à cette Maison le centre & le foyer de sa domination. Le sommeil pro-

fond, ou pour mieux dire, la léthargie qui empêcha la branche Allemande de faire passer aucun de ses Princes à la Cour d'Espagne dans les dernières années du siècle passé, & d'y entretenir l'esprit Autrichien qui eût pu n'y souffrir jamais d'autre faction, étoit un événement si peu dans les règles de la prévoyance 40 ans auparavant, que c'est faire du Cardinal Mazarin le Paracelse de la politique, que de lui attribuer de telles vuës. Ce Ministre vit dans cette alliance l'aggrandissement de la France en Flandres, point le plus nécessaire de notre ambition d'alors. Il put prévoir l'entière décadence de la Puissance Espagnole, & nous préparer des droits sur ses débris; mais c'est tout, & c'en étoit bien assez pour le moment.

Louis XIV. dont l'ambition a donné tant de craintes véritables ou feintes, ne suivit dans sa première guerre que l'effet des espérances qui avoient été l'objet de son mariage. La seconde guerre, qui fut une fougue de jeunesse &

de gloire mal entendue , mit au hasard tout le fruit des travaux , & de la bonne conduite des deux Ministères précédents. Sa fortune, sa conduite, ses Généraux, & ses Ministres tirèrent du sein même du péril l'accroissement de sa puissance ; mais rien dans le Traité de Nimégue , si glorieuse époque du plus haut point de splendeur de la France , ne montre un plan fait de s'élever au-dessus du reste de l'Europe , & de se mettre en état de foudroyer quiconque voudroit faire tête à notre ambition. Si ce reproche ne peut être fait au Traité, il faut avouer que la paix qui le suivit , n'en est pas tout-à-fait exempte. Louis vainqueur parut vouloir troubler la tranquillité de l'Europe désarmée, il cita des Princes aux chambres de réunion, entreprit sur Strasbourg, attaqua Luxembourg en pleine paix, exaspera le Duc de Savoye, affecta des hauteurs dans toute l'Europe ; mais on a reconnu depuis, que des Ministres intéressés à tourner les affaires du côté

de la guerre , avoient abusé des défauts du tempérament de leur maître , & osé préparer les préliminaires de toutes ces choses par des manœuvres de détail qu'ils lui cachotent. On n'imaginera pas cependant que cette audace déjà incompréhensible à ceux qui sçavent combien ce Prince étoit craint & obéi , ait été au point de se faire des plans généraux de conquête & d'usurpation sans l'aveu du Prince. Louis XIV. étoit le seul arbitre de ses desseins ; & rien dans tout le cours de sa vie , de ses actions , & de ses projets , ne montre celui de dominer dans l'Europe autrement que par le respect & la considération, dont il s'étoit fait une idée fautive à certains égards , s'il la fondeoit sur le despotisme & la hauteur. Tout crioit à la *Monarchie universelle* au commencement de la guerre de 1688. & ce Prince fit cette guerre comme la précédente , en brave Champion qui se bat franchement en champ clos ou ouvert , & qui s'écrie comme Alexandre ,

*O Parisiens , combien je travaille
pour être loué de vous !*

La guerre enfin de la Monarchie d'Espagne étoit un de ces événemens , qui eût fait quitter au lion la peau du renard , si jamais Louis XIV. eût déguisé quelque chose. Si ce Prince eût médité toute sa vie le dessein de la Monarchie universelle , il n'eût point résisté à l'appas de joindre à sa Couronne tant & tant d'Etats. Sa première démarche cependant fut de donner un Roi à l'Espagne , & il connoissoit assez les Espagnols pour sçavoir qu'ils ne se laisseroient pas gouverner de la seconde main. Qu'on ne dise pas que des Royaumes acquis à un de ses enfans , lui paroissent l'être à sa Couronne ; jamais Prince ne partagea moins l'autorité avec ses proches. Consummé , dira-t-on , dans l'art de régner , il sentit la vanité du projet : cela peut être ; mais il ne la sentit , que parce que ce genre d'ambition n'avoit jamais eu de place dans son ame ; car ce Prince , maître de tout temps de ses foi-

bles, conserva ses passions dans toute leur force jusques au bout ; en un mot , Louis XIV. ne fut jamais un usurpateur.

Le regne présent a été celui de la modération. La politique pourra nous reprocher un jour le parti que nous avons pris dans la révolution arrivée à l'Empire ; mais la liberté de l'Europe ne nous le reprochera jamais. Sans prétendre prouver cette allégation par la modération du traité qui a terminé cette guerre, sorte d'argument fait pour les panégyristes à gages , & qui peut toujours être retorqué en nous disant que la paix fut forcée, c'est du commencement même de cette guerre que je partirois pour prouver que notre dessein ne fut point de nous prévaloir des circonstances pour nous agrandir. En pareil cas le droit du jeu pour un Philippe II. eût été d'attiser le feu qui s'allumoit de toutes parts en Allemagne, d'aider les uns de promesses, les autres d'argent, d'obliger enfin la Germanie à se détruire de ses pro-

pres armes , jusques à ce qu'épuisés de tous côtés , les plus foibles nous eussent appellés comme auxiliaires , & que nous fussions entrés dans l'Empire en état d'y donner la loi. Au-lieu de cela , nous nous décidâmes d'abord entre les contendans , & bien-tôt aidant notre allié de trop bonne foi , nous montrâmes le loup aux dogues qui se battoient , pour les avertir de se réunir.

Il est donc démontré par les faits , que depuis que nous avons une politique , elle n'a jamais été tournée à l'usurpation , & à la chimère de la Monarchie universelle. Chaque jour cette tournure d'idées & de plans devient moins à craindre ; chaque jour nous nous éloignons davantage des vuës Romanesques , & peut-être trop.

Fussions-nous usurpateurs par principes , nous ne le sçaurions être en effet.

Mais en supposant qu'il fût possible que par un jeu de la Providence , un Charles XII. naquît au milieu des arts , des porcelaines , tableaux , vernis , & musique blanche , noire & mulâtre , iroit-il bien

loin avec des François ? Nos expéditions étrangères l'ont prouvé, & cela depuis le siège de Rome jusqu'à celui de Prague. Les troupes qui nous ont chassés de l'Allemagne, peuvent prendre place au temple de Mémoire pour ce haut fait d'armes, à côté des oyes sacrées du Capitole. Notre impatience a tout fait, & nous entraînera toujours comme des nuages orageux, qui traînent après eux un vent forcé prompt à les dissiper. Tels nous sommes dans nos expéditions militaires, tels on nous vit toujours dans nos plans politiques, impatiens, légers, incapables en un mot de suivre un projet qui demande de la constance & du temps. Le Cardinal de Richelieu qui nous connoissoit, le dit dans son testament, & lui-même fit choix d'un étranger pour suivre & remplir le projet qu'il avoit si glorieusement acheminé.

Il est donc vrai de dire qu'une politique intéressée, & tissée de rameaux nombreux & compliqués ne convient nullement à nos inté-

394 *Traité de la Population.*
rêts, & moins encore aux forces,
& au génie de notre nation. De
même cependant que la guerre
défensive toujours plus pénible &
plus désavantageuse que l'offensive,
ne convient qu'à celui qui s'y trouve
réduit par la disparité de ses forces
avec celles de l'ennemi, ainsi toute
Puissance respectable ne sçauroit
que se perdre de réputation & de
crédit, si elle s'en tient à une po-
litique passive. Quel est donc le
plan de politique active que nous
pouvons & devons nous faire re-
lativement à nos forces, à notre
génie, & à notre position ? Le
voici.

Tronc &
branches de
notre plan
politique.

La tranquillité & le bonheur de
l'Europe doit être notre objet
unique. Ce tronc a quatre bran-
ches, d'où partent tous les petits
rameaux de la politique de détail.
Ces quatre branches sont, 1°. la
liberté de l'Italie 2°. Le maintien
des droits & de la constitution du
Corps Germanique. 3°. La balance
du Nord. 4°. Notre considération
auprès du Turc fondée sur l'estime

& la bienveillance, Ces quatre branches renferment tout le département politique.

Ce n'est pas que je prétende qu'il soit aussi aisé de simplifier le régime de cette partie, que d'en réduire l'objet & le plan. Cette vaste machine demande bien des soins de détail dont je sens toute la nécessité, quoique d'ailleurs très-étranger de style, de tempérament, & d'habitude à ce genre de connoissances; mais il n'est pas nécessaire d'être négociateur pour sentir que tout le monde ayant à gagner à ce plan, celui qui s'en montrera à découvert l'auteur & l'exécuteur, se mettra de lui-même à la tête des affaires générales, y sera porté par le vœu de toute l'Europe, & deviendra l'arbitre & le protecteur des nations.

Nous y gagnerons, nous, de n'avoir plus à nous perdre en incurSIONS dans des terres étrangères, & sur-tout dans cette Italie, cimetiére renommé des François, qui depuis près de trois siècles maintient à nos

dépens son orageuse liberté. Outre toutes les raisons de fait que j'ai déduites ci-dessus, & qui nous démontrent que nous ne sommes pas propres à conserver nos conquêtes, nous ne sçaurions que perdre à nous agrandir. Il y a long-temps qu'on a dit qu'un conquérant étoit l'ennemi de sa postérité. Faisons valoir notre territoire. Par lui seul, Louis XIV. fut le plus puissant Prince du monde passé & présent ; les guerres continuelles cependant lui laisserent à peine le temps d'ébaucher le plan de vivification, dont je désigne ici la perfection.

L'Italie y gagnera de n'être plus le théâtre des débats des grandes Puissances entre elles, de ne plus craindre d'une part les ravages des François, de l'autre l'ambition des Allemands, dont les prétendus droits sur cette belle partie de l'Europe sont de leur nature imprescriptibles, & de voir mettre par la paix, & par un système suivi de liberté, des bornes à l'agrandissement d'une Puissance née dans

son sein , qui plus exposée qu'aucune autre aux malheurs réels de la guerre , se relève toujours de ses chutes par les avantages de la paix , & menace chaque jour de plus en plus la liberté de l'Italie. L'Allemagne verra renaître l'ancienne splendeur de son Oligarchie, ou empêchera du moins que sa constitution déjà si altérée ne soit tout à fait détruite.

Le Nord sentant une politique clairvoyante & secourable, attentive à maintenir sa liberté & sa balance contre les Puissances qui peuvent en menacer l'équilibre, ouvrira ses ports au commerce de l'univers, & bientôt lui procurera par terre la fameuse communication, qu'on cherchera toujours en vain à travers les glaces de ses mers. Le Turc accoutumé à nous aimer comme alliés, nous respecteroit comme très puissants, & peut-être apprendroit de nous enfin à sortir de cette barbarie volontaire qui anéantit le produit & l'industrie de la plus belle partie du monde.

Chaque Puissance rebutée des chimères de l'ambition , & rassurée contre celle de la crainte, tournera son activité & ses vûes à faire valoir son propre territoire par les ressources du pays, par le bonheur & l'industrie de ses sujets ; & l'humanité entière bénira l'Auteur d'un systême politique , dont la félicité universelle est l'objet & la suite.

On ne me soupçonnera pas , je crois , d'imaginer que cette espece de siècle de Rhée soit aussi facile à établir dans le fait que sur le papier. Il n'en est pas ici , comme des arrangemens œconomiques de ma première Partie qui dépendent uniquement de nous , & qui peuvent se faire en un tour de main , ni même comme des objets de vivification tracés dans la seconde , qui quoique dépendans d'un travail suivi , naissent toutefois tellement les uns des autres , qu'une fois le branle donné à la roue , elle iroit , pour ainsi dire , toute seule. Nous ne sçaurions donner des loix aux étrangers , & quand nous le pour-

rions , chaque nation a ses préjugés & ses habitudes , & plusieurs sont très-éloignées de cette flexibilité qui rend tout possible en France. Mais je dis que telle doit être la direction fixe , ostensive & marquée de notre politique , que nous ne pouvons avoir que celle-là d'utile & d'honorable pour nous ; cela posé , bien loin que toutes les autres parties du régime intérieur & extérieur que j'ai établi dans tout le cours de cet ouvrage , dussent contraster avec nos affaires étrangères , c'est au contraire le seul & unique moyen de parvenir à notre but & de simplifier notre politique, de façon que cette science inventée pour le salut du genre humain , & qui en est devenue le fléau , retourne à la pureté de son institution , & revienne à l'unique objet de tout Gouvernement qui ne veut pas encourir la malediction de Dieu & des hommes , je veux dire , à la population.

Et pourquoi croiroit-on le personnage de Pere universel exagéré

Le personnage de Pere universel fait

pour le Roi
de France.

pour le plus puissant & le plus respectable Monarque de l'univers, pour le Roi de France ? On a vû de simples citoyens faire la fortune des Etats ; des hommes privés, non-seulement devenir l'ame de leur pays , mais encore de leur patrie entière. Le célèbre Laurent de Médicis , du rang de simple notable d'une ville marchande , devint l'arbitre de la balance de l'Italie ; respecté & consulté dans toute l'Europe , sa haute réputation , sa sagesse , & ses nombreuses correspondances faisoient toute sa force ; mais il vouloit & sçavoit faire le bien de sa patrie ; il avoit compris que ce bien particulier ne faisoit que partie du bien général, il employoit à ce bien général ; tout le crédit que ses hautes qualités lui avoient acquis, & pouvoit à la fleur de son âge mettre sur le seuil de son Palais cette devise honorable pour le plus grand des Souverains : *Me stante cuncta quiescunt.*

La paix de
l'Europe né-
cessairement

En cet état cependant il est certain, comme je l'ai dit à la fin du

précédent Chapitre , que quelque balance que le pacificateur universel eût scû établir dans l'Europe , la paix en pourroit être altérée à chaque instant , si les querelles de l'Amérique destinées à refluer désormais sur l'Europe , n'étoient prévues & arrêtées par un changement de système absolu dans le nouveau monde.

liée à la paix
de l'Améri-
que.

Mal-à-propos a-t-on blâmé dans le temps , & blamera-t-on toujours les Plénipotentiaires qui assemblés , pour ainsi dire , entre deux armées prêtes à se couper la gorge , & chargés de discuter des interêts pressants , voisins , & momentanés , renverront à un examen moins précipité des discussions dont le local est situé sous un autre hémisphère , auxquelles une partie des contendans actuels n'a aucun interêt , & dont le détail est presque inconnu de la plûpart de ceux même qui en disputent. Il faudroit des années entières pour vérifier la moindre des contradictions qui se rencontrent dans les allégations de part

& d'autre, & ce n'est point ainsi qu'on faisoit l'instant de donner la paix à des peuples qui soupiraient après la fin de leurs maux.

La paix de l'Amérique ne peut subsister sans la liberté générale du commerce.

Cependant la paix une fois signée, & ses premiers fruits établis, les discussions traînent & s'enveniment. Si l'on statue quelque chose, celui des deux Princes qui est le mieux obéi dans le nouveau monde, se trouve par l'événement le plus mal servi; il évacue, il retire tout exactement par le moyen de ses préposés qui ne connoissent que sa voix; ceux de son ennemi au contraire, nés parmi une nation où dès l'enfance on s'accoutume à discuter les affaires de l'Etat, voyant de plus près les nécessités des lieux, s'affectionnant personnellement à la chose, & désapprouvant les cessions faites en Europe, ou refusent d'obéir, ou déclinent tellement les ordres reçus qu'ils donnent le temps aux mal-entendus qui n'étoient qu'assoupis, de jouer leur jeu, & attendent que l'aigreur préparant une nouvelle rupture érige leur

désobéissance en service important. Si au contraire le temps se perd en disputes de mots & de syllabes, chaque nation demeure en défiance, c'est une guerre sourde, un feu couvé sous la cendre qui bientôt réparoit aussi vif que jamais. Eh ! à quoi tient-il aujourd'hui, qu'une dispute dont le siège est sur l'Ohio, n'ait réuni toutes les mauvaises humeurs de l'Europe, & mis en armes le Nord, l'Allemagne, & l'Italie, qui ne prétendent rien à l'Amérique.

Il est donc nécessaire de se faire dans la politique du Roi Pasteur un système pour l'Amérique ; mais ce système quel sera-t-il ? Renouvellerons-nous la célèbre ligne tracée par un Pape à qui le sol ne coûtoit rien ? De semblables traités auroient bien besoin d'être signés, *Cirano de Bergerac*, pour avoir quelque authenticité. Enverrons-nous des Commissaires sur les lieux pour régler nos limites, & nous partager le nouveau monde ? Gare les Outagamis, s'ils sont François,

& les Abenaquis , s'ils sont Anglois ; d'ailleurs , il y a tant de terrein à partager , qu'il faudra les prier de faire des enfans sur les lieux pour leur transmettre en ligne directe l'emploi d'achever leur commission. En troisiéme lieu les différens établissemens des Puissances contendantes sont tellement mêlés , qu'il seroit difficile aujourd'hui de nous cantonner , à moins de rebrouiller les enjeux , & de tirer au sort. Par où donc sortir de ce labyrinthe de difficultés , & quel moyen de déraciner le germe toujours présent , toujours actif de guerres ruineuses & éternelles ? En est-il d'autre que le régime & le plan de liberté générale du commerce , que j'ai présenté ci-dessus ; dès-lors toutes les vuës des colons & de leurs chefs se tourneront vers la culture de leurs fonds , vers la population , & l'exportation de leurs denrées ; on ne disputera plus des limites , on ne les trouvera que trop reculées. L'agriculture a besoin de voisins ; ce n'est que le bri-

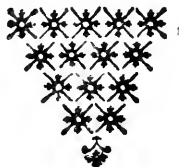
gandage & la traite exclusive qui s'écartent, & qui d'entrepôts en entrepôts voudroient enceindre un monde de déserts. Chacun apprendra à vivre de son fond. Après les nécessités de la vie, on en cherchera les commodités. Les colonies deviendront florissantes & peuplées, & Dieu veuille donner aux Etats de l'Europe dans leur constitution actuelle assez de durée, pour voir un jour l'Amérique n'avoir plus de déserts à peupler.

Il est tems enfin de terminer ma course, & revenant sur moi-même, de justifier au sentiment intérieur de ma propre incapacité l'effor immense & tout à fait au-dessus de ma portée que j'ai pris; si j'ai embrassé dans ma course la totalité des objets de la cupidité humaine sous quelque forme qu'elle puisse se déguiser, c'est qu'elle est en tout sens l'ennemie, je dis plus, la seule ennemie de l'humanité. En conséquence tous ses détours, tout le territoire qu'elle embrasse, étoient de ma juridiction. Plein de senti-

mens de zèle & d'amour pour mes semblables , si j'ai trop osé , je n'ai pas du moins à me reprocher d'avoir excédé mon devoir par aucun motif d'intérêt , ni de vanité déguisée sous le nom de hardiesse. Ravale , qui voudra , la nature de son ame ; c'est sans doute le sentiment intérieur qui le fait parler. Ce sentiment dit chez moi , que la mienne vient des mains de Dieu ; & si je la lui rends bien défigurée par les foiblesses & les miseres humaines , ce ne sera pas du moins par les passions viles , telles que l'intérêt , la jalousie , la haine , & l'orgueil.

Le titre de mon ouvrage , & la beauté du sujet m'ont mené bien loin. J'ai toujours cru suivre la vérité , & en conséquence je retrouverai ma trace ; mais comme il seroit très possible qu'elle fût perdue pour bien d'autres qui n'ont pas la clef de mon imagination , & que je n'en estimerai pas pour cela plus pauvres , je vais dans le suivant & dernier Chapitre rassem-

bler en un petit nombre de points principaux toute la marche, la gradation, l'ensemble enfin de mon plan, pour que d'un coup d'œil on puisse juger de la totalité, & s'épargner même, si l'on veut, la peine & l'ennui de me lire d'un bout à l'autre.



C H A P I T R E VIII.

Résumé général de tout l'Ouvrage.

LE Précis, qui est l'objet de ce Chapitre, est d'autant plus nécessaire, que j'avoue moi-même que la totalité de cet ouvrage est un cahos d'idées & de détails, qui n'ont d'ordre que dans les titres des Chapitres.

Un grand Ecrivain de nos jours a paru dans son ouvrage le plus considérable donner prise au même reproche, & malgré les subdivisions presque infinies qu'il a données à son plan, l'on se plaint avec quelque sorte de raison que sa marche est souvent embrouillée, & en général difficile à suivre. Nous n'avons assurément que cela de commun, lui & moi. Son érudition est immense & sûre, la mienne est très-bornée & fautive; son style est clair, noble, pur & tranchant, le mien

mien est inégal, sans goût, négligé, souvent diffus, & amphibologique; son esprit éclaire & éveille l'intellect du lecteur, le mien le fatigue & l'étouffe; ses idées semblent la fleur des notions, & en sont en effet le germe, les miennes naissent singulières, & meurent triviales. Il étoit ouvrier habile, & totalement adonné à ce genre d'étude & de travail, & de son aveu il a consumé 20 ans à celui-là. Je ne suis rien de tout cela, & il s'en faut bien que je n'aye employé six mois à parcourir tout le terrain que j'embrasse. Il y paroît, me dira-t-on; je le sçais, mais encore un coup chacun a sa façon d'être: & me promît-on autant d'avantages, que j'en espere peu de mon travail, je doute qu'on me déterminât à revenir sur mes pas pour donner à mon ouvrage une forme plus décente & plus suivie: ce dont je suis plus certain encore, c'est que j'échouerois dans cette entreprise & me laisserois gagner à la langueur, disposition d'esprit la

moins propre à rediger un ouvrage de vivacité & de sentiment.

Je ne sçais d'ailleurs si ceci, tout négligé qu'il est, ne se fera pas mieux lire que n'eût fait un traité méthodique. On est surchargé d'ouvrages en règle sur le commerce, & sur toutes les parties relatives à la prospérité intérieure d'un Etat. Ceux de ces ouvrages qui sortent des meilleures mains, n'apprennent pas plus au lecteur ordinaire l'essentiel de leur matière, que la lecture du Cuisinier François ne nous apprendroit par ses seules recettes à faire un bon ragoût. Il faut être initié dans la pratique d'un art, pour être susceptible d'être perfectionné par la lecture de ses élémens. Ceux au contraire, qui ont voulu se faire lire, applanir & orner les routes du calcul, ne laissent aucune trace, ce qui n'est pas au fond un grand mal, attendu qu'il est bien difficile de faire chemin avec des guides qui bronchent eux-mêmes à chaque pas. Tout le fruit donc qui peut revenir de ces sortes d'ouvra-

ges bons ou mauvais , c'est d'accoutumer les hommes à s'occuper de la prospérité publique , & d'éveiller par quelques rayons de vérité les idées naturelles qu'ont bien des génies privilégiés sur ces matières sérieuses & utiles. Ces idées , faute d'être excitées , demeureroient souvent ensevelies pour jamais , étouffées par le torrent des idées courantes qui se portent ailleurs. Un rayon de lumière qui pénètre dans ces ames fécondes , semblable à la méche qui met le feu à la mine , y produit un nouveau genre de vues , dont la progression s'étend bientôt à l'infini , au grand avantage de la société. J'ai dû à de tels secours (s'il est permis de se citer) tout ce que je sçais , & tout ce que je conçois en ce genre ; c'est peu de chose , me dira-t-on : peut-être ; on auroit tort néanmoins d'en juger sur cette ébauche - ci , où m'étendant beaucoup sur certains sujets , j'en ai à peine touché d'autres aussi intéressans. Tout homme cependant qui sçaura lire , jugera que je

m'en suis plus réservé, que je n'en ai dit. Pour décider d'ailleurs si cet exemple du genre d'explosion dont je parle, vaut la peine d'être cité, il faudroit connoître quelle étoit ma portée naturelle, avant que j'eusse lû le trait qui m'a fait réfléchir sur ces matières. Mais, telle qu'elle soit, si j'avois l'avantage d'être du bois privilégié dont on fait les Administrateurs d'Etat, soit en petit, soit en grand, peut-être certaines de mes idées mises en pratique seroient trouvées bonnes à quelque chose.

Toute l'utilité donc des ouvrages du genre de celui-ci consiste en l'avantage d'éveiller l'instinct, & l'attrait des hommes nés pour concevoir & réfléchir en grand. Pour procurer cet avantage il faut se faire lire; or je suis certain que, si je me contraignois pour me rendre méthodique, je serois moins lu encore, que je ne le serai dans toute la pompe de la négligence & des écarts.

Après donc avoir fait une sorte

d'amende honorable de l'espece de
parallele que j'ai osé faire tout à
l'heure avec un homme excellent,
& avoir protesté que je n'ai entendu
en induire aucune sorte de com-
paraison, je vais rassembler celles
d'entre le nombre infini d'idées
vagues répandues dans cet ouvra-
ge, qui forment un corps & un
plan suivi de politique civile &
étrangère.

La plus utile, & selon moi, la
plus indispensable des méthodes
en tout genre d'arts & de connois-
sances, en tout enfin ce qui est en
nous matière à enrichir la mémoire,
& faciliter l'opération de l'esprit
qu'on appelle réflexion, c'est de
convenir d'abord de la signification
des termes généraux, & usagers.
Cette méthode nous oblige à con-
siderer l'étendue & la réalité des
choses, & à nous en former une
idée fixe & permanente; c'est ce
qui s'appelle convenir des faits &
des expressions, ce qui est la base
de tout raisonnement. D'après cela,
il est impossible que deux esprits

justes, que deux ames équitables ne conviennent bientôt des principes, quelque différence que les préjugés, la contagion, ou l'usage ayent pû mettre dans leur façon habituelle de penser & d'agir.

En général, il est peu d'hommes qui paroissent doués des deux vertus ci-dessus établies, du moins si l'on en juge par leurs actions. Celles-ci sont décidées par une infinité de causes étrangères prises dans nos passions ou dans nos foiblesses; mais presque tous tant que nous sommes, nous pensons juste, nous sentons équitablement par réflexion. N'ayant donc ici que l'équité & la vérité en vûe, je puis esperer d'être senti, & entendu par le plus grand nombre, si j'ai assez de talent pour me faire entendre, & d'ordre pour valoir la peine d'être suivi & conçu: cependant comme la vérité & l'humanité, que j'ai crû prendre pour guides, paroissent néanmoins m'avoir entraîné dans la suite de ce traité dans une infinité d'opinions très-oppoées à celles qui sont géné-

ralement reçues, j'ai crû nécessaire d'établir d'abord quelques principes, & de commencer par les définitions des choses qui paroissent en avoir besoin.

C'est ce que fait le premier Chapitre qui définit d'abord ce que c'est que *société*, ensuite ce que c'est que *richesse*.

L'homme est un animal sociable par instinct, avide à l'excès par instinct & par intellect. De ces deux mobiles contraires, l'un lie la société, l'autre tend à la dissoudre. En conséquence le partage des biens, qui établit *la propriété*, dut être & fut en effet toujours le premier des arrangemens de la société.

De l'attrait naturel à l'homme pour se réunir avec son semblable, que j'appelle *sociabilité*, dérivent toutes les vertus; de son penchant à désirer de s'approprier tous les biens d'usage & d'opinion, que j'appelle *cupidité*, naissent tous les vices: d'où résulte que le premier & le plus important des soins du

Partie I.
Chapitre I.

Gouvernement doit être de diriger les mœurs vers la sociabilité, & de les détourner de la cupidité.

La sociabilité nous conduit dans la route de la vérité; la cupidité nous pousse dans les sentiers tortueux de l'illusion: & pour prouver ce principe, on démontre qu'elle nous égare dans la recherche de ceux même des biens physiques, dont elle fait le plus de cas; c'est sans doute *la richesse*.

Qu'est-ce que la richesse? Ce devrait être la possession des biens d'ici-bas. Si c'est cela, la sociabilité est toujours riche, & la cupidité jamais.

En effet, le nécessaire, l'abondance, & le superflu sont trois échelons dans l'ordre des biens, qu'on ne sçauroit voir que du bas en haut dans les vuës de la cupidité, qui songeant toujours à gravir, n'est jamais riche de ce qu'elle possède, & sçait toujours être pauvre de ce qu'elle desire. Dans les vuës de la sociabilité au contraire, comme il ne s'agit que de se réunir,

chacun apporte tranquillement son contingent à la société ; riche de ce qu'on y fournit, on n'est pauvre que de ce qui manque à son confrère. Or comme malgré toute habitude de confraternité, nos besoins situés en la personne d'autrui seront toujours très-bornés, il ne faut, pour nous satisfaire sur cet article, que la vie & le vêtement.

Voulez-vous enrichir un peuple ? tournez-le vers la sociabilité. De tous les peuples dans tous les temps, nuls n'ont vécu plus durement, n'ont été plus attachés à leur façon d'être, & ne se sont en conséquence estimés plus riches, que ceux qui ont vécu le plus en commun.

Pour trouver d'après les notions même les plus triviales les principes de la vraie richesse, il faut dire qu'elle consiste en la nourriture, les commodités & les douceurs de la vie : la terre produit tout cela ; le travail de l'homme multiplie ce produit, & lui donne la forme. Le vrai principe de toute richesse est donc la multiplication de l'espece

humaine appelée *population*, c'est l'objet de ce traité. Le premier des travaux auxquels il faut employer l'homme, est la multiplication du produit de la terre, art nommé *agriculture*, dont la liaison indispensable avec la population sera démontrée dans les Chapitres suivants.

On resume de celui-ci, que la première des loix positives de la société, est & dut être une condescendance de la sociabilité en faveur de la cupidité qui établit le partage des biens & avantages de la société; & qu'en revanche la base & l'objet du régime des loix spéculatives doit être de repousser sans cesse l'inquiétude & l'avidité humaine vers la sociabilité, & de la détourner de la cupidité.

La population une fois reconnue pour le premier des biens de la société, il est question de sçavoir, d'où on la tire.

Dieu créa en même temps tous les germes, & leur donna l'inalté-

nable faculté de se reproduire & de se multiplier ; mais il les rendit tous dépendans des moyens de subsistance.

Ce n'est ni le célibat d'un certain nombre d'individus, ni la guerre, ni la navigation, ni les transmigrations dans le nouveau monde qui causent la dépopulation actuelle, au contraire, la plûpart de ces choses pourroient tendre à accroître la population. C'est la décadence de l'agriculture d'une part, de l'autre le luxe ou le trop de consommation d'un petit nombre d'habitans, qui sèche dans sa racine le germe de nouveaux citoyens.

Si la multiplication d'une espece dépendoit de sa fécondité, certainement il y auroit dans le monde cent fois plus de loups, que de moutons.

Rien ne gêne la multiplication des sauvages de l'Amérique Septentrionale ; mais ils ne vivent que de chasse, & sont réduits à la condition & presque à la population des loups.

Un ancien Romain vivoit , lui & sa famille , du produit d'un arpent de terre ; un sauvage consume seul le gibier que 50 arpens de terre inculte peuvent nourrir. Tullus Hostilius avec mille arpens pouvoit avoir cinq mille sujets , un chef des sauvages ci-dessus borné à un tel territoire auroit à peine 20 hommes.

En proportion de ce qu'on cultive les terres , & qu'on les employe à produire ce qui est de la nourriture essentielle de l'homme , l'espece s'accroît en nombre ; en proportion de ce qu'on les laisse en friche ou qu'on les employe en inutilités , l'espece diminue : d'où s'ensuit que les consommations en superfluités sont un crime contre la société , qui tient au meurtre & à l'homicide.

Les hommes multiplient comme les rats dans une grange , s'ils ont les moyens de subsister. En ce sens , le mot de M. le Prince à Senef , *une nuit de Paris remplacera cela* , pouvoit être un axiome politique

bien raisonné. En effet, à moins qu'il ne survienne quelque nouvelle augmentation de subsistance dans l'Etat, il ne sçauroit s'élever une plante de plus, qu'une autre ne lui fasse place.

Principe seul & unique, *la mesure de la subsistance est celle de la population* ; les célibataires l'accroissent dans un Etat, loin de lui nuire, si à la contrainte du célibat est jointe quelque autre sorte d'infirmité qui les oblige à vivre de peu, & à ne point faire de consommation inutile.

Augmentation de subsistance ; accroissement de population. Nous allons voir dans les Chapitres suivants comment accroissement de population doit faire augmentation de subsistance.

L'agriculture qui peut seule multiplier les subsistances, est par cela même le premier des arts : elle l'est par la beauté de son invention, puisqu'elle découvre, surprend, & imite le secret de la nature.

ture, secret de la Providence elle-même, & le plus admirable & le plus surprenant des effets par lesquels elle daigne se manifester à nos yeux.

Plus vous faites rapporter à la terre, & plus vous la peuplez.

L'agriculture cependant, cet art par excellence, qui peut se passer de tous les autres, tandis qu'aucun d'eux ne sçauroit exister sans lui, l'agriculture, dis-je, est encore dans son enfance; & si parmi nous l'Autorité tournoit sa protection sur cette partie intéressante, elle trouveroit la carrière encore neuve.

De tous les arts l'agriculture est non-seulement le plus admirable & le plus nécessaire dans l'état primitif de la société, il est encore, dans la forme la plus compliquée que cette même société puisse recevoir, le plus profitable, & le plus rapportant.

Il est de tous le plus sociable, & le plus innocent.

Il étoit peu nécessaire de s'étendre sur ces démonstrations, il le sera

d'avantage de montrer ce qui en arrête chez nous les progrès, & quels seroient les moyens de l'encourager; mais avant que d'en venir là, il est utile de mettre sous les yeux un précis des avantages, dont jouit en ce genre notre heureuse patrie.

Partie I.
Chapitre III.

L'Auteur de la nature a donné à l'homme la faculté de faire aliment presque de tout: il a donné d'autre part à la terre de nourrir & de vivifier dans son sein presque tous germes de plantes & de fruits; mais il faut encore que ce sein maternel soit attendri, réchauffé, humecté par le concours des autres élémens. Chapitre IV.

Ce concours lui est favorable presque par-tout, & l'industrie humaine en accroît & dirige les influences, & aide de la sorte à la nature.

La température de l'air & des saisons, & ce qu'on appelle climat, décide du plus ou du moins de fruit de nos travaux. Les excès dans le

climat nuisent aux productions de la nature ; mais la Providence les a variés selon les lieux ; & la bienfaisance de la nature échappe ainsi aux excès de la température de l'air. Cependant , s'il est un pays qui puisse jouir également de toutes ces productions , celui-là sans doute est le favori de la nature.

Ce pays est la France, au dire des maîtres du monde entier autrefois. La température du climat y est telle , que dans toutes les Provinces du Royaume on peut cultiver les productions utiles ou agréables des quatre parties du monde , de façon qu'elles y viennent comme dans leur patrie naturelle.

Les eaux y coulent de toutes parts en ruisseaux , rivières , & fleuves , les uns propres d'eux-mêmes à la navigation , les autres prêts à le devenir par un travail aisé ; toutes eaux salubres enfin & faciles à répandre sur les campagnes pour y porter la fertilité.

La nature des terres d'autre part

est telle , qu'à la reserve de quelques Dunes au bord de la mer , & de quelques roches escarpées en petit nombre , il n'y a peut-être pas un pouce de terrein qui ne pût être mis en valeur.

Aux avantages du climat & du sol s'en joignent d'autres pris dans le naturel des habitans , qui sans doute tiennent beaucoup à ces premiers ; la fécondité des femmes , l'activité naturelle à ce peuple , & sur-tout son industrie.

Pour avoir autrefois taxé cette dernière , on fit d'un beau Royaume l'Isle Gelée.

Il n'est besoin que d'éclairer l'industrie ; car quant à ce qui est de l'exciter , la nécessité suffit.

Ne confondons point. Il est deux sortes de nécessités ; l'une de penurie , l'autre d'abondance ; l'une fait des mendiants , l'autre a fait les destructeurs de l'Empire Romain ; l'une est sans ressources , l'autre les a toutes. La dépopulation fait la première , l'extrême population fait la seconde ; mais l'extrême po-

population ne peut venir que de l'extrême agriculture.

En total, la France pouvant être le théâtre de l'agriculture, peut l'être de la population. Examinons les causes qui nous empêchent de profiter de nos avantages en ce genre autant que nous le pourrions.

Chapitre V. L'homme ne sçait ici-bas ce qu'il desire. Il seroit aisé de démontrer au physique, ainsi qu'au moral, que l'adversité est le terme indispensable de la voie de la prospérité.

La prospérité est aux Etats ce qu'est la maturité aux fruits de la terre; elle en annonce, elle en nécessite presque la putrefaction.

Plus une société s'étend, plus elle est tranquille au-dedans; plus elle est vivifiée par plusieurs genres d'industrie, plus aussi le jeu de la fortune y a de liberté. Dès-lors les grandes fortunes deviennent des colosses, & les gros héritages absorbent les petits. Enorme différence entre la fertilité d'un petit

champ qui nourrit le maître qui le cultive, & celle d'un vaste domaine livré aux agens d'un grand propriétaire.

L'accroissement des besoins du fisc est encore une des suites de la prospérité. Ces charges subdivisées sur un nombre de petits propriétaires accoutumés à vivre de peu, quoique plus onéreuses au peuple, le sont moins à la glebe: réunies sur la tête d'un grand propriétaire déjà dévoré par tous les sous-ordres du luxe & de la paresse, elles enlèvent tout ce qui lui reste du produit; & dès-lors, il en est plus porté à négliger un bien qui ne lui donne que de la peine.

La fausse urbanité, & le goût des arts spécieux, fruits & abus de la prospérité, font dédaigner la campagne & les campagnards.

D'autre part, l'administration d'un grand Etat incline naturellement vers des vices de constitution qui désolent le laboureur: de ce genre seroient par exemple, des impositions arbitraires dans leur

répartition, la contrainte dans le débit de ses denrées.

La prospérité d'un Etat y rendant abondant, & faisant circuler aisément le signe des nécessités de la vie, facilite le déplacement des propriétaires, & attire les plus considérables à la Capitale déjà trop surchargée; de l'abandon des Provinces naît leur oppression.

La prospérité d'un Etat établit dans son sein une infinité de rameaux d'industrie & de natures de biens, qui tous paroissent au premier coup d'œil plus commodes & plus disponibles que ne l'est la possession des terres. Il est en effet généralement reçu qu'un homme est pauvre, quelque riche qu'il soit en fonds de terre, s'il n'a que de cette nature de biens.

Les terres cependant sont d'une part les seuls biens solides; leur possession donne une sorte de juridiction sur les cultivateurs. Leur produit ou revenu hausse en proportion ou à peu-près, de ce que les matières de consommation en-

chérissent par l'abondance des espèces dans un Etat, au-lieu que les revenus fictifs sujets à bien des révolutions ne peuvent jamais croître. L'industrie & le travail du maître trouvent toujours un vaste champ d'espérance & de profit. Les terres ont des casuels ; cependant elles se discréditent , tandis que le feu est aux effets fictifs. Pourquoi cela ? C'est d'abord l'habitation de la Capitale, dont les délices & les préjugés tendent tous à établir la mollesse & le dégoût du travail. On dédaigne l'habitation de ses peres , où les recherches du luxe n'ont point pénétré. On livre les terres éloignées à des agens fripons & concussionnaires. On dévaste les fertiles domaines de celles qui sont au voisinage par des arrangemens de pure décoration : on consomme le reste de leur produit en entretien d'inutilités. Les payfans ne connoissent plus leur Seigneur , ils plaident contre le nouveau qui souvent les a soulagés de droits onéreux qu'ils

payoient sans murmure à leurs anciens Seigneurs. Tout cela dégoûte d'une possession pénible. Le haut prix de l'intérêt de l'argent est encore une des raisons du discrédit des terres.

La prospérité d'un Etat nuit encore à l'agriculture, en établissant un ordre de mœurs, un genre de magnificence & de décoration qui la repousse au loin, & l'exile, pour ainsi dire.

Autant de terrain inculte, autant de sujets enlevés sans ressource à l'Etat. Le goût des jardins de pure décoration, des terrasses, des parcs, des avenues &c. qui depuis le dernier regne s'est si fort multiplié, dévaste en ce genre une partie des environs de la Capitale & de ceux des Villes principales.

L'énorme largeur des chemins multipliés, dont tous les administrateurs des Provinces font aujourd'hui leur objet capital, sans considérer les proportions relatives à la fréquence & importance des communications, enleve encore

une partie du territoire de l'Etat, & les alignemens dévastent souvent les terrains les plus fertiles, laissant à côté des friches bien plus propres à assurer la voie publique.

De toutes ces choses, & de mille autres qui se trouvent éparées dans cet Ouvrage, naît le discrédit des terres, & la décadence absolue de l'agriculture. Passons aux moyens de l'encourager.

Tout l'Ouvrage en général n'a Chapitre VI.
d'objet que la nécessité, & les moyens d'encourager l'agriculture. Cependant comme ce n'est point la société des anciens Egyptiens qu'on considère, mais la société moderne qui est tellement compliquée d'accessoires, que le principal y est presque entièrement oublié, il est nécessaire de traiter de toutes les branches de la ramification politique, qui toutes ont la population, & conséquemment l'agriculture pour racine, tant pour faire voir l'union intime de toutes les parties de la chose publique

entre elles , que pour ne pas présenter à un siècle délicat & recherché l'Apôtre de l'agriculture, comme un laboureur stupide qui ne voit que son champ. On parcourra donc une carrière immense , mais on trouvera souvent sous ses pas des objets relatifs au Chapitre actuel. On ne les rejettera pas alors ; maintenant on présente seulement en gros les premières idées qui s'offrent sur cet article.

On a dit que la prospérité d'un Etat établissoit les grandes fortunes , qui bientôt envahissoient tout le territoire. Quel remède à cela ? *Aimez les Grands , appuyez les Médiocres , honorez les Petits.*

Aimez les Grands , vous leur apprendrez à aimer leurs inférieurs, vous vous intéresserez à la multiplication de leur famille, vous les appauvrerez de biens inutiles par la voie la plus douce & la plus satisfaisante pour la nature , & les enrichirez de sujets utiles au maintien & à l'illustration de leur Maison, ainsi qu'à la Patrie.

Appuyez

Appuyez les Médiocres, c'est la pépinière de l'Etat, & sa richesse la plus précieuse & la moins embarrassante.

Honorez les Petits : *sacerrima res homo miser*. Mais indépendamment de cet axiome de morale qui parle si bien au cœur, est-ce donc un paradoxe de vouloir qu'on honore les plus nécessaires de tous les hommes ? Dans le fait nous devons tous une estime réciproque, & relative à l'utilité respective. Je dis plus. Quoi encore ? Le respect.

Mais ce qu'il faut sur-tout honorer, c'est l'agriculture & ceux qui l'exercent & l'encouragent. Le plus habile agriculteur, & le protecteur le plus éclairé de l'agriculture, sont, toutes autres choses étant égales, les deux premiers hommes de la société.

Une source, qui sort dans un terrain élevé, arrose & féconde ses environs, autant que la quantité de ses eaux peut s'étendre. Celle au contraire, qui naît dans un bas-fond, ne fait qu'un marais.

Je compare à cette source le propriétaire des terres. S'il est à la tête de la production, dont naturellement il doit être l'ame, & à laquelle personne n'a plus d'intérêt que lui, il anime & vivifie tout le canton: si au contraire il habite au centre de la consommation, il devient la source basse & marécageuse, & contribue à noyer un terrain déjà de lui-même trop spongieux.

Rappelons-nous sans cesse le chemin que voudroit faire le peuple entier d'une nation que les apparences d'une prospérité passagère ont éveillée. Nous passons des villages aux bourgs, des bourgs aux Villes, des Villes à la Capitale; & c'est à quoi tend toute une nation, si le Gouvernement n'est attentif à lui donner une propension contraire.

Cette opération n'est pas si malaisée qu'on croit. Les hommes ont tous un penchant naturel pour la liberté & les occupations de la campagne. Que ses habitans soient

tranquilles & protégés; qu'on les excite & les éveille par des divertissemens innocents, dont les anciens nous ont donné l'exemple, & que de grands Princes n'ont pas dédaigné d'établir parmi eux, ils verront bientôt avec frayeur la contrainte & l'esclavage des Villes.

Eh! quand la protection de l'agriculture demanderoit du Gouvernement un soin continuel & embarrassant, quel autre objet dans la société entière peut lui paroître plus digne de son attention?

Pourquoi seroit-on effrayé de donner autant de soins à protéger l'agriculture, à instruire les agriculteurs, à les secourir, à défendre leurs libertés & immunités, qu'on en met à protéger les arts & métiers qui ont tant fatigué le Gouvernement, & chargé la police de détails, de formes & d'ordonnances, dont la plupart gênent & étouffent l'industrie au lieu de l'appuyer?

Quant aux moyens de protection,

on a tout prévu en France à tous égards : les plus belles & les plus utiles ordonnances de l'univers sont signées de la main de nos Rois ; mais malheureusement nos loix sont presque comme nos modes.

C'est l'affection seule pour l'agriculture & la persuasion de sa nécessité de la part du Gouvernement , qui peuvent lui donner le degré d'attention nécessaire pour s'assurer & soutenir la vivification de cette partie. Il faut sur-tout rejeter sur la campagne une sorte d'abondance relative , qui est la mere de l'industrie noble & élevée. Cet art par excellence a besoin plus que tout autre , pour être poussé à un certain degré de perfection , des deux pivots nécessaires à tout , à sçavoir étude & expérience , théorie & pratique. Pourquoi nos Princes ne lui feroient-ils pas ces secours ? Nous avons de grands Rois en tout genre , & qu'il seroit difficile de surpasser. Je ne sçais plus que le titre

de Roi Pasteur , qui puisse illustrer nos Maîtres futurs.

Partie I.
Chapitre VI.

Ceci n'est qu'une ébauche d'un Chapitre intéressant. Les matériaux en sont , comme je l'ai dit , répandus presque dans tout l'ouvrage. Le Chapitre suivant, par exemple , naît & dérive naturellement de celui-ci.

Le nombre des habitans dans un Etat dépend des moyens de subsistance , les moyens de subsistance dépendent de l'emploi qu'on fait des terres , & l'emploi de celles-ci est décidé par les mœurs & usages. Chap. VII.

Si les mœurs & usages sont tels qu'on emploie beaucoup de chevaux , la subsistance des hommes , & conséquemment leur nombre décroîtra d'autant , & ainsi du reste.

Autrefois les grands Seigneurs en France entretenoient beaucoup de pauvre Noblesse autour d'eux dans des emplois tenus pour honnêtes , & même honorables alors ;

ces Gentilshommes d'alors coûtoient moins que les valets d'à présent, & faisoient beaucoup plus d'honneur & de profit : c'est un mal réel que cet usage ait passé de mode.

On ne peut nier que les pauvres, quand ils sont laborieux, ne soient la plus précieuse portion de l'Etat. La Noblesse est la partie de la nation à laquelle le préjugé de la valeur & de la fidélité est le plus particulièrement confié. Les préjugés qui constituent l'honneur, font partie réelle du trésor de l'Etat, & celle qui soulage le plus les autres parties. Il importe donc de conserver & de provigner le plus qu'il est possible la portion du peuple chez lequel cette monnoie a le plus de cours ; c'est la Noblesse.

Avoir beaucoup de Noblesse, c'est l'avoir pauvre. Cependant comme les sentimens d'élévation qui constituent son essence, ne sont point inhérens à la substance physique de chaque individu, mais à

la profession de ses peres & à la sienne; il faut empêcher qu'elle ne dégénere dans le fait, ce qui la rendroit plus vile encore que tout autre état dans le droit. Pour cela il faut lui donner les moyens de subsister dans un état, dont l'honneur & la fidélité furent l'essence.

La profession militaire si multipliée aujourd'hui en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois, entretient cependant moins de Noblesse, on y méprise les pauvres qui ne peuvent subvenir aux dépenses devenues d'usage. Il étoit donc très-important de maintenir cet ordre de mœurs, qui engageoit les riches à élever & entretenir leurs semblables, qui les entouroit de gens fidèles & surs, & les forçoit à une décence de mœurs intérieures, perdue aujourd'hui au détriment encore de la société.

En Allemagne la reversion des fiefs assurée aux Cadets, quand les branches aînées tombent en quenouille, multiplie beaucoup la Noblesse.

Si l'on propoſoit en France une telle loi, on accableroit le propoſant d'allégations multipliées; entre autres, que cet arrangement nuit au commerce, & prive le Roi de ſes droits de ſuzerain aux mutations. Examinons le premier point.

Le commerce eſt l'échange des néceſſités & commodités de la vie, & nullement celui *des propriétés*.

On pourroit prouver que le revirement continuel des biens & fortunes n'eſt point un avantage pour le commerce; mais il ne s'agit ici que des fiefs, ſorte de biens qui ſont en juridiction & prééminence.

Dira-t-on que tout ce qui ſépare un ordre, une claſſe de ſujets, eſt une barrière à l'émulation? On ſe trompe; l'émulation n'eſt point l'envie de fortir de ſon état, c'eſt celle de ſ'y diſtinguer.

Paſſons à la ſeconde difficulté. Il eſt certain que la vaſſalité devant des droits à chaque mutation, tout ce qui interrompt ces mutations intercepte ces droits.

Mais 1^o. je doute qu'ils ſoient

considérables, puisqu'il y a tant de charges achetées à bas prix, & donnant d'autres privilèges plus essentiels en exemptent. 2°. Loin d'étendre les substitutions, ce plan les restreindroit, en les bornant uniquement aux fiefs, c'est-à-dire, aux juridictions & droits seigneuriaux. 3°. Ne pourroit-on pas compenser ces droits & au-delà, en rétablissant les loix de l'ancienne féodalité encore en vigueur en Allemagne; en attribuant la réversion au Souverain au défaut de la ligne entière masculine, sauf à lui à s'astreindre à ne les donner qu'à des Cadets qui fondassent nouvelle souche? 4°. Les droits de rachat usités dans certains cantons à chaque transition du fief en ligne collatérale, ne pourroient-ils pas être un autre dédommagement?

Mais, dit-on, l'épuisement des vieilles souches se répare par de nouveaux Nobles confondus bientôt parmi les anciens.

Faux principe: les vieilles souches ne manquent que par les vices

ci-dessus établis. Les intrus ne sont que de l'alliage qui avilit l'espece.

Les Chapitres d'hommes & de filles sont encore pour la Noblesse d'Allemagne une ressource très-estimée & peu coûteuse. Quelle honte, que nous y ayons substitué le secours des méfiances!

De mille raisons prises dans les mœurs, dans la décence, dans les sentimens, dans l'utilité publique, &c. contre cet usage, on se contente d'établir celles qui démontrent qu'il importe au maintien des mœurs qui sont le vrai lien de la société, que chacun s'allie avec son semblable, & que chaque classe conserve sans mélange les principes, s'il se peut, mais du moins le *costumé* de son état.

Nous avons dit que la multiplication des chevaux resserroit celle des hommes. Pourquoi, s'il faut capiter quelque chose, cette opération distributive de finance ne peut-elle être reversible sur les chevaux?

La population & la culture de la

campagne sont le seul tableau de la prospérité réelle d'un Etat.

On admire, dit-on, nos villes, & l'on pleure sur nos campagnes. Il s'en faut bien que nos villes, quoique bâties de tous les débris, engraisées de tout le suc de nos campagnes, n'en soient au point de décoration & de splendeur qu'elles auroient, si leur magnificence étoit la suite de la prospérité publique, & si l'amour de la Patrie les avoient décorées.

Paris même dans toute sa pompe, n'a rien, ou presque rien, qui paroisse destiné au public, ni hôtel de ville, ni terrein pour les fêtes publiques, ni fontaines, ni salles de spectacles. Tout ce qu'il y a de beau tient au luxe particulier, & se trouve éparé.

D'ailleurs cet accroissement de nos villes n'est que fictif. Paris, qui s'est accru des deux tiers depuis Henri IV. ne contient pas plus d'habitans. Une maison qui contenoit six familles du premier ordre, en loge à peine une du plus

bas aujourd'hui ; la consommation a décuplé, & puis c'est tout. Paris s'est étendu en pierres, jardins, glaces, parquets, marbres, &c. mais nullement en hommes. On en peut dire autant de la plupart des autres villes qui se sont accrues.

Les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté. L'exemple des petites Républiques nous démontre cela.

Les petits Etats n'ont pas assez de force pour contenir les hommes ; les grands Etats affaiblissent les hommes par le poids de la leur.

Quels maux sont le plus à craindre dans une grande Monarchie ?
1°. La disproportion entre les nécessités du Gouvernement & ses ressorts. 2°. L'inégalité des fortunes. Ces deux-là réunissent tous les autres.

Le premier s'opere d'abord par la recherche, il s'acheve par la paresse qui en est la suite indispensable. La recherche non contenue

de tenir les ressorts principaux , veut encore s'emparer des fils les plus déliés de l'administration. Le Gouvernement accablé de détails & d'accessoires amene tout à soi ; & attire en même temps tous les frêlons de la ruche , qui l'étourdissent de bourdonnemens empresseés , & l'obligent à abandonner presque au hazard la question publique , embarrassée désormais de cas particuliers.

Le second s'opere par l'abondance de l'or , qui se repliant toujours sur soi-même ne court se répandre dans la société que pour revenir à la masse , chargé des dépouilles de tout le pays qu'il a parcouru. L'or nous ruinera, comme il a dévasté l'Espagne. Il met à prix les charges & dignités, en absorbe la considération & l'utilité , & substitue aux vertus du citoyen un esprit mercenaire , qui ôtant au Souverain tout autre moyen de gratifier que de la bourse , renverse tellement l'ordre naturel des choses, que l'humeur bienfaisante du Prince

devient un malheur réel pour le peuple.

Partie I.
Chap. VII.

Charlemagne , au milieu de ses conquêtes immenses , fit bien des grands Seigneurs d'autorité , de juridiction , &c. mais il n'en enrichit aucun , & en conséquence il ne dépeupla point son empire. Un colosse d'argent établi en Saxe, l'eût plus sûrement dévastée, que ne firent toutes ces expéditions.

Cette idée sera développée par les détails dans la seconde Partie. Terminons celle-ci par quelques considérations qui rentrent naturellement dans les questions précédentes.

Chap. VIII.

Les partisans du luxe & les amateurs du superflu , en convenant que la trop grande inégalité des fortunes est un mal , disent que l'abondance des métaux le répare en quelque sorte , en donnant plus de fantaisies aux riches en proportion du plus de facilité à les satisfaire , & les rendant ainsi tributaires des pauvres industrieux , au-

lieu que dans mon plan je veux mettre les pauvres aux gages des riches, & dans la dépendance directe de leur générosité.

Dans toute distribution, l'ordre est la base du bon emploi. Avant donc que de décider si l'or & les agens soudoyent chacun selon son mérite & utilité, il faut établir d'abord le degré d'estime dû à chaque état & profession & en convenir, pour ne pas errer dans des idées vagues sur ce point fondamental.

A bon droit les Ministres de la Religion, directeurs des mœurs, proneurs de la charité & de la confraternité, ont-ils le premier rang dans une société bien ordonnée.

Après les Ministres de la Religion, viennent de droit les Défenseurs de la Patrie.

Sans la Religion, les assemblées d'hommes n'eussent jamais pris forme de sociétés; sans la valeur de ses défenseurs, la société eût été dispersée aussi-tôt qu'établie. Sans les loix, elle eût été détruite par

les passions & le ferment intérieur aussi promptement que par les efforts extérieurs. Ceux qui sont préposés au maintien des loix ont donc , après les deux ordres ci-dessus , une prééminence fondée en droit , & en raison indispensable.

Cet ordre observé dans le fondement primordial de notre Monarchie en a fait la solidité ; & le goût naturel de la Nation , qui consacre dans l'opinion cette forme d'hierarchie malgré les accidents de vétusté qui devoient la détruire , perpétue la durée de l'Etat.

Après ces ordres fondamentaux viennent les ordres décorateurs , les sciences , les beaux arts , les arts libéraux ; tous estimables en proportion de ce qu'ils servent à élever l'ame & le cœur des Citoyens , méprisables s'ils aident à les corrompre.

Les arts mécaniques enfin , qui sont la chaux & le sable qui lient tout le corps du bâtiment politique , mais qui doivent être ap-

puyés & soldés en proportion de leur nécessité.

Après ce tarif racourci, examinons si les démembrements des fortunes occasionnés par les fantaisies des riches & l'abondance des métaux, observent & peuvent observer cette gradation de distribution.

Sans examiner si les nations, où la richesse privée est le plus en vogue, sont celles où l'on conserve le plus de respect pour les Ministres de la Religion, de considération pour le Militaire, d'attachement pour la Magistrature & les Loix, si les Sçavans y sont plus recherchés que les hommes à talents frivoles, si les travaux des arts y portent l'empreinte du noble & du grand, voyons seulement si dans les arts mécaniques ce sont les plus utiles & les plus solides qui reçoivent les tributs destinés à partager la fortune du colosse d'or en question.

Les professions honorables de la société ne sont pas celles qui font

les riches de métaux. Le faste est interdit à ces derniers par leur état, le luxe seul les débarrasse de leur superflu. Le luxe n'a que des fantaisies, & ne sçait répartir qu'au rebours de l'ordre établi ci-dessus.

De même que le moyen premier de subsistance est *l'agriculture*, le moyen second est *le travail*; j'entends par ce mot la perfection de la matière première.

Diminuer la consommation, & augmenter le travail, *moyen d'accroître la richesse.*

Nous déclinons par les deux contraires de ces deux principes. D'une part les mœurs laborieuses sont tellement déchues, que la diminution proportionnelle du travail de chaque individu se trouve être presque de moitié; de l'autre, les mœurs économes sont avilies, ridiculisées, perdues enfin par l'exemple & l'habitude. La consommation en tout genre est doublée aussi.

La Réforme se vante d'avoir accru la somme du travail dans les

Etats qui l'ont embrassée par la suppression des fêtes. Les jours de repos sont nécessaires à l'homme, & doublent le travail du lendemain, quand l'homme aime le travail. Tout est jour de fête pour un paresseux.

En un mot l'agriculture travail premier, la manufacture travail second, sont les deux pivots de la richesse. Les métaux ne sont point richesse : si vous leur permettez de s'établir tels, vous errez dans le principe, vous périrez par les conséquences. Si vous regardez l'or au contraire comme l'agent nécessaire, si vous le regardez comme devant être chez vous en quantité proportionnelle à celle des matières dont il doit accélérer la production & la perfection, vous êtes dans le vrai.

Le commerce, la banque, la finance même consistent en hommes, & non en métaux.

Un Prince, qui s'appauvrirait pour aider à la population, mettrait son argent à un bien gros intérêt; mais ce secret jusques ici

n'est pas cher ; aimez, honorez l'*agriculture* : c'est là tout.

Après avoir ébauché dans la première Partie les objets qui res-
fortissent à la subsistance & au tra-
vail, je tâche d'embrasser dans la
seconde tous les moyens de prof-
périté intérieure d'un Etat.

Il est notoire par le raisonne-
ment & par l'expérience que l'hom-
me ne peut se procurer en paix la
subsistance & les commodités de
la vie, si son travail n'est protégé
par un régime universel & supé-
rieur contre la cupidité de son
voisin. Ce régime supérieur est ce
qu'on appelle *le Gouvernement* ;
il est aussi nécessaire à la conser-
vation de chaque individu, que
chaque individu l'est au public dont
il fait partie. L'ensemble & la
réunion de l'obéissance & du pou-
voir, du travail & de la protection,
font ce qu'on appelle *le public*, &
le territoire qu'occupe ce public,
est ce qu'on nomme *l'Etat* ; nom
générique, qui se prend aussi pour

exprimer la masse & le corps de la chose publique.

La sûreté, le travail, & l'aisance des particuliers font seules la véritable prospérité d'un Etat; seules elles en font la force & la richesse. Mais, comme dans l'univers rien ne reçoit, qui ne soit obligé de donner, c'est à l'Etat à procurer aux particuliers la sûreté, le travail & l'aisance, dont il reçoit les fruits. C'est ainsi que tout fait un cercle ici-bas. Cette distribution paternelle est, dans les décrets divins ainsi que selon la prudence humaine, le seul objet de ce qu'on appelle Gouvernement. Tout ce qui est par-delà cet objet, doit s'appeler abus.

Ce sont les principales branches de cette distribution, sans laquelle tout tourne vers le cahos, que je traite dans cette seconde Partie, relativement à ce qui concerne l'intérieur de l'Etat.

Le premier Chapitre marqué sous le titre de *commerce* fait

d'abord cette expression en grand ; rappelle que tout est commerce dans l'univers , puisqu'il faut entendre par-là les rapports naturels & indispensables de toute espece, qui sont & seront d'un homme à un autre , d'une famille , d'une société, d'une nation à une autre , & qu'à tort veut-on ne regarder comme commerce qu'une branche de l'échange , & faire une profession à part du soin de cultiver cette branche, & d'en faire la base unique de sa subsistance.

En effet, accordons aux proneurs du commerce proprement dit, que cette profession doit être principalement honorée, & protégée dans un Etat, comme en étant l'ame & la richesse ; permettons-leur ensuite de faire un ordre séparé d'avec les cultivateurs , & donnons-leur à cet égard un privilège universel pour ceux qui seront compris dans cette classe, ils seront eux-mêmes bien embarrassés d'en faire la distinction ; le cercle universel , que forment ici-bas les divers travaux

des hommes, leur paroîtra lié de chaînons si imperceptibles, si-tôt qu'ils voudront le regarder de près, qu'ils ne sçauront où placer le cran. N'honorera-t-on du nom de commerçans que ceux qui font le commerce'en gros? Mais les détaillans sont au moins aussi utiles à la société. D'ailleurs, celui qui ne vend qu'en gros, ne peut s'empêcher d'acheter en détail. Tel est commettant en dix endroits, qui cependant est ici commissionnaire. Le banquier, qui n'est au fond que voiturier d'argent, devient toutefois par son opulence, ses ressources, ses talens, & son utilité, un commerçant du premier ordre. Ce qu'est le banquier en grand, l'agent de change l'est en petit, & sur une seule place. Le fabricant, le plus utile au fond des négocians, honoré souvent des distinctions les plus marquées, & digne de l'être, Gobelins, Wanrobès, les inventeurs des glaces, &c. cederont-ils le pas au commerçant? Ils le font eux-mêmes en gros de leurs pro-

pres marchandises ; ils sont ouvriers cependant , & dans cet état , de grade en grade , ils donnent la main au dernier des artisans. Ce que j'en dis ici , n'est assurément pas pour avilir le commerce ; au contraire. Que sommes-nous dans nos terres , que les commerçants de leur produit ? Si nous les livrons à des fermiers ou entrepreneurs , ce sont nos détaillans : si nous les prenons à notre main , nous le sommes nous mêmes. Le terme Italien de *Beccαιο* , qui offensa si fort François premier quand il le trouva dans le Dante , s'attribuoit dans le temps dont parloit cet Auteur à toute la plus haute Noblesse immédiate d'Italie. Ces Chevaliers envoyés d'Allemagne pour posséder les plus beaux fiefs , maîtres de la campagne fournissoient les villes de leurs bestiaux , & ce genre de commerce étoit tellement annexé au fief que la dénomination devint un titre de supériorité territoriale , au lieu d'être une injure , comme le crut le Roi.

Tout

Tout est commerce dans la société; c'est ce qui m'autorise à en parcourir tous les rameaux, à en toucher tous les ressorts, pour détailler sur quels principes on peut en diriger l'entretien & les mouvemens afin de les garantir de la rouille & de l'engourdissement.

Tout mon travail est relatif à la population; j'ai dit qu'elle dépend de la subsistance. La subsistance n'a que deux racines, *l'agriculture* travail premier & de production, *l'industrie* travail second & de perfection.

J'ai traité dans la première Partie de la première de ces racines; dans la seconde, je traite de la seconde, mais en grand, attendu que les détails vont d'eux-mêmes, quand le grand est bien organisé.

Je finis le premier Chapitre par une comparaison qui rappelle que le soin de faire valoir son territoire, & d'en étendre le produit, doit être le premier des soins d'un Gouvernement; que tous les autres genres de prospérité naissent de

celui-là, au-lieu que si l'on le néglige en faveur des autres, on n'en sçauroit retirer qu'une splendeur éphémère, présage certain d'une décadence prochaine.

Chapitre II. Le second Chapitre traite de la vivification intérieure d'un Etat. Un grand Etat se fonde par les conquêtes & réunions; mais il ne peut se soutenir que par les rapports & liens intérieurs. Nulle autorité ne peut avoir de fondemens solides que dans l'avantage de celui qui obéit. La force & la justice font ce qui établit ces avantages; par-tout où le Gouvernement peut les procurer, il peut aussi se promettre un Empire durable: où la justice ne peut atteindre, son Empire s'arrête aussi.

La justice que le Souverain doit à son peuple, n'est autre chose que protection contre l'étranger, jugement & police entre citoyens. En revanche le peuple doit au Prince amour réciproque, respect & soumission. Telle est toute la dette

respective. L'acquit de cette dette est la *circulation* dans le sens où je l'entends ; & les moyens de rendre cette circulation rapide & facile, est ce que j'appelle la *vivification*.

Les métaux , seuls agens aujourd'hui de la circulation , ne sont que signes de convention , & représentatifs de la subvention du peuple soit en services , soit en denrées ; mais les deux dettes , dont on parloit ci-dessus , doivent être considérées comme deux places de commerce , entre lesquelles le change doit être toujours au pair. Si la balance penche en faveur du Prince , le Gouvernement devient tyrannie : si le peuple l'emporte , il devient anarchie.

Une Province pourroit ne payer rien du tout , & être très-misérable : une autre Province être chargée au double , & porter infiniment moins. Exemples du *comment* , par lesquels on établit en passant la vraie méthode & les moyens de vivification.

Quand il faut forcer le peuple

au paiement de sa dette, c'est un signe certain que cette dette est trop forte, ou que la recette en est assujettie à un ordre vague de perception propre à donner l'air & le jeu de rapine à la plus légitime de toutes les levées.

Tout le secret enfin de la vivification intérieure en fait de numéraire est, que le Prince porte sa dépense aux lieux où sa recette languit, ou que si de plus pressants arrangemens l'empêchent de suivre cette méthode, il diminue dès-lors cette recette jusqu'à ce qu'elle soit au pair de la mise qu'il y peut envoyer; car il n'y a bourse, dont on puisse toujours tirer sans y remettre.

Un Prince ne sçauroit se faire un thresor proportionné à ses revenus annuels, sans causer un étranglement forcé à la circulation numéraire dans ses Etats. Il ne peut s'enrichir en contrats ni hypotèque sur les terres, usure vaine & puérile dans celui qui est le maître de tout. Il n'a donc qu'une façon d'a-

masser qui est d'enrichir ses peuples, d'où s'ensuit que le mot de Cyrus, *mes sujets me gardent mes richesses*, n'est pas aussi romanesque que pourroit le penser un Conseil de finance.

On a appris à repousser la finance pour pouvoir l'attirer ; il faut apprendre à renvoyer justice & police pour pouvoir retirer tous les fruits du bon ordre. C'est le sujet du troisième Chapitre.

Nous avons dit que les liens d'un Empire étoient la force & la justice. Nous venons d'établir la force, établissons maintenant la justice. Chapitre III.

Cette partie est sujette aux mêmes rapports établis pour la précédente. Il faut que le Souverain envoie l'ordre & la justice sur les lieux, s'il veut en retirer l'obéissance.

Evocations, droits de *commitimus &c.* *Embarras & strangurie dans l'Etat.*

Officiers Royaux, Députés de la Cour pour intercepter tous les

petits rameaux de circulation de la justice & police, *corps étranger & loupe monstrueuse sur le corps politique.*

De même que l'agriculture est au physique le chef-d'œuvre de l'industrie humaine, *le droit*, proprement dit, l'est au moral.

L'Etat de la Magistrature est celui où l'antique désintéressement des François s'est le mieux conservé. Nul ne fait plus pour l'Etat, & ne lui coûte moins.

Quant aux Juges ordinaires, fussent-ils vicieux & dépravés, vainement espérera-t-on de les voir redressés par les Juges d'attribution & de Cour.

En général, mieux vaut injustice auprès, que justice au loin.

Mais le ressort principal le plus important comme aussi le plus délicat de la justice & police, ce sont les mœurs.

Tout le secret du Gouvernement des mœurs consiste à détourner la cupidité humaine, dont la source est intarissable & indépendante de

l'autorité; de détourner, dis-je, la cupidité insatiable de sa nature du desir des biens physiques qui sont bornés, & de la diriger vers les biens moraux qui sont immenses.

Les biens moraux sont plus au pouvoir du Gouvernement, que les biens physiques.

La vertu est assujettie à des règles de circulation, ainsi que tous les autres ressorts politiques. La vertu du plus simple particulier dans sa sphère a trait à l'avantage de son canton, & par contre-coup à celui de l'Etat. Par ce rapport le Souverain repompe toutes les vertus de la société, il doit aussi les rendre, & les repousser jusques dans les plus bas étages.

Remettre l'honneur d'une part, & l'or de l'autre chacun à sa place, c'est là tout le mystere; & pour cela, l'exemple & les distinctions.

Les écrits peignent les mœurs; qui plus est, ils les font; raison de veiller avec une inspection particulière sur les Ecrivains.

Mais l'article des mœurs est trop

important pour n'être pas traité à fond ; c'est ce qu'on fera dans les deux Chapitres suivans.

Resumons celui-ci en disant que la justice & police sont la plus intéressante partie de la circulation. Les canaux de cette partie sont établis en France ; il ne s'agit que d'en réparer les conduits, les entretenir, & en faire usage.

Chapitre IV. Les mœurs sont non-seulement le tableau vivant de l'état de la société, elles en sont encore le ressort principal. Cela se vit en tous temps.

Les mœurs échappent à la contrainte. Les caustiques ne sont propres qu'à dévorer les chairs mortes, & n'ont nulle propriété pour prévenir la corruption, moins encore pour réparer ses ravages.

Les crises violentes dans un Etat, soit en bien, soit en mal, causent toujours une altération subite dans les mœurs ; mais en général elles déclinent d'elles-mêmes & par des degrés moins marqués.

Toutes les vertus si célèbres des anciens Romains se rapportoient à trois principes : *La foi du serment, l'amour de la patrie, le respect des foyers domestiques.* Quelque différence qu'il y ait entre notre constitution, entre nos préjugés, & les leurs, ces trois points renferment également toutes les vertus dont nous sommes susceptibles, la religion, le patriotisme, les vertus civiles.

La Religion fut toujours, elle est aujourd'hui parmi nous plus que jamais le ressort principal des mœurs.

La tolérance nécessaire en conscience, ainsi qu'en politique, consiste à n'apporter dans tout ce qui concerne la religion, que l'esprit qui constitue sa propre essence, l'esprit de douceur & de charité; mais la tolérance seroit le pire des inconvéniens, si elle alloit jusqu'à l'indifférence sur le régime intérieur & de détail de ce mobile tout puissant de l'humanité.

Nous avons décliné en ce genre;

nos écrits en sont plutôt la preuve qu'ils n'en sont la cause.

Les Princes doivent être, & sont en effet infiniment plus odieux à l'esprit d'indépendance, que la religion : qu'ils maintiennent celle-ci, elle leur sera un plastron assuré contre les attentats de l'indépendance.

De même que la foi du serment n'étoit autre chose que le respect pour la Religion, l'amour de la patrie n'étoit aussi qu'un mélange superstitieux de respect, d'estime & d'attachement pour les différents ordres de la République, de tendresse pour ses proches & ses concitoyens, & d'orgueil confondu dans la gloire de la Patrie ; nous sommes susceptibles de tous ces mêmes sentimens.

A tort a-t-on dit que l'amour de la patrie n'a point lieu dans les Monarchies.

Pour preuve on démontre que toutes les vertus qui resultent de celle-là ont existé parmi nous, &

qu'elles y sont même encore toutes vivantes.

On dit ensuite par quelle sorte de relâchement on en peut éteindre le principe, & supprimer la trace : détail qui met à découvert les moyens d'en établir & perpétuer le regne.

Après la Religion & le patriotisme viennent les vertus civiles. Celles-ci paroissent au premier coup-d'œil moins importantes que les autres. Il s'en faut bien qu'on n'en doive juger ainsi. La totalité, le corps des mœurs se corrompt par les détails. L'ensemble des mœurs forme l'opinion publique. Les vertus civiles sont l'école des Héros. Les hommes célèbres en tous temps, & en tous lieux, ne furent jamais que des hommes qui montrèrent, en un degré plus éminent que les autres, les qualités en vogue dans la société parmi laquelle ils se firent distinguer.

L'amour de nos proches est ; par tous ses rapports, un des plus

forts & des plus indissolubles liens de la société.

Deuils abrégés par je ne sçais quelles illusoires raisons de commerce, *playe faite aux mœurs.*

Pourquoi ne pas honorer par quelque distinction ou avantage les femmes qui ont allaité leurs enfans ?

De l'amour des proches dérive l'amitié & confraternité entre citoyens : autre lien dont on sent l'importance, sans la connoître.

Que faire dans un Etat d'un homme impassible par indifférence ? L'apathie attaque en même temps tous les liens de la société.

Après cette énumération de celles des vertus civiles qui tiennent au cœur, on renferme, pour abréger, toutes celles qui rentrent dans les mœurs extérieures, sous le titre de *décence des mœurs.*

Ce qu'est l'ériquette aux Souverains, la décence l'est à tous les autres ordres de l'Etat, même au moindre particulier qui doit, com-

me homme, quelque chose au respect de soi-même & de ses semblables.

Il ne faut point confondre la simplicité avec la familiarité : la simplicité se fait respecter, la familiarité se rend méprisable.

Rien n'est petit en fait de mœurs aux yeux du Législateur.

Le faste, la magnificence, & la dignité dans les mœurs, loin d'être un inconvénient dans une Monarchie puissante, sont une preuve que tout y est à sa place.

Puisqu'il faut dans une société complète des gens qui représentent, tandis que le plus grand nombre se pique d'une œconome frugalité, c'est tout perdre que de confondre les êtres à cet égard, de mettre les ombres sur les groupes principaux, & de répandre les lumières sur les fonds.

C'est néanmoins ce que fait le luxe, dont nous allons traiter dans le Chapitre suivant.

Le luxe est l'*abus des richesses*. Chapitre V.

Le luxe n'eut jamais de panégyristes de bonne foi, & dont le suffrage mérite d'être compté pour quelque chose ; parce qu'ils ont erré dans le principe en confondant le faste & le luxe. Le faste est la dépense *hiérarchique*, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire, celle qui observe l'ordre des rangs entre les citoyens, le luxe tout au rebours.

Le luxe amollit une nation en asservissant l'esprit, en abaissant l'ame, en avilissant le cœur, & en énervant le corps.

Il avilit l'esprit en occasionnant les dépenses folles, le dérangement, la ruine & la cupidité ; tous accidens qui livrent l'esprit aux agitations de la crainte & de l'espérance.

Il affaïsse l'ame en courbant son ambition vers des objets bas, & portant toute émulation vers la richesse, dont l'appétit n'est autre chose que la cupidité.

Il avilit & endurecit le cœur en confondant tous nos vœux dans la

soif de l'or , qui est de tous nos desirs le moins sociable , & celui qui se mêle le moins au bonheur d'autrui.

Il énerve le corps enfin , en nous forçant à un genre de mœurs *étriquées* , par lesquelles l'amour propre accablé par la richesse de son voisin , cherche à se relever de son abaissement , & oppose à la distinction de l'or un autre phantôme masqué du nom de délicatesse & de goût , qui épargnant sur l'espece & la qualité , se dédommage par une prétendue élégance.

Par ce circuit , le luxe amene nécessairement le goût de la recherche & du colifichet. Sous peine d'encourir l'anathême du ridicule , chacun est tenu d'assortir ses mœurs à sa dépense : de-là la prééminence de la jeunesse dans la société , puisqu'elle est des trois âges de la vie celui auquel l'ordre des mœurs nécessité par le luxe est le plus analogue : de-là l'indécence , le déplacement , & le désordre dans les mœurs publiques , d'où s'ensuit une

éternelle enfance pour les corps ; ainsi que pour les esprits.

Le luxe est l'ennemi du travail utile & durable.

Le luxe fait de ses favoris & de ses sacrificateurs ses propres victimes.

Il ne faut point s'écarter de la véritable définition du luxe, *c'est le déplacement de la dépense, & l'impudence dans les mœurs.* Une fois connu, il est aisé au Gouvernement de l'arrêter, de l'éteindre même, sans nuire aux arts & à l'industrie. Indépendamment des moyens d'attention & de détail, il en est un général & efficace ; c'est d'estimer les vertus & les talens dénués de la richesse.

La politesse, l'industrie, & les arts ne sont point le luxe ; à tort des Auteurs célèbres les ont-ils confondus.

La politesse d'un siècle n'a pas de miroir plus fidèle que celle qui regne dans ses écrits. Qu'on voye si les temps de luxe parmi les nations ont été illustrés par la politesse de leurs Ecrivains.

Quant à l'industrie, il en est de trois sortes. Celle qui pourvoit à la nécessité, est la première; celle qui sert à l'aisance & à la décoration, la seconde; celle enfin qui satisfait la recherche & la curiosité, est la dernière. Le luxe nous rend incapables de la première, fait entièrement dégénérer la seconde. Il paroît d'abord avoir quelque influence en faveur de la troisième. On verra ci-dessous que cette effervescence, éphémère même, est destructive en soi.

Non seulement le luxe n'est point la politesse, l'industrie, & les arts; mais il est leur pire ennemi. Voici comment.

La politesse est l'ordre & l'arrangement dans la société civile. Le luxe qui rapproche tout pour tout confondre, n'ordonne que la politesse des Saturnales.

Quant à l'industrie, elle est fille de la nécessité, & sœur du travail. Les grands efforts de l'industrie naissent des grandes nécessités: les nécessités les plus urgentes d'un

pareilleux, la faim & la soif, ne le portent qu'à tendre la main. L'industrie que le luxe anime, est dans l'ordre des choses à peu-près aussi digne de considération, que le fut l'art de celui qui trouva le moyen de renfermer l'Enéïde entière dans une coquille de noix. Il jette par-là tous les artisans dans un genre de travail si peu nécessaire, que le moindre accident arrivé dans la circulation chasse plus d'ouvriers, faute de travail, hors de la classe de l'industrie, que n'eussent fait vingt ans de guerre, si le travail avoit été tourné à l'utilité, & sur un pied fixe & réglé.

A l'égard des beaux arts, il est impossible qu'ils ne dégèrent dès que le goût de la recherche a pris le dessus.

Tels sont les ravages du luxe sur l'industrie & les arts; tels sont ses effets sur l'humanité en général, & ce n'est que la plus foible partie des reproches qu'on auroit à lui faire.

Asservi dans le Chapitre du luxe à réfuter les allégations faites en sa faveur par deux Auteurs célèbres, on n'a point considéré ses déprédations relativement à la consommation, & en conséquence à la population ; mais à cet égard il suffit de se souvenir des principes, & les conséquences s'en trouvent répandues dans tout l'ouvrage.

Dans la crainte d'ailleurs d'avoir paru le Critique de son siècle, pour éviter cette imputation, & pour fixer les idées sur les points possibles & utiles de régénération, il est nécessaire de fixer son plan d'idées sur l'âge du corps politique.

Peu de gens, même de ceux qui y seroient le plus obligés par devoir, se livrent à ce genre de spéculation. Il est pourtant vrai, que rien ne se fait qu'il n'ait été préparé. Le système d'Epicure est aussi dangereux en politique, qu'il est fautif en physique.

L'enfance de la nation Française a duré jusques à Charles V. sa

jeunesse jusques à nous , nous entrons dans l'âge mûr.

Les maladies éphémères donnent souvent une air d'abattement à un Etat, & en ce genre la convalescence pourroit être prise pour la vétusté.

Quels sont les signes de caducité pour un Etat ? C'est sans doute l'altération absolue des principes fondamentaux, & la dissolution de ses ressorts.

Les principes fondamentaux chez nous sont : 1°. la perpétuité de la Maison régnante, & son droit incontestable de primogéniture ; celui-ci est plus que jamais dans toute sa force.

2°. L'amour des peuples pour le Souverain ; on en peut dire autant à cet égard.

3°. Le goût exclusif de la Noblesse pour la profession militaire. Nous fûmes peut-être autrefois plus guerriers, mais nous sommes aujourd'hui plus militaires.

4°. Cette espece de vanité, & d'émulation Française, qui s'ap

propre les avantages brillants de l'Etat, & qui en rend l'éclat solide, pour ainsi dire, à chaque individu. Supposé que nous ayons perdu quelque chose de ce côté-là, nous n'en sommes que plus aimables pour les étrangers.

5°. Un certain ordre d'élévation, qui produit la générosité & la noblesse de mœurs. Nous avons décliné de ce côté-là; mais en perdant de cette noblesse de mœurs, qui tenoit de l'antique indépendance de nos Peres, nous sommes devenus plus aisés à gouverner, & plus propres à lier la société.

Après cet examen des principēs, passons à celui des ressorts. Je les ramene à trois, gaieté, activité, & industrie.

Notre gaieté, qualité d'une grande ressource dans des mains vraiment politiques: il nous reste celle de l'âge mûr, & il seroit aisé de nous rendre, par la régénération des mœurs, celle de la première jeunesse avec moins de fougue que nous n'en avions autrefois.

Partie II.
Chapitre VI.

Activité : prodigieuse dans notre nature , & toute vivante encore dans nos mœurs.

L'industrie a pareillement un germe inextinguible ; il ne s'agit que d'aider l'industrie honnête parmi nous , & contenir celle qui , pour être trop avide , pourroit devenir nuisible par le choix des moyens.

Enfin nous pouvons pousser d'autant plus loin le point florissant de l'Etat , qu'il a désormais échappé aux secousses du premier & du second âge , plus sujet aux maladies aiguës que celui où le tempérament est formé.

Chap. VII.

Les deux Chapitres précédens ont désigné les maux internes dont nous pouvions être attaqués. Ce dernier établit en bref l'âge de l'Etat , & désigne en conséquence le régime qui lui est propre. Traitons maintenant de quelques remèdes de détail.

Toutes les campagnes & villes d'un Etat doivent un tribut conf-

tant & immense à la Capitale.

Une ville n'est vraiment la Capitale d'un Etat, que quand elle peut tout en retirer, & y repousser tout.

Parigi, Parigi, tu sei capo del regno, ma capo troppo grosso.....

Quand on renverroit dans les Provinces tous les Officiers Royaux qui en tirent de gros appointemens, qu'on exciteroit les grands propriétaires à s'y retirer, qu'on y repousseroit les plaideurs & intrigants, en y renvoyant les affaires; quand les recherches de l'industrie seroient avec soin provignées dans les Provinces, je doute que Paris en fût fort affoibli. Dix greffes tirées d'un arbre vont féconder dix sauvageons; & s'ils eussent demeuré sur l'arbre nourricier, il n'en eût pas été plus vigoureux.

La Capitale & les Provinces sont ici la partie représentative des deux places que je nommois; le Souverain, & le peuple: la Capitale pompe d'une main, il faut

qu'elle verse d'une autre. Sans ce soin la machine crevera.

Pour cela le moyen est simple, & ne coûte rien au thresor; ouvrez & entretenez les mêmes canaux de la circulation; que les Provinces à portée de la Capitale soient employées à la production des denrées comestibles au courant, & qui ne sçauroient être voiturées de loin; que les Provinces plus éloignées, mais mitoyennes, fournissent les denrées qui peuvent souffrir le transport; que celles enfin qui sont hors de portée de fournir des denrées à la Capitale, payent leur contingent en matières ouvrées, dans lesquelles la forme emporte de beaucoup le fond, & dont un envoi de petit volume puisse faire un gros paiement à la Capitale. Voilà toute l'opération.

De ces destinations les premières s'arrangent d'elles-mêmes: la troisième demande des attentions dont les détails sont développés & traités par principes, & entre autres la nécessité & la facilité de couper
tout

tout le Royaume de canaux & autres ouvrages publics relatifs à l'établissement des communications, comme aussi l'utilité d'employer à ces travaux les troupes réglées.

Venons aux détails du reversement. Les grosses caisses animeroient le commerce sur les lieux, au-lieu qu'elles augmentent l'engorgement de la Capitale.

Le transport des fumiers seroit encore un objet considérable. J'entends par-là les maisons publiques, hôpitaux, maisons de force, &c. sur-tout les maisons d'enfans trouvés, établissement de la plus grande utilité, & qu'il faudroit multiplier presque à l'infini, prenant soin de renvoyer les élèves à la terre. Les moyens de cela.

En traitant ces différents détails, on n'a pas prétendu assujettir le Gouvernement à tant de menues spéculations; mais c'est à lui à donner le branle principal, & cette impulsion n'a besoin d'autre principe, que le soin de renvoyer sans

cesse à la terre, puisqu'il faut sans cesse en tirer.

Pour éviter de s'étendre à l'infini, on a omis un grand nombre de principes qui offroient la plus vaste carrière. On eût dû démontrer, par exemple, par quelle opération simple l'abondance d'argent diminue naturellement la population, en augmentant la consommation de chaque individu en particulier; comment cette abondance portée trop loin bannit l'industrie & les arts: résumer ensuite comment un Ministre habile peut régénérer un Etat en ce genre; mais il faut se borner, & l'on termine cette Partie par l'examen d'un principe politique, qui paroît au premier coup d'œil peu fait pour être mis en question, à sçavoir *si il est utile ou non que l'argent soit marchandise dans un Etat.* Cet examen entraînera la discussion de plusieurs points importants.

On ne traite point de l'intérêt

de l'argent relativement à la conscience, mais seulement en ce qui compete la société.

Il y a trois sortes de biens, à sçavoir les biens non transportables, tels que les fonds, les maisons, &c. les effets commercables, tels que denrées, marchandises, effets mobiliers, vaisseaux &c. les rentes enfin, qui ne sont que des tributs imposés sur telle ou telle autre partie des deux autres portions de biens.

Un Etat s'enrichit à mesure qu'il acquiert plus de biens des deux premières classes. Il n'en est pas de même de la troisième, à moins que les rentes ne soient établies sur les fonds de l'étranger.

Un Etat devient tributaire de l'Etranger en proportion de ce qu'il en emprunte. Exemple des Anglois discuté. Ce n'est point à eux qu'il faut attribuer la décadence de notre marine.

Les dettes nationales sont un tribut ruineux, quand elles sont contractées avec l'Etranger. Les

484 *Traité de la Population.*

dettes nationales ou particulières operent la ruine & le renversement de la société , quand même elles sont respectives d'un sujet de l'Etat à l'autre. Discussion de ce principe.

Baissez le taux des rentes , & éteignez-en autant que les circonstances pourront le permettre.

De ces deux principes le premier n'est pas même à notre choix ; nous ruinons notre commerce, si nous n'ordonnons toujours chez nous l'interêt à un taux aussi bas qu'il le sera à Londres & à Amsterdam ; nous avons même de plus grandes facilités pour cela que les Anglois & les Hollandois.

Baissement du taux des interêts , *accroissement du commerce , multiplication des entreprises , haussement des fermes des terres , augmentation de manufactures , vivification de l'agriculture.* Le grand Sully l'a dit il y a long-temps.

Liquidation des dettes des particuliers , suite de celle des dettes de l'Etat ; facilité de libérer l'Etat.

Suites utiles & brillantes de la richesse publique opérée par ce moyen : *rivières rendues navigables, canaux, ports, chemins, pépinières, manufactures, hôpitaux d'incurables & d'enfans, monumens d'utilité & de décoration.*

Ce que les Provinces feroient pour le public, les Seigneurs & particuliers le feroient sur leur patrimoine. Ne pouvant augmenter sa fortune qu'en bonifiant le fonds, on y mettroit mille pour recueillir un, & l'on en tireroit des ressources incroyables.

Toutes entreprises trouveroient doubles & triples fonds au premier signal.

En cet état, quelle pourroit être la nécessité d'emprunter ? D'où s'ensuit qu'il s'en faut bien que les principes des Théologiens les plus sévères sur cet article soient incompatibles avec le commerce & la prospérité d'un Etat.

Résumons en peu de principes

tout ce qui concerne la prospérité intérieure.

1^o. Aimez & honorez l'agriculture.

2^o. Repoussez du centre aux extrémités tout ce que vous attirez des extrémités au centre.

3^o. Méprisez le luxe & l'indécence dans la dépense.

4^o. Honorez les vertus & les talents, & ne les payez point.

5^o. Baissez le taux de l'intérêt; éteignez les rentes.

L'intérêt est le but & l'objet de tout cet ouvrage, mais on a cherché l'intérêt bien entendu. On a traité dans la première Partie de ce que c'est que la vraie richesse & la vraie prospérité, comme aussi des moyens de les trouver. Dans la seconde, des moyens de les accroître & d'en réprimer les abus. On va dans la troisième, traiter des moyens de s'approprier l'une & l'autre chez autrui.

ripes établis dans la seconde Partie sur les bornes nécessaires d'un Empire, nous nous sommes renfermés dans nos frontières, & nous avons vivifié l'intérieur, en établissant une circulation réglée du centre de l'Etat à ses extrémités.

La Capitale est devenue le cœur de l'Etat, principe de la vie & du mouvement répandu dans tous les membres : étendons cette spéculation ; & considérant l'Etat entier comme le centre du monde qui l'environne, dirigeons sur les mêmes principes les ressorts de l'Empire universel que nous voulons nous attribuer.

Il s'ensuit de-là, que l'entière prospérité de nos voisins doit être le but & l'objet de nos vues & de nos soins intéressés. Démonstration de ce paradoxe par des exemples.

Notre intérêt est que dans l'état universel, comme dans l'état particulier, les communications soient libres & aisées d'une extrémité à l'autre de ce vaste Empire ; qu'elles

soient assurées par la justice ; & d'exclure sur tout à jamais de notre politique les sophismes cruels & ruineux de l'intérêt exclusif.

Qu'on ne s'y trompe pas , je suis aussi intéressé qu'un autre ; plus encore , car je rapporte tout à moi , & je voudrois mettre l'industrie & l'action universelle à mon propre usage ; mais instruit par l'expérience de tous les hommes & de tous les temps , qu'il n'est esclavage ici-bas qui ne soit respectif , services qui ne soient réciproques , je n'ai abdicqué la tyrannie , que parce que j'ai reconnu l'insuffisance de ses moyens. Je n'ai rendu heureux les Regnicoles , que parce qu'ils ne me vaudroient rien si je les opprimois ; & qu'au contraire en les rendant riches & industrieux , leur richesse & leur industrie reviennent à mon profit. Les Etrangers ne doivent pas s'attendre à plus de magnanimité & de désintéressement de ma part , ce seroit une duperie en politique. Ce sont des subsides

que je leur demande , voyons de quelle espece , & comment je les forcerai à me les payer.

Je veux sans doute ce qu'il y a de meilleur. J'ai connu que l'unique richesse , qui renfermoit toutes les autres , étoit la population ; que celle-ci s'étendoit d'elle-même en proportion des subsistances ; en conséquence , j'ai multiplié chez moi les subsistances autant qu'il a été possible : si je viens à bout d'en tirer de l'Etranger , j'étends ma population en proportion , & conséquemment je m'enrichis à ses dépens.

Le marché ne sçauroit être forcé , il ne peut être que de convention ; & le moyen de cette convention n'est autre que cette partie de l'échange qu'on appelle *commerce étranger*.

Qui dit échange , dit troc ; de quelle nature seront les effets qui serviront à cet échange de notre part ? Nous retenons pour nous les denrées , & autres matières de consommation ; notre subvention donc

ne peut être qu'en métaux ou matières ouvrées.

L'excessive population qui force l'industrie, nous met en état de fournir ces dernières à meilleur prix que les autres; mais quant à l'or, dire qu'un commerce soldé en métaux est plus avantageux, c'est démentir le préjugé général & l'opinion de tous les hommes versés en cette matière.

Laissons crier les aveugles, laissons répéter leurs cris aux enfans par écho; considérons quelle est la population & l'industrie dans les pays d'où l'on tire l'or; dans ceux qui le reçoivent de la première main; dans ceux où il va se perdre & s'engouffrer en dernier lieu, après avoir dévasté sur son passage tous les lieux où il a pu former quelque engorgement, & jugeons par les faits, si les Etats qui veulent retenir l'or chez eux, sont gouvernés par des hommes ou par des taupes.

Inutilité des Ordonnances pour empêcher la plantation des vignes;

tant qu'on obligera les peuples à chercher par le débit de leurs denrées chez l'Etranger de quoi solder leur contingent aux revenus du fisc.

Il est indispensable, pour attirer les grains de l'Etranger ainsi que pour les multiplier chez nous, de leur laisser une pleine & entière liberté pour l'exportation & importation, de regarder en un mot cette denrée comme une matière sacrée, & dont le régime & gouvernement quelconque doit être à jamais proscriit. Réfutation du système contraire dans toutes ses allégations.

Après les grains, toutes autres denrées comestibles & de consommation sont le second objet d'un commerce utile avec l'Etranger.

Viennent ensuite les matières étrangères, pour fournir au travail de nos manufactures.

En cet état regardons autour de nous, & voyons si le commerce étranger peut se passer de la prospérité étrangère. L'abondance de-

lire le superflu que notre industrie lui présente. La misère & la paresse se passent même du nécessaire qui se trouve par-tout. L'Angleterre, notre ambitieuse & jalouse émule, consomme nos modes & nos colifichets, malgré les défenses & les précautions du Gouvernement. La Barbarie ne nous demande que quelques misérables draps.

Notre intérêt seroit donc, au lieu de faire un secret de nos manufactures à l'étranger, & d'empêcher que nos ouvriers ne le leur portent, de les leur envoyer nous-mêmes, de protéger enfin, & d'encourager par tous moyens leur industrie, qui fera toujours une des branches de la nôtre; nous réunirons de la sorte la gloire du procédé, & les avantages de l'intérêt.

Une fois convenus de distribuer notre industrie à nos voisins, ouvrons-lui les chemins & les communications.

Les barrières factices n'ont jamais

prouvé que la crainte ; les barrières naturelles même ont rarement procuré la sûreté permanente.

Loin de vouloir fermer l'entrée de notre pays à vos voisins , songez à la leur faciliter de toutes parts. Ouvrez les gorges & défilés , assurez les chemins , abattez les rochers &c. Si les Chinois eussent employé à civiliser les Tartares la dépense que leur coûta la grande muraille , ces fiers voisins ne les eussent jamais subjugués.

Civilisez vos voisins, & de proche en proche , s'il est possible , l'univers entier , & vous n'en aurez plus rien à craindre. Que vous importe de donner des loix par-delà les lieux où elles peuvent atteindre ? Je vous ai démontré que la souveraineté n'a qu'une certaine portée , qu'elle ne peut régner au-delà que sur la destruction. Cette portée s'étend en proportion de ce que vous pouvez étendre vos bienfaits , & retirer subvention. Je vous enseigne le seul moyen d'établir l'un & l'autre point sur les Etrangers.

Il est une sorte de frontière la plus assurée de toutes, & en même temps la plus ouverte ; c'est la mer, territoire commun à toutes les nations. Vouloir s'en attribuer l'Empire, c'est se déclarer l'oppresseur universel.

Le commerce maritime est devenu si nécessaire à la vivification & prospérité d'un pays, qu'en général la terre vaut moins en proportion de sa qualité & fécondité, qu'en proportion de ce qu'elle est à portée des débouchés maritimes.

Les côtes d'un facile abord sont un don de la nature ; mais la nature peut en cela, comme en toute autre chose, être perfectionnée, corrigée même par l'industrie & le travail.

Projet de mettre toute la côte en Ports de mer, ridiculisé très-mal à propos. Les Hollandois se font bien trouvés d'avoir suivi le plan de M. Ormin de la Comédie.

Le commerce peut-être aussi libre, & plus libre dans la Monarchie que dans les Républiques.

La vraie & industrieuse nécessité ne scauroit avoir de principe plus assuré, & qui l'éloigne plus de celle qui porte au découragement, que l'extrême population.

Partie III.
Chapitre III.

Protégez la navigation & les Navigateurs, de quelque espece qu'ils puissent être. Aidez, autant qu'il est possible, aux avantages de la nature en ce genre, & corrigez les défavantages, pour ouvrir sur toutes vos côtes des retraites & des nids à ces sortes d'Alcyons. Faites que les communications en canaux & en chemins y aboutissent de toutes parts, & ensuite laissez-les faire.

Après avoir traité des moyens de vivification de l'Etat universel, il faut en établir la justice & police. Chapitre IV.

C'est dans ce sens seulement qu'on traite de la marine militaire, & non en tant que forces, puisqu'on n'a point parlé des troupes de terre.

Les troupes de terre sont la force d'un Etat au-dedans , & la marine l'est au-dehors.

On ne parlera point des Corsaires. Cet ordre de Marins ne peut que décliner en France , & pourquoi.

Si les deux Corps , contrepoinés irréconciliablement dans notre marine sous les noms distinctifs de *Militaire* & de *Plume* , sont également nécessaires , il seroit indispensable de les réunir , & faire rouler entre eux les fonctions , prérogatives , & récompenses.

Rendre notre marine militaire *commerçante* , seroit sapper par le pied le principe du point d'honneur , & de l'esprit d'émulation qui distingue ce Corps-là.

Louis XIV. le fondateur de notre marine ne la considéra guères néanmoins que de son côté brillant ; il la regarda comme une dorure de son palais nécessaire à sa gloire , mais inutile à la solidité du bâtiment.

Une preuve qu'il n'en sentit pas

les avantages , est tirée de ce qu'il la négligea dans sa dernière guerre , la plus fâcheuse de toutes , & celle dans laquelle la marine lui eût pu être la plus utile. Ce Prince cependant avoit rendu ce corps participant des plus grandes graces ; pourquoi ne l'est-il plus aujourd'hui ?

Le nombre des matelots , second arcaboutant des forces maritimes. Population d'abord , liberté & encouragement ensuite vous en donneront à l'infini.

Il faut aussi borner les forces maritimes , de façon que toujours puissantes pour protéger le commerce , elles ne gênent pas cependant les mouvemens de ce dernier par des armemens disproportionnés. Un peuple qui déserteroit les terres pour grossir les armées , ne pourroit faire qu'une campagne , faute de vivres ; ainsi fait l'Etat qui arme en guerre tous ses matelots.

Il faut avoir une telle marine en temps de paix , que sans augmentation elle puisse suffire en temps de guerre , & la tenir toujours

armée par moitié; la guerre de mer ne sçauroit alors être onéreuse, ni inattendue.

Détails des moyens naturels qui concourroient tous à l'entretien de ces forces. Nous allons y en joindre d'autres qui nous sont étrangers.

Chapitre V.

C'est des Prohibitions que je vais traiter. C'est ici la plénitude de mon plan, & le lieu sans doute où l'on trouvera le plus de paradoxes. Examinons.

L'esprit des bonnes loix n'est autre chose que l'utilité générale & l'utilité particulière combinées & réunies. Parcourons les loix primitives de l'humanité, les loix de la nature, je défie qu'on m'en montre une seule qui, en faisant le bonheur de la société, sacrifie à l'intérêt général l'avantage personnel de quelque particulier.

Je n'ai point de droit au bien d'autrui, mais j'ai droit à tout le mien : ce mien est l'univers entier, comme si je sortois de l'arche, pourvu que je n'emploie, pour

l'acquérir , aucun des moyens profcrits par la Loi naturelle.

Ce peu de principes établis jetteront une lumiere sûre sur la nature des prohibitions , & feront discerner aisément celles qui sont permises , d'avec celles qui sont injustes.

Le monde est encore à son enfance en fait de Gouvernement.

Il n'est pas étonnant que toutes les législations , dont nous avons connoissance , soient très-imparfaites. Fonder un Empire , & lui donner des loix sont deux opérations tellement distinctes , qu'elles appartiennent nécessairement à deux hommes différens.

La distinction du juste & de l'injuste est la seule boussole qui puisse diriger de bonnes loix.

Il ne scauroit y avoir d'Etat & de société , dont un grand nombre de loix de distribution ne puisse être réformé sur ce principe. Ce n'est point innover , mais consolider & fonder.

Si jamais Gouvernement fut libre

de travailler à cet ouvrage utile avec certitude de la facilité dans l'exécution, c'est le nôtre aujourd'hui.

On n'a point parlé des prohibitions domestiques par des égards de bienfaisance, pour éviter de choquer l'intérêt particulier : on ne traite que des prohibitions étrangères.

Tous les Gouvernemens se servent des prohibitions comme d'un venin propre à faire sécher l'industrie de leurs voisins, plus ou moins, selon le degré qu'ils croient convenir à leurs intérêts, & ne pensent pas que comme le privilège n'en sçauroit être exclusif, on le combat des mêmes armes, de sorte qu'il en résulte que les prohibitions usitées par-tout gênent en tous lieux l'industrie, & établissent la fraude universelle. Examinons si une politique contraire pourroit être susceptible de quelque succès.

Supposons le Roi Pasteur persuadé des maximes établies ci-dessus.
1°. Que le commerce est à l'exté-

rieur ce qu'est la vivification à l'intérieur. 2°. Que nous avons tous intérêt à ce que nos voisins tirent de leur territoire & de leur industrie toutes les ressources possibles. 3°. Que le commerce est de sa nature incompatible avec toute autre domination que celle de l'industrie & du travail.

Supposons qu'en conséquence le Roi Pasteur ait débarrassé l'Etat de toute prohibition intérieure. Il a fait plus, considérant que ne pas offrir la liberté du *transit* dans ses Etats aux denrées & marchandises des étrangers dont la destination est au-dehors, c'est priver ses sujets des profits de voiture, du nolis, du dépôt, des commissions &c. il leve de toutes parts les barrières, & présente à l'univers étonné les droits de l'hospitalité avec les avantages d'une communication toujours aisée & d'une police admirable dans ses Etats.

Digne alors de rendre universels tous ses avantages, voici sa marche pour y parvenir.

Il propose d'abord aux Etats commerçans, qui n'ont presque d'autre fonds que leur industrie, un traité de fraternité portant suppression de tous droits d'entrée sur tout ce qui sera apporté dans les ports de l'une des Puissances contractantes par les sujets & vaisseaux de l'autre.

Bientôt ce traité aura nombre d'accédans ; on pourroit même mettre à cette entière franchise des modifications, mais réciproques en faveur des Puissances encore affaiblies par les usages & les vuës de la tyrannie, & aveuglées sur les avantages du commerce.

Le système de l'univers est changé, & la trace des décrets de la Providence à cet égard est visiblement marquée par les faits : la barbarie n'usurpera plus l'Empire ; mais le froissement continuel de l'intérêt exclusif, déifié par-tout de nos jours, menace l'Europe d'une dévastation & d'un affoiblissement général & absolu.

Le projet donc de fraternité

entre les peuples commerçans, loin d'être imaginaire, est le seul qui puisse remettre la cupidité à sa place, & assurer à l'humanité le fruit de ses travaux & de ses connoissances modernes.

Le dernier des moyens de faire accéder l'Europe entière à ce traité, seroit l'excommunication civile & la plus absolue de toute nation quelconque qui refuseroit de s'y prêter, sans hostilité néanmoins ; mais en cas que la guerre survînt par les altérations inséparables de cette façon d'être, refus éternel alors de tout traité, jusqu'à ce que celui de confraternité en fût partie.

En cet état je demande laquelle des deux Puissances auroit la faveur de l'univers, ou le Roi Pasteur, ou son ennemi ? Quel accroissement n'ajouteroient point à ses forces maritimes celles des peuples alliés qui lui devoient leur liberté, leurs richesses, & leur bonheur.

Objection de la diminution des revenus du fisc discutée.

Il est impossible qu'une nation

livrée à l'esprit de l'interêt exclusif avec ses voisins, ne le soit aussi intérieurement chez elle, & que cet interêt ne corrode les liens internes de l'Etat. Réfutation des objets contraires à ce principe.

La même raison qui a établi chez toutes les nations policées la défense des mariages entre proches, milite contre l'exclusion étrangère. Tous les pays sont voisins, tous les hommes sont freres.

Les prohibitions enfin, ce beau secret de la politique commerçante, n'est qu'une sottise d'une part & qu'une injustice de l'autre; principe de désordres & d'une guerre intestine, comme aussi germe de divisions entre les peuples, elles dégénèrent toujours en guerres opiniâtres, qui ne finissent que par des treves, la paix réelle ne pouvant exister avec les prohibitions.

Si quelque chose peut compliquer, diversifier les interêts de l'Europe, & barrer le système de confraternité, ce sont les colonies annexes

annexes de certaines Puissances, tandis que d'autres n'y ont nulle part. Elles sont aujourd'hui l'objet principal du commerce qui l'est lui-même de la politique. En conséquence il convient de traiter à fond cette partie, & d'examiner quel est l'intérêt réel de l'Europe à cet égard.

Le monde entier ne s'est peuplé que par colonies.

On peut diviser les temps à cet égard en trois âges 1°. les colonies des temps nommés dans l'histoire *héroïques & fabuleux*. 2°. Les colonies anciennes. 3°. Les colonies modernes.

Les premières colonies furent des séparations des différentes branches des premières familles qui peuplèrent l'univers. Les besoins de l'homme étoient alors très-simples; les colonies emporterent peu d'usages de leur berceau, & conséquemment la trace de leur séparation fut bientôt perdue.

Le premier Gouvernement fut

établi par la force; la crainte rassembla nécessairement plusieurs sociétés autour de celle-ci.

C'est à cette époque qu'il faut fixer la date des colonies du second âge. Des mécontents, des bannis, des fugitifs devant la force, ou des ambitieux, emmenant ceux qu'ils avoient pû attacher à leur fortune, fonderent de nouvelles villes. Ces colonies du second âge emporterent plus de choses de la mere ruche, parce qu'il y en avoit plus à emporter, & ce furent autant de points de reconnoissance, qui perpétuerent chez ces nouveaux peuples la mémoire de leur origine.

Cependant ces nouvelles colonies, non plus que les premières, ne conserverent aucune sorte de dépendance de leur Métropole, au contraire elles jouirent d'une pleine & entière liberté.

La découverte du nouveau monde a donné commencement au troisième âge des colonies.

Les premiers peuples de l'Europe, qui passerent en Amérique, ne furent pas des colons ; mais au contraire des conquérants & des dévastateurs.

Le nouveau monde est comme partagé entre quatre peuples. L'Espagnol néglige la terre, recherche l'or, & languit. Le Portugais cherche la poudre d'or & les diamants, fraude les prohibitions Espagnoles, envahit tant qu'il peut, le tout pour le compte des Anglois qui ne lui laissent pas même le suc de ses propres terres. L'Anglois voudroit d'une part assujettir ses colonies, de l'autre les étendre : deux projets contraires. Heureusement le nerf manque pour le premier, ce qui avance le second. Quant à son plan général, c'est d'envahir tout le commerce, & de garnir de proche en proche toutes les côtes d'établissmens nombreux & contigus. Le François enfin, habile à courir, & établi par ses courses, se soutient par sa légereté, soit

courage, son obéissance, & ses ressources du moment, contre la déféctuosité ou la nullité de ses plans. Tel est le précis de l'état actuel.

Nous avons, en fait de colonies, encheri sur les anciens, en ce que nous avons imaginé de conserver un Empire absolu sur des sujets aussi éloignés.

L'exemple en a été donné par la fidélité Espagnole, & suivi par les autres nations. Examinons si nous avons bien ou mal fait. Nous dirons ensuite si le plan est solide ou caduc.

A la réserve d'un titre venteux les Rois d'Espagne ont peu profité par l'acquisition des Indes. Je ne sçais si leurs armées, leur pouvoir, leur magnificence se sont accrûs depuis; mais des Princes qui ont doublé de tout cela de nos jours, le Czar, le Roi de Prusse &c. n'y possèdent rien. L'esprit de domination, celui de commerce, & celui de population, trois principes

si peu faits pour être combinés , ont tour à tour présidé à l'établissement des colonies.

L'esprit de domination voudroit embrasser plus d'étendue de pays qu'il n'en sçauroit enceindre en transportant tous les sujets actuels en Amérique, & tend à gouverner les sujets Américains autant & plus despotiquement que ceux qui sont aux portes de sa Capitale. Cependant l'esprit d'indépendance gagnera nécessairement les grands établissemens de ces pays-là, & ceux-ci envahiront les nôtres affoiblis par les vices d'une administration intercadente & fiscale.

L'esprit de commerce regarde les colonies, comme les fermes du commerce, & toutes ses vues ne tendent qu'à les tyranniser en tout. Loin d'être capable de les peupler, former & fortifier, ses arrangemens actuels sont tout propres à en arrêter l'accroissement.

L'esprit de population n'a jamais eu de place entre les passions hu-

maines ; c'est un dérivé du calcul , & de la réflexion. On a senti qu'il falloit peupler l'Amérique & y encourager la culture des terres , si l'on en vouloit tirer quelque parti ; mais on la peuple de Nègres , & l'on y relegue l'agriculture & les arts aux mains de l'esclavage , destructif si l'on appésantit ses liens , dangereux si on les relache. Preuves de ces trois allégations.

En un mot nous sommes novices dans l'art de former des colonies. Mais , loin que mon plan de liberté générale du commerce trouvât des obstacles invincibles dans le nouveau monde , c'est - là précisément où il auroit le plus d'avantages , & où même il est le plus indispensable.

En effet , l'Europe ne sçauroit désormais être tranquille , si l'on ne travaille à nous fraterniser dans le nouveau monde autant que dans l'ancien. Le Chapitre suivant donnera plus d'étendue à cette idée.

La paix est un don du ciel ; mais il en est de ce don - là comme de tous les autres , qui ne fructifient que par nos soins.

Partie III.
Chap. VII.

Ce qu'est la police aux Provinces intérieures , la paix l'est aux Provinces étrangères.

L'équilibre entre les Puissances de l'Europe ne fut jamais qu'une idée creuse.

La France ne produisit jamais d'usurpateurs ; mais fussions-nous capables de concevoir un vaste projet de tyrannie universelle , nous ne le sommes certainement pas de le mener à bien.

Nos politiques ne furent jamais entichés de cette manie. La tranquillité & le bonheur de l'Europe doit être notre objet unique. Ce tronc a quatre branches d'où partent tous les petits rameaux de la politique de détail. 1°. La liberté de l'Italie. 2°. Le maintien des droits & de la constitution du corps Germanique. 3°. La balance du Nord. 4°. Notre considération au-

près du Turc fondée sur l'estime & la bienveillance.

Je ne prétends pas que les plans extérieurs soient d'une exécution aussi facile que les arrangemens intérieurs qui dépendent uniquement de nous; mais je dis que telle doit être la direction fixe, ostensible, & marquée de notre politique, & que cela posé, loin que toutes les parties du régime intérieur ci-dessus dussent contraster avec nos affaires étrangères, c'est le seul moyen de simplifier notre politique, & de la ramener à l'objet primitif de tout Gouvernement, à sçavoir, la multiplication de l'espece humaine, & son bonheur.

Le système de pacification universelle, Politique du Roi Pasteur, doit cependant s'étendre sur l'Amérique.

Le seul moyen pour cela est le plan de liberté générale du commerce; dès-lors toutes les vuës des colons & de leurs chefs se tour-

neront vers la culture de leurs fonds, vers la population, & vers l'exportation de leurs denrées.

L'agriculture a besoin de voisins; ce n'est que le brigandage & la traite exclusive qui s'écartent, & qui d'entrepôts en entrepôts voudroient enceindre un monde de déserts. Chacun apprendra à vivre de son fonds : après les nécessités de la vie, on en recherchera les commodités.

Dieu veuille donner aux Etats de l'Europe dans leur constitution actuelle assez de durée, pour voir un jour l'Amérique n'avoir plus de déserts à peupler.

JE touche au terme de ma carrière, & je suis plus mécontent encore de mon ouvrage, depuis que je l'ai extrait. Quel sujet en effet, que celui de tous, qui, après la religion, intéresse le plus l'humanité entière ! & quel organe pour en démontrer l'importance,

& en traiter les détails ! Quelques foibles même que soient mes talens, je sens qu'en donnant à cet ouvrage le soin & le travail qu'il mérite, je pouvois le rendre moins imparfait ; mais quoique persuadé de mon devoir à cet égard, le sort en est jetté. D'une part mes affaires, & ma position me rendent impossible un travail suivi & recherché ; de l'autre une révision exacte de ce traité, & les corrections que j'y pourrois faire, serviroient plus à ma gloire qu'à l'admission & illustration de mes principes. J'abandonne le premier point, & je sens en ce moment même une satisfaction intérieure de rendre plus pur, par ce sacrifice, l'hommage que je fais à la vérité & à l'humanité de mon peu de connoissances & de talens. Quant au second point, je ne crois pas me flatter : plus d'art & de suite seroient inutiles à cet objet. J'ai si bien senti la vérité en l'écrivant, que je suis sûr de l'avoir montrée sans nuage aux ames

nettes, aux cœurs droits; & quant aux autres, la trompette même du jugement, en les effrayant, ne les persuadera pas.

Grands & petits, interrogez-vous vous-mêmes. Vous voulez être aimés; ce sentiment, qui tient en vous de l'essence divine, est le seul par lequel vous soyez susceptibles d'une véritable joie. Aimez, si vous voulez l'être, aimez vos semblables; c'est l'unique recette contre le vuide, l'inquiétude, & l'ennui; c'est l'antidote des passions dévorantes, & le seul remède contre le desespoir de se sentir dépérir soi-même sous les coups du temps. Aimez vos semblables, & ne craignez pas de multiplier les craintes & les afflictions de la vie; l'amour propre seul est le principe de tout excès, & change en douleurs les semences de bonheur que nous tenons de l'Être suprême. Si ce n'est pas vous que vous aimez exclusivement dans les objets de votre attachement, ceux qui vous

restent adouciront la perte de ceux qui vous sont enlevés. L'amour propre au contraire vous fait vivre en ennemis au milieu de vos freres, vous arrache les biens présens par l'appas de plus grands biens, rend plus perçant l'aiguillon des maladies, plus lourd le fardeau de la vieillesse, plus effrayant l'inévitable & toujours présent abysme de la mort. Aimez vos semblables; cet amour ne connoît point d'excès, n'a que de tendres inquiétudes, des desirs bornés, des plaisirs variés; & le miel pur, intarissable, & toujours nouveau que la Providence a attaché à chaque acte de bienfaisance, adoucissant la pente rapide de vos jours, vous fera recevoir la mort, comme un brave soldat reçoit les Invalides. Aimez vos semblables; la religion, la vertu, l'honneur, la vraie Philosophie, toutes les loix, les sciences, & les arts, tout répond à cet objet, dont tout reçoit son illustration; tout dégénère en désordre, si l'on s'en écarte.

PRINCE , dont les regards annoncent l'élevation , la grandeur , & dont les actions respirent la bonté , avortons sur la terre auprès de Vous , nous sommes vos freres d'origine & de destinée. Votre cœur le sçut en naissant , il ne l'oubliera jamais : ce cœur , don universel pour tous vos contemporains , a garanti votre esprit du poison de la flaterie & de la férocité de l'orgueil ; devenu notre pere par un digne usage de vos augustes fonctions , Vous parcourrez d'un coup-d'œil également fixe & majestueux , vingt millions d'hommes qui sont à Vous , & que vous voudriez tous voir heureux. Semblable à l'œil de la nature , rien ne peut recevoir d'impression que de Vous ; Vous pouvez rayonner le bonheur universel , il ne vous en coûtera que d'être ce que vous êtes. Un concours innombrable d'hommes , la première nation de l'univers , les yeux tour-

nés vers votre personne sacrée ; semblent se presser pour parvenir au bas des degrés du throne auguste où vous êtes placé. Grand Prince, si l'humanité étoit dans son premier âge, ce culte n'auroit d'objet que Vous, eh ! quel autre eût pû vous le disputer ? Mais depuis long-temps des impies ont placé, à l'ombre du dais qui couvre la Majesté Royale, un volcan qui attire sans cesse l'or du centre de la terre, qui l'arrache avec effort, & le vomit avec abondance. Mille idolâtres contre un sujet religieux, composent cette foule avide ; adroits à se servir contre vous-même de vos propres vertus, & à se voiler des apparences du zèle, les soins pour les démêler seroient vains. Je ne connois qu'un secret, fermez le volcan. Le faux éclat de ses nuages mêlés de souffre & de cendre fera place à mille rayons de vertus, d'honneur & de dignité qui vous environnent ; & quant à ce genre de bienfaits, distribuez-les précisé-

ment dans la direction contraire à celle que suivent les Princes aveuglés par un amour propre personnel , indigne de la Majesté du throne. Ils accablent de biens ceux qui les entourent , & qui leur tendent les mains ; donnez au contraire vos bienfaits à distribuer à ceux qui les tendent à leurs inférieurs , & à la partie de la société que vous avez commise à leurs soins , ou que la Providence leur a confiée : ainsi , de classe en classe , tous vous offriront un culte d'action , & d'obéissance. Vos yeux passeront rapidement sur une infinité d'échelons de sujets occupés à faire entendre & exécuter vos ordres , & aboutiront enfin sur les plus utiles de tous , qui ne voyent au-dessous d'eux que leur mere nourrice & la vôtre , qui sans cesse courbés sous le poids des travaux les plus pénibles , vous bénissent chaque jour , & ne vous demandent rien que paix & protection. C'est de leur sueur , & quelquefois (vous

l'ignorez) de leur sang même, que vous gratifiez ce tas d'hommes inutiles, qui répètent que la grandeur d'un Prince consiste dans la valeur, & sur-tout dans le nombre des graces qu'il répand sur ses courtisans, sur sa noblesse, sur ses commensaux. J'ai vû couper le poignet par un Huissier des tailles à une pauvre femme qui défendoit son chaudron, dernier ustensile de son menage, dont elle arrêtoit l'exécution. Qu'eussiez-vous dit, Grand Prince, Vous, en qui on ne vit jamais un geste de rigueur, un mouvement d'impatience, dont le moindre valet ne reçut jamais une parole désobligeante, Vous le plus tendre des Peres, le meilleur des Maîtres, le plus doux des Rois? Quel bien ce seroit peut-être pour le pauvre peuple que vous eussiez été en ce moment à ma place. Il n'en veut point à vos trésors ce peuple borné au desir de la plus étroite subsistance. Le plus parcimonieux de nos Rois, Louis XII,

Conservera à jamais le titre de son Pere par excellence. Le Restaurateur de votre Maison , Henri IV. fut avare , disent les Historiens , il fut néanmoins bien servi dans son temps ; toutes ses vertus héréditaires , si vivantes en vous , sont mortes en lui ; il partage avec vous néanmoins encore , & de votre temps même , notre idolatrie.

La confiance & le zèle m'emportent trop loin ; je ne puis néanmoins m'empêcher en finissant de desirer que l'on honorât du titre & des fonctions de promoteur de l'agriculture quelqu'un qui , avec d'autres talens , eût les mêmes intentions que moi. Ses quatre premiers commis seroient , comme je l'ai dit , les quatre élémens. Je m'explique , le premier bureau seroit celui de la terre. L'homme le plus philosophiquement & expérimentalement versé dans l'agriculture , le labourage , la plantation , la nourriture des bestiaux , la connoissance des différentes propriétés

de chaque espece de terrains , en seroit le chef.

Le second bureau seroit celui de l'eau ; le détail des canaux , des arrosages , des différentes machines propres à être mises en mouvement par cet élément pour les facilités de l'agriculture , la nature des différentes eaux , le dessèchement des marais &c. tout cela seroit de son district.

L'air seroit le troisième ; les recherches contre les influences de l'air & des brouillards , tant sur la santé des hommes & des troupeaux que sur les récoltes & les fruits , le ventilateur , les machines à vent relatives à l'agriculture , la conservation des grains &c. seroient de cette partie.

Les terres chaudes enfin , tant pour la production des fruits & légumes que pour celles des animaux , les recherches sur les différentes expositions , les moyens physiques de multiplier & conserver la chaleur pour épargner la consumma-

tion des matières combustibles , leur multiplication pour le soulagement des pauvres , & tous les avantages qu'on peut retirer du feu seroient du ressort du quatrième bureau.

Ces deux derniers auroient encore ensemble & conjointement le soin & l'emploi de procurer à notre patrie des transplantations d'animaux & des végétaux les plus utiles qui se trouvent dans les autres parties du monde. L'expérience nous démontre deux choses à l'égard des végétaux ; l'une , qu'il n'en est aucun sur la surface de la terre qui n'ait son utilité , soit pour la nourriture de l'homme , la médecine , la construction , le chauffage & autres usages à l'infini ; l'autre , qu'ils sont presque tous transportables d'un climat à l'autre & propres à se naturaliser , sur tout dans le nôtre ; de façon qu'il seroit fort difficile aujourd'hui de distinguer chez nous les naturels du pays , des colons ; & que ce que nous en sçavons en

général , est que les derniers excèdent de beaucoup en nombre les premiers. Il y a cependant encore dans les trois parties du monde une infinité de productions excellentes en ce genre que nous allons chercher fort loin , faute d'avoir voulu nous donner le soin , & faire la dépense de les transplanter chez nous. J'en dis autant des animaux. Quel service n'a pas rendu celui qui le premier apporta des Dindes en Europe , moderne & très-abondante denrée qui fait comme une nouvelle sorte de viande de boucherie. Il est dans l'Amerique Septentrionale des bœufs qui portent de la laine ; les chèvres d'Angora , dont nous payons si cher le poil pour les camelots ; les agneaux de Perse , qui portent cette sorte de soie précieuse ; tant d'autres pourroient réussir chez nous aussi bien que dans leur climat naturel , & quoique peut être moindres en qualité , nous fourniroient au moins des matières grossières qui sont

les plus nécessaires , & ces animaux ne consommeroient pas plus de produit de terre que ceux dont le poil ne sert à rien.

Toutes ces choses , & mille autres dont la déduction me meneroit trop loin , demanderoient un détail particulier , & que le Prince voulût bien deux fois par an accorder au chef de détail trois heures de travail , observant toutefois de borner son ressort à tout ce qui seroit de protection , & ne lui donnant aucune sorte d'autorité de contrainte.

Concluons en rappelant les principes. La vraie richesse ne consiste qu'en la population ; la population dépend de la subsistance ; la subsistance ne se tire que de la terre ; le produit de la terre dépend de l'agriculture , d'où s'ensuit que tous autres moyens , le commerce , l'or , les sciences , les arts , ne servent & n'établissent une prospérité fixe & indépendante , qu'autant qu'ils vivent , encouragent , & éclairent

l'agriculture, le premier, le plus utile, le plus innocent, & le plus précieux des arts.

Fin de la troisième Partie.

